



Les tables tournantes de Jersey





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Chez Victor Hugo

Les tables tournantes de Jersey



© Arbre d'Or, juin 2003
<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays.

I

POURQUOI N'A-T-ON PAS PUBLIÉ LES SÉANCES DES TABLES TOURNANTES ?

Les tables tournantes de Jersey sont célèbres. Quelques très courts et très rares extraits des procès-verbaux des séances ont été publiés. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité. On annonçait des révélations singulières et troublantes, de très beaux vers et des controverses originales et éloquentes. On ne se trompait pas.

Il n'en est pas moins vrai que les tables tournantes conservent encore leur secret.

« Pourquoi ? m'a-t-on dit. – Qu'attendez-vous pour faire paraître les procès-verbaux de ces séances ? Paul Meurice ne vous a-t-il pas donné l'exemple en communiquant à des journalistes quelques fragments de ces cahiers ? Vous n'empêcherez pas qu'un jour ou l'autre ils soient publiés intégralement. Il n'y a plus de secrets d'archives.

« Et quel sera l'éditeur ? Peut-être un fanatique qui exagérera le côté mystique, peut-être un incrédule entêté qui en dénaturera la signification ? »

Cette dernière phrase était sans réplique.

Étant de ceux qui ont assisté aux dernières et prodigieuses découvertes de la science, ayant été amené à tout observer sans parti pris et sans idées préconçues, il m'a semblé que je pourrais présenter ces procès-verbaux des tables avec une entière impartialité, sans esprit de caste ou d'école et sans trahir les intentions des hôtes de Jersey. Je les ai en effet beaucoup connus et j'étais fixé sur leurs désirs.

Auguste Vacquerie disait couramment que ces conversations devraient être livrées, un jour, au public, parce qu'elles posent un

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

problème à toutes les intelligences soucieuses de connaître les vérités éternelles.

Victor Hugo a formulé plus catégoriquement encore ses intentions au sujet de ces séances des tables tournantes : « Ce livre-ci, qui sera certainement une des Bibles de l'avenir, ne sera, je pense, publié du vivant d'aucun d'entre nous, interlocuteurs actuels des êtres mystérieux, mais quand il paraîtra... » Cette note figure à la séance du 22 octobre 1854.

Or ces documents sont restés plus de trente ans dans les tiroirs de Victor Hugo vivant. Il y a trente-sept ans que Victor Hugo est mort, il y a près de soixante ans que les cahiers existent, il y a dix-sept ans que je les ai en ma possession.

Victor Hugo n'avait pas voulu fixer de délai de publication. C'est qu'il y avait pour lui comme pour nous une question d'opportunité.

Tout récemment, on s'est passionné pour ce qu'on appelle les problèmes métapsychiques, et on ne s'arrêtera pas dans cette voie. Ce sont des questions à l'ordre du jour.

Victor Hugo ne serait pas resté étranger à ce mouvement. Il aurait encouragé ceux qui étaient avides de connaître les mystères de l'inconnu, c'était sa mission de poète ; il ne se serait pas cru le droit de laisser dans l'ombre des documents qui lui paraissaient jeter quelque lumière, lui qui blâmait la science de reculer devant l'incompréhensible.

« La science s'est effarouchée devant l'étrange question des tables, devant Mesmer, devant l'hypnotisme, devant la vision à travers l'obstacle... La science, sous prétexte de merveilleosité, s'est soustraite à son devoir scientifique qui est de tout examiner, de tout éclairer, de tout critiquer, de tout vérifier ; elle a balbutié des railleries ou aventuré des négations au lieu de faire des expériences ; elle a laissé, au grand profit des charlatans, la foule en proie à des visions mêlées de réalités¹... »

D'ailleurs bien des mystères réputés inaccessibles qu'on percera

¹ *Les Misérables*. Préface philosophique. Édition de l'Imprimerie Nationale.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

peut-être un jour, qu'on essaie de contrôler aujourd'hui par des expériences, ne sont-ils pas un peu les parents de ceux qu'on accepte, sans contrôle, dans la religion, et, chose singulière, le spiritisme condamné par cette même religion, en est peut-être un des plus puissants auxiliaires.

La survie, la désincarnation, la réincarnation, l'Ame affranchie de la chair ne sont-elles pas les sœurs de la résurrection et de l'immortalité ?

Je ne fais pas ici un plaidoyer, n'étant ni de ceux qui nient systématiquement, ni de ceux qui croient à l'aveuglette ; j'accueille toutes les tentatives des chercheurs même de l'inaccessible, la science ayant déjà donné tant de démentis aux esprits forts, négateurs du progrès, incapables d'expliquer les miracles dont ils sont les témoins, et dont ils ne peuvent cependant contrôler l'existence.

Les phénomènes les plus étranges de la veille deviennent parfois les vérités du lendemain. Nous en aurons des preuves. On les aurait assimilés à de la sorcellerie, il y a un demi-siècle. La télégraphie sans fil, la téléphonie, la radioactivité, pour ne citer que les découvertes les plus saisissantes, ne sont-elles pas le plus beau défi à l'incrédulité ?

Celui qui publie ces pages n'est qu'un greffier. Il a vu, dans sa vie déjà longue, trop de choses qui lui auraient paru jadis invraisemblables, aujourd'hui réalisées, pour qu'il se permette de discuter.

Mieux vaut se ranger du côté de ceux qui croient aux progrès définis de la science.

II

QU'EST-CE QUE CE LIVRE ?

Ce n'est pas un livre scientifique. Nous ne songeons pas à interpréter, ni à discuter les controverses qui s'établissent entre les hôtes de Jersey et les esprits qui se désignent. Ils s'en chargent eux-mêmes. Nous n'apportons que des documents ; ce sont des procès-ver-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

baux recueillis par des hommes de bonne foi devant des témoins appartenant à toutes les opinions et à toutes les religions.

Il ne faut se faire aucune illusion : ce livre provoquera les railleries et les sarcasmes des ennemis nés et impénitents de tout ce qui peut dépasser leur entendement. Il intéressera ceux qui se sont adonnés à l'étude des sciences métapsychiques, des sciences occultes spiritisme, magnétisme, les mots importent peu. Il encouragera ceux qui s'obstinent à poursuivre des expériences sans se laisser émouvoir par les suggestions et les insinuations des défenseurs de la routine, en par les hostilités préconçues et systématiques des savants dont l'assurance, parfois ignorante, a été soumise à de si rudes épreuves et de si cruels démentis.

Ceux qui ne voudront y chercher ni preuves ni aliment à des sarcasmes le liront encore avec plaisir parce qu'ils y rencontreront çà et là de beaux vers, des jugements sur les écrivains du XIX^e siècle et sur les hommes célèbres de tous les pays et de tous les temps, des discussions sur la littérature, le théâtre, la poésie, la religion et aussi sur les conditions de notre existence ici-bas. Enfin, ce livre n'aurait-il qu'une simple valeur littéraire et critique, sa publication serait justifiée.

III

LE RÔLE DE VICTOR HUGO

Le personnage important c'est Victor Hugo, c'est lui qui donne un si grand prestige à ces tables fameuses de Jersey. C'est lui qui leur assure une autorité. En dehors de ses travaux favoris, il se passionnait pour la science. Grand poète, il aurait pu être été un grand savant, grâce à son intuition, à sa prescience, à sa divination, si la vie des grands génies était encore plus longue.

Quelle merveilleuse preuve de cette divination, de cette prescience, que le document de 1843 publié dans *le Temps* du 10 décembre 1921.

Mon ami, le savant professeur Charles Richet, en le commentant,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

montrait que, dès 1843, Victor Hugo avait deviné le rayonnement des objets, la radioactivité, et il ajoutait : « Le profond penseur a deviné, pressenti en 1843 cette radiation des choses en apparence inactives, et sans doute l'avenir montrera que Victor Hugo a été beaucoup plus loin que notre science actuelle de 1922 n'a pu le faire. »

Et en effet les savants que j'ai vus et consultés ont été surpris, émerveillés par cette publication du document de 1843.

Retenez-en ceci : « Si cette loi du rayonnement parvenait à entrer dans la science et à se faire admettre un jour comme une vérité qu'elle est peut-être, beaucoup de résultats remarquables s'ensuivraient, et beaucoup de phénomènes seraient expliqués. »

Il va plus loin, il décompose cette loi du rayonnement en trois lois :

« Première loi : la production des images dites photogéniques sans le secours de la lumière, dans le boîtier d'une montre par exemple, ou dans une cave, la nuit.

« Deuxième loi : la vision magnétique.

« Troisième loi : à la vision magnétique se rattachent les phénomènes encore inexpliqués des songes, de la sympathie, de l'extase, des pressentiments, etc., *tout un monde ténébreux* je souligne ces mots que pourrait seule éclairer cette grande loi, le rayonnement. »

Ah ! si Victor Hugo avait formulé ces lois pendant les séances des tables ou après, les croyants du spiritisme n'auraient pas manqué d'en attribuer le mérite aux « esprits », et les incroyants auraient découvert quelque trouble « d'esprit » de Victor Hugo.

Et pourtant, si on lisait attentivement son œuvre on constaterait sans peine que, bien avant 1843, il était attiré vers les problèmes de l'au-delà ; il le dit, il le proclame lorsque, au cours des séances, il cite des vers déjà anciens dont la table reproduit l'idée.

Depuis 1830, cette préoccupation, cette tendance s'affirment dans *les Feuilles d'automne* avec la *Pente de la Rêverie* ; en 1837

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

dans *les Voix intérieures* : *Quelle est la fin de tout ?* et en 1839 dans *les Rayons et les Ombres avec Cæruleum mare*.

Dans les procès-verbaux que nous allons donner, la question des « mondes punis » est souvent traitée ; cette question inquiétait Victor Hugo depuis longtemps déjà ; *les Contemplations* nous donnent une poésie écrite en 1839, Saturne, où il dépeint « ce globe horrible et solitaire », astre de châtement, mais non de châtement éternel, puisque cet astre maudit ne retiendra les méchants que « pour le temps où Dieu voudra punir ».

Il entrevoyait déjà que l'âme

A franchir l'infini passait l'éternité.

Pour lui la véritable existence commençait au tombeau :

Et qu'ainsi faits vivants par le sépulcre même,
Nous irions tous un jour, dans l'espace vermeil,
Lire l'œuvre infinie et l'éternel poème.

Cette œuvre, ce poème, il en aurait bien voulu déchiffrer quelques pages de son vivant ; son impérieux désir de pénétrer les secrets d'outre-tombe se transforme presque en obsession à dater de la mort de sa fille Léopoldine en 1843 ; ce n'est plus une poésie de temps en temps, ce sont des livres entiers qui viennent d'abondance, jusqu'à ces vers admirables : *A celle qui est restée en France*, 2 novembre 1855, et qui traduisent la pensée dont il était prisonnier depuis vingt-cinq ans. Non, *le tombeau, d'herbe et de nuit vêtu*, n'avait jamais été pour lui qu'un silence.

Aux problèmes obscurs du monde céleste, il rattachait les questions scientifiques de notre monde terrestre, nous l'avons vu par le document de 1843, nous le voyons encore en 1855, lorsqu'il présentait l'avion :

C'est de la pesanteur délivrée et volant,
C'est la force alliée à l'homme étincelant,
Fière, arrachant l'argile à sa chaîne éternelle,
C'est la matière heureuse, altière, ayant en elle

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

De l'ouragan humain, et planant à travers
L'immense étonnement des cieus enfin ouverts !

Dans la *Préface philosophique des Misérables*² qu'il qualifie ainsi : « *Quasi ouvrage* sur ma philosophie personnelle, pouvant servir soit de préface aux *Misérables*, soit de préface générale à mes œuvres, » dans cette préface il aborde tous les problèmes, la formation de la terre, l'évolution des astres, l'histoire des religions, les progrès de la science ; il revient sur cette question de l'avion, et on y trouve cette phrase curieuse qui fait pressentir la construction de l'avion actuel : *La solution serait aussi dans l'imitation de l'oiseau*. Or, l'imitation de l'oiseau, l'appareil pourvu d'ailes, personne n'y songeait ; on perfectionnait le ballon à nacelle, mais changer la forme de l'aérostat, l'idée n'en venait pas aux plus hardis.

C'est en 1860 que Victor Hugo avait émis cette idée ; quatre ans plus tard, en janvier 1864, dans une lettre adressée à Nadar et dont Jules Claretie donna des extraits³ j'en publiai le manuscrit complet dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1910, Victor Hugo écrivait *l'Homme devient oiseau*. Il prédisait là les merveilles de l'aviation : c'est aujourd'hui l'avion sans moteur.

Comment, avec ce don de divination, Victor Hugo n'aurait-il pas saisi tous les moyens qui s'offraient pour tenter de découvrir ou de connaître le mystère d'après la mort ? A l'époque où le spiritisme avait une bonne presse, en 1853, et où les tables tournantes faisaient tourner les esprits, Victor Hugo ne pouvait se dérober aux expériences auxquelles on l'invitait.

Certes, l'idée d'une table à trois pieds comme intermédiaire lui apparaissait assez étrange, plus étrange assurément que le songe, la vision, le pressentiment, toutes choses impalpables. Aussi, au début des séances, est-il d'abord spectateur un peu indifférent, il écoute, puis il s'intéresse aux expériences. Le phénomène l'attire.

A chaque séance, il prend un intérêt plus grand à ces manifes-

² Édition de l'Imprimerie Nationale.

³ Le Temps, 25 octobre 1907.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tations, il écrit ce qui est dicté par la table. Il pose des questions parfois fort étendues, et sa curiosité le pousse à converser avec les esprits supérieurs, à entamer des discussions philosophiques, littéraires et historiques, et, même après la séance, à rédiger une note pour exprimer son désaccord avec son interlocuteur. – Et c'est là un des plus puissants attraits de ce volume. Des révélations singulières le passionnent et l'amènent à interroger la table sur des hypothèses qu'il a envisagées, tout préoccupé de savoir si ce ne sont pas seulement des rêves de poète. Bien des faits restent pour lui obscurs, il voudrait être renseigné ; c'est un juge d'instruction obstiné, qui cherche à s'éclairer, à se convaincre, à démasquer tous les faux-fuyants, à dénoncer les contradictions ou à signaler les réponses évasives ou équivoques. Il tient surtout à établir son entière bonne foi. Voici un fait à l'appui :

En 1906, j'ai fait paraître la *Légende des Siècles* dans l'édition de « l'Imprimerie Nationale. » Aux notes explicatives, j'ai reproduit la note suivante écrite par Victor Hugo au dernier feuillet du manuscrit du *Lion d'Androclès*, daté de 1854 :

« On trouvera dans les volumes dictés à mon fils Charles par la table, une réponse du *Lion d'Androclès* à cette pièce.

« Je mentionne ce fait ici en marge simple :

« Constatation d'un phénomène étrange auquel j'ai assisté plusieurs fois. C'est le phénomène du trépied antique. Une table à trois pieds dicte des vers par des frappements, et des strophes sortent de l'ombre. Il va sans dire que jamais de n'ai mêlé à mes vers un seul de ces vers venus du mystère, ni à mes idées une seule de ces idées. Je les ai toujours religieusement laissés à l'inconnu, qui en est l'unique auteur ; je n'en ai pas même admis le reflet ; j'en ai écarté jusqu'à l'influence.

« Le travail du cerveau humain doit rester à part et ne rien emprunter aux phénomènes. Les manifestations extérieures de l'invisible sont un fait, et les créations de la pensée en sont un autre. La muraille qui sépare ces deux faits doit être maintenue, dans l'intérêt de l'observation et de la science. On ne doit lui faire aucune brèche. A côté de la science qui le défend, on sent aussi la

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

religion, la grande, la vraie, l'obscur, et la certaine, qui l'interdit. C'est donc, je le répète, autant par conscience religieuse que par conscience littéraire, c'est par respect pour ce phénomène même y que je m'en suis isolé, ayant pour loi de n'admettre aucun mélange dans mon inspiration, et voulant maintenir mon œuvre, telle qu'elle est, absolument mienne et personnelle. – V. H. »

Cette note curieuse constate le phénomène et son propre isolement. Victor Hugo l'a écrite parce qu'il savait bien que ces cahiers seraient de son vivant communiqués à des amis et publiés plus tard après sa mort.

IV

DE L'INFLUENCE DES TABLES SUR VICTOR HUGO OU DE VICTOR HUGO SUR LES TABLES

C'est ici que nous sommes amenés à discuter cette affirmation audacieuse, soutenue par quelques polémistes : Victor Hugo serait l'auteur inconscient des questions et des réponses : l'esprit de la table serait celui de Victor Hugo. Oh ! certes, les plus violents adversaires du spiritisme ne suspectent pas une minute la bonne foi de Victor Hugo ; ils éloignent toute idée de supercherie ; ils incriminent tout au plus sa naïveté, sa crédulité. Certains critiques font cette découverte : Victor Hugo, inconsciemment, discutait, ripostait et répondait par l'intermédiaire du médium, le plus souvent son fils Charles, aux questions qu'il posait ; et ils donnent, comme une preuve sans réplique, cet argument : vers ou prose, émanant de quelque « esprit » que ce soit, quelle que soit son origine ou son identité, sont dictés par la table, et toujours dans la forme, la conception familières à Victor Hugo.

Il ne suffit pas d'avoir lu quelques fragments des séances semés çà et là pour se créer une opinion aussi absolue. Il faut avoir approfondi tous les procès-verbaux des tables. Ils sont très explicites. Ils indiquent les noms des personnes présentes, les heures d'ouver-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

ture et de clôture des séances. Même les heures de suspension. Ils mentionnent le moment où Victor Hugo entre et le moment où il sort ; ils donnent le nom de la personne qui écrit le procès-verbal c'est souvent Victor Hugo et le nom du médium et de la personne qui assiste le médium. Il y a toujours au moins deux personnes à la table, mais jamais Victor Hugo n'y a posé les mains.

Puisque nous avons pris pour règle de conduite de signaler toutes les objections, de les discuter et de ne rien nier, admettons cette hypothèse : il y a un dédoublement de la personne, l'esprit de Victor Hugo répond aux questions posées par Victor Hugo ou refuse d'y répondre, comme on le verra souvent, réfute même, sans ménagement, les arguments qu'il développe ; raille parfois brutalement Victor Hugo, sans souci de le blesser dans son orgueil, et toujours dans le style et la forme de Victor Hugo. Voilà certes un détail que les augures ignorent et qui doit les dérouter.

Mais quand Victor Hugo est absent, les réponses des tables revêtent le même style et la même forme. Voilà les augures forcés sans doute dans leurs derniers retranchements ! Ah ! vous ne les connaissez pas. Ils ont dans leur arsenal un choix abondant d'hypothèses qu'ils décorent, eux les sceptiques, du nom d'articles de foi : écoutez et admirez les ressources de leur imagination. Les séances se tenaient, disent-ils, dans la maison de Victor Hugo ; c'est-à-dire dans les lieux où tous les objets étaient pour ainsi dire imprégnés de sa présence, où flottait une sorte d'émanation permanente de son esprit je me sers de leurs expressions, où se reflétait dès lors sur les réponses des tables la personnalité de Victor Hugo.

C'étaient donc des tables fort impressionnables, subissant une influence irrésistible et toute puissante.

Admettons encore le phénomène – car, là, le phénomène est incontestable –. Mais quand les réponses d'un même esprit remplissent parfois plusieurs séances, et, commencées chez Victor Hugo, lui présent ou absent, se poursuivent et se terminent, non plus chez Victor Hugo, mais chez un étranger, chez un proscrit ? Dans cette nouvelle demeure, il n'y a plus d'ambiance, plus d'émanation, plus

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

de personnalité exerçant sa puissance de reflet, plus de Victor Hugo ; alors ?

Eh bien, objecte-t-on, ce n'est pas du Victor Hugo, soit ; c'est du Vacquerie.

Certes, je suis de ceux qui ont la plus grande estime pour les vers de Vacquerie, mais je ne le crois pas un improvisateur, et lorsqu'Eschyle, lorsque Molière viennent lui demander de formuler ses questions en vers, Vacquerie réclame quelques jours pour les écrire ; Molière, Eschyle, qui ne doivent pas connaître les questions, y répondent cependant immédiatement en vers. Ces vers sont assurément supérieurs à ceux de Vacquerie ; et Victor Hugo n'est pas présent ou il n'assiste qu'à une faible partie de la séance, simplement pour entendre quelques strophes. On pourrait dire : c'est Victor Hugo qui répond aux vers de Vacquerie. Or, ce sont des vers improvisés, et Victor Hugo, dans un des procès-verbaux, déclare qu'il ne saurait improviser sur-le-champ des vers, qu'il lui faut le temps de la réflexion, surtout quand il s'agit de plusieurs strophes.

A. Vacquerie qui, au début, ne croyait pas aux tables, est obligé plus tard de s'incliner devant la réalité des phénomènes. S'il y avait eu supercherie, lui, sceptique, aurait-il été dupe ou complice ? Serait-il devenu le plus assidu et le plus obstiné des assistants, le plus impitoyable poseur de questions, supportant parfois malaisément les contradictions qu'il rencontrait, s'irritant même contre les remontrances qu'il essuyait on le verra, produisant des critiques, manifestant des étonnements qu'il traduira dans des notes à la suite des procès-verbaux ?

Donc, diront toujours les incrédules, si l'auteur des réponses n'est pas Vacquerie, c'est Charles Hugo. C'est lui qui serait le remplaçant de Victor Hugo, c'est lui qui serait « l'esprit » de la table. Ah ! ici, c'est encore plus invraisemblable.

Charles Hugo n'est guère un improvisateur de vers. Ensuite il est médium, détenteur d'une grande puissance de fluide, suivant l'expression consacrée, on pourrait dire le médium favori des esprits. Il y a encore là un phénomène assez curieux dont je vous réserve la surprise. Or, cette fonction de médium est fort absorbante et as-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

sez épuisante. C'est le récepteur quotidien de toutes les séances. Et Charles Hugo, qui est cependant un homme solide, mais un esprit un peu nonchalant, demande parfois la suspension ou la clôture anticipée des séances parce qu'il se sent trop fatigué. Et on voudrait lui attribuer, en dehors de la fonction de médium, la fonction de poète, la fonction d'esprit de la table. Voilà bien des fonctions pour un rêveur un peu indolent. Cette supposition est inadmissible ; il n'est qu'un intermédiaire et je ne vois pas, parmi les assistants, un seul d'entre eux susceptible d'improviser sans ratures, sans hésitations, les vers dictés par l'Ombre du Sépulcre.

Alors, si ce n'est pas l'esprit de Victor Hugo absent ou présent, si ce n'est pas Vacquerie, si ce n'est pas Charles, ce sont donc vraiment des esprits ? Je ne conclurai pas.

Mais on me dira : qui veut trop prouver ne prouve rien. C'est trop juste.

Il serait donc puéril de prétendre que Victor Hugo n'a pas été vivement impressionné par les séances des tables. Il ne s'en cache pas. Rappelez-vous la note écrite par lui sur son manuscrit : *Au Lion d'Androclès*. En revanche, on ne l'a jamais soupçonné d'avoir utilisé des vers dictés par les tables.

Et d'ailleurs pourquoi aurait-il emprunté quelques centaines de vers aux tables, lui qui en a écrit des milliers sur le même sujet ? Dieu, *la Fin de Satan* datent en partie de cette époque.

Les tables, dira-t-on, ont pu inspirer à Victor Hugo la pitié pour les plantes et les animaux, car plusieurs séances sont consacrées à ce sujet, mais Victor Hugo ne manifestait-il pas cette pitié dès 1842 dans une poésie, confondant la plante et l'animal :

J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,

et dans bien d'autres encore.

Il faut reconnaître que l'étrangeté de ces phénomènes ouvre un champ assez vaste à toutes les hypothèses ; et on peut d'autant plus aisément le cultiver qu'on ne risque guère la contradiction, en raison de notre inaptitude actuelle à pénétrer les énigmes dont notre planète est encombrée, puisque nous ne pouvons pas plus expliquer

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

le mécanisme des découvertes scientifiques palpables, que nous ne pouvons comprendre comment s'opère la formation de notre être.

Expliquer n'est pas plus possible que nier, écrit Victor Hugo lui-même.

« Il y a là, comme l'a écrit Camille Flammarion, tout un monde à découvrir... »

« Nous ne devons pas nous attendre à entrer en relations avec les morts dans les mêmes conditions qu'avec les vivants. Ils n'ont pas de corps matériels doués de sens, de perceptions physiques ; autres êtres, autre monde... »

On a souvent regretté que les esprits supérieurs, philosophes, savants, écrivains, artistes, ne fussent pas revenus nous instruire. Ce ne sont pas les esprits supérieurs qui se sont dérobés aux tables de Jersey ; Molière, Eschyle, Shakespeare, Cervantès, Platon, Galilée, André Chénier, se sont manifestés dans ces séances ; ils ne sont pas les seuls.

On présentera peut-être cette objection : que ne demandez-vous, hôtes de Jersey, à des êtres chers, de vous dire s'il y a une autre vie, ce qui s'y passe, sous quelle forme ils revivent ; de vous renseigner sur le ciel, sur les étoiles, sur le paradis, sur l'enfer, sur Dieu ?

Des questions ont été posées ; des réponses ont été assez impressionnantes. C'est même ce qui a ému Victor Hugo et M^{me} Victor Hugo et jeté le trouble dans des esprits incrédules comme ceux de Vacquerie et de Kesler. C'est ce qui les a encouragés à poursuivre leurs expériences, acheminement peut-être vers des découvertes futures et plus précises.

Il y a cependant des interventions inattendues, propres à entretenir l'incrédulité des adversaires. Comment une abstraction peut-elle se présenter ? C'est ce qui se produit à Jersey lorsqu'un esprit répond, sur demande : Je suis le Roman, je suis la Tragédie, je suis le Drame, je suis la Mort ; les tables tentent d'expliquer cet anonymat ; nous trouvons, en effet, dans une séance, cette phrase : « Je ne suis pas Puccini, je suis l'idée musicale de Puccini. » On lira et on appréciera.

Camille Flammarion dit, il est vrai : « Les communications en-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tre les vivants et les morts présentent les caractères les plus variés et les plus énigmatiques, » et on vous répondra que des entités peuvent se manifester, que des esprits ne veulent pas se découvrir et prennent un masque, et c'est là le mystère qui s'ajoute au mystère. Le champ des hypothèses peut être d'autant plus immense que les connaissances des spirites sont plus incertaines. Il n'en est pas moins vrai que ceux qui seraient rebelles à toute intervention surnaturelle liront tous ces dialogues avec intérêt comme ils liraient ceux de Fontenelle et de Fénelon, avec cette différence que ce sont des dialogues entre des vivants et des morts. Quant aux croyants, ils trouveront peut-être un stimulant, une exhortation à poursuivre leurs recherches.

V

LES SÉANCES DES TABLES

LES ASSISTANTS

Qui a déterminé les hôtes de Jersey à consulter les tables ? C'est M^{me} Émile de Girardin. C'était une croyante fervente ; nous en avons des preuves par sa correspondance à Victor Hugo ; mais on propage mieux sa foi par la parole et l'action que par les écrits. Elle se rendit donc à Jersey en 1853. Comment aurait-on pu résister à M^{me} de Girardin, un des esprits les plus avisés, les plus déliés, les plus séduisants de l'époque ?

C'était une apôtre des tables, et Victor Hugo avait des faiblesses naturelles pour tous les apostolats. N'était-il pas lui-même un grand apôtre ? N'était-on pas là dans un cercle d'amis, tous désireux de s'instruire, curieux de connaître ; ils ne mettaient aucun amour-propre dans leurs essais ; ils avaient plutôt une certaine défiance. Sans doute on leur avait dit qu'il fallait apporter dans ces consultations, sinon une croyance, tout au moins une neutralité.

J'ai déjà parlé, dans le cours de ces notes, des principaux personnages : Victor Hugo, Charles Hugo. Auguste Vacquerie, tous

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

trois incapables de fraudes, se tenant d'abord sur la défensive, mais finalement impressionnés par la production des phénomènes.

François-Victor Hugo, lui, était un méditatif, un silencieux, un auditeur peu assidu, avouons-le : un incrédule.

M^{me} Victor Hugo croyait en Dieu et en l'immortalité de l'âme ; elle souhaitait certes que les tables lui apportassent des clartés sur l'au-delà, mais elle avait un esprit pratique et positif, et lorsqu'elle surprenait des contradictions dans les réponses des esprits, elle les relevait : si elle n'était pas indifférente aux dissertations philosophiques et aux controverses littéraires, elle recherchait surtout la communication avec les êtres aimés, abordant nettement toutes les difficultés du problème, s'inquiétant de savoir ce que pouvait être l'autre monde, ce que devenaient les âmes, sous quelle forme on retrouvait les disparus, quelle était leur existence. Ah ! elle ne facilitait guère la tâche des esprits ; et on l'aurait prise difficilement pour une complice des tables, car elle ne se contentait pas de leurs réponses obscures ou nuageuses, et c'est à elle qu'on doit quelques clartés.

Il y avait au nombre des assistants : Téléki, le grand révolutionnaire hongrois, le général Le Flô, royaliste et catholique, – ils venaient plus rarement –, il y avait aussi les Allix, spectateurs sans opinions, des proscrits comme Kesler systématiquement rebelle aux tables, Leguevel, Guérin, Bénézit et les pèlerins de passage.

On comprend que Victor Hugo, sans être le plus assidu puisqu'il était parfois absent, était le plus intéressé, étant résolu à tout expérimenter pour établir une communication avec les morts.

Il n'a jamais désespéré de ravir son secret à l'invisible et à l'inconnu : il n'avait jamais consenti à abandonner son idée. C'était une garantie de sa sincérité dans les recherches et l'expérimentation.

On sait que les séances se tenaient dans un salon ; qu'il y avait plusieurs tables, que les assistants les plus assidus étaient Victor Hugo, M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo, Auguste Vacquerie, Guérin.

Il y eut au début des flottements. La table s'agitait, et même parfois violemment. On lui posait des questions et les réponses étaient

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

assez brèves ou parfois assez confuses. Les questions étaient trop développées, les réponses nécessairement laconiques : oui ou non, et les *oui* et les *non* se succédaient sans relâche. On ne possédait pas le maniement des tables. On ne pouvait contester les mouvements. Les curiosités s'étaient éveillées. C'est alors que les interlocuteurs plus expérimentés trouvèrent le moyen par des questions plus précieuses d'éviter le simple *oui* ou le simple *non* et de provoquer des réponses plus développées et même des controverses. On s'aperçut qu'il y avait une question de fluide – j'emploie ici le terme des spirites – et que le médium jouait le grand rôle. On ne savait pas tout d'abord que Charles Hugo possédait à un pareil degré le fluide.

L'étude des manuscrits est attachante et amusante, car elle prouve fort nettement et graphiquement la réalité du phénomène. C'est tantôt Victor Hugo, tantôt Auguste Vacquerie, tantôt M^{me} Victor Hugo ou tout autre assistant qui tient la plume et inscrit les lettres successivement dictées. Ces lettres doivent former des mots. Mais celui qui inscrit les lettres dictées, au fur et à mesure qu'elles se présentent, ignore tout d'abord le sens du mot.

Prenons un exemple : Dans la séance du 19 septembre 1854, à propos d'un poète, la table dicte *luilelu*. On ne comprend pas, la table dicte alors *accent aigu sur l'e* ce qui donne : *lui l'élui*.

Quelques lignes plus loin, voici comment les lettres sont assemblées sur le manuscrit :

la nuit pendant les ilence universel il seveille ôte rreur

Traduisez ainsi :

Pendant le silence universel, il s'éveille, ô terreur.

Mieux encore. Un esprit dicte des mots ; on les écrit à la suite les uns des autres. On s'aperçoit au bout de deux ou trois lignes remplies que ces mots forment des vers. Aucune ponctuation, bien entendu. Nous avons dû ponctuer pour faciliter la lecture. Il semble que des esprits complices des opérateurs auraient dû marquer un temps entre chaque mot. Seul l'un d'eux formule ce désir :

Pour qu'on s'intéresse à ce que je dirai, Victor Hugo lira haut chaque phrase, je reprendrai en m'arrêtant à chaque point.

Comment de pareilles surprises n'auraient-elles pas produit une

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

vive impression sur les assistants et ne les auraient-elles pas encouragés à poursuivre leurs expériences ?

Ces expériences ont donc quelque valeur, elles prouvent tout au moins que la science n'a jamais dit son dernier mot puisque nous voyons que des savants incontestés se sont tout d'abord passionnés pour le spiritisme, l'ont ensuite renié et se refusent maintenant à le condamner.

Le problème, *après la mort*, n'est pas résolu. Camille Flammarion, avec une ardeur toute juvénile a apporté une contribution puissante à l'enquête sur le mystère. Il a cité nombre d'exemples : visions, apparitions, révélations de ces âmes obscures, qui se sont manifestées, il a joint à ces exemples des certificats et des contrôles. Il a certainement procuré de grands espoirs et répondu à ce besoin vivace de se rapprocher de ceux qu'on aime, qu'on a perdus et qu'on espère retrouver. C'est la force des religions, c'est au moins une aspiration à laquelle se sont rattachés ceux qui veulent se consoler de la séparation momentanée d'un être cher.

A l'enterrement de François-Victor Hugo, après que Louis Blanc eut prononcé quelques paroles au cimetière, Victor Hugo lui écrivait : « Je vous remercie au nom de l'âme qui vous écoutait. Le cercueil est une oreille ouverte. On y entend déjà le ciel et on y entend encore la terre : votre voix arrivait jusqu'à lui gisant comme corps et planant comme esprit. »

C'est de la poésie sans doute ; on trouvera aussi de la poésie dans les tables tournantes de Jersey.

Quelles que soient l'importance et la valeur qu'on attache à ce volume, il intéressera vraisemblablement diverses catégories de lecteurs : les poètes, les littérateurs, les savants, les théologiens, les historiens, parce qu'on y lira de beaux vers, des discussions littéraires, des controverses religieuses, des critiques ardentes, des aperçus sur la vie future ; et si, dans un pareil sujet, je ne craignais pas d'user d'un mot trop moderne, des interviews avec les personnages les plus illustres. Ces pages variées peuvent avoir un vif attrait pour les croyants comme pour les incroyants et méritent de n'être pas vouées à l'oubli.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Pour nous qui avons connu les assistants des tables de Jersey, nous étions assurés de ne pas les trahir en écrivant cet exposé respectueux de leurs désirs, de leurs aspirations, de leurs expériences et en publiant, comme ils en avaient exprimé formellement la volonté, les procès-verbaux de ces séances de Jersey, à l'heure où la science multiplie les découvertes, et où les problèmes de l'inconnu et de l'invisible provoquent l'attention et les recherches de ceux qui essaient de pénétrer les mystères d'une autre vie.

J'ai exposé le but de ce livre : apporter des documents sur lesquels pourront s'exercer les commentaires des savants, les passions des spirites, les railleries des adversaires systématiques du spiritisme et les curiosités de ceux qui attendent, pour avoir une opinion, que les progrès de la science leur aient démontré l'évidence de faits jugés invraisemblables. En parlant de la terre, Galilée avait dit : *Et pourtant, elle tourne !* Il a su ce que lui a coûté ce prétendu blasphème.

J'ai été le camarade, à l'École de Médecine, de jeunes gens qui sont devenus de grands savants ; même ceux-là avouent leur ignorance. Ainsi toi, mon cher Charles Richet, je t'aurais demandé de cautionner les mystères de l'au-delà que, toi qui es de très bonne foi, qui t'es égaré à maintes reprises dans les sentiers du spiritisme, tu m'aurais répondu que cette science est encore dans les langes, mais qu'il ne faut jamais désespérer des progrès de la science ; et vous, mon cher Camille Flammarion, que j'ai connu lorsque nous étions jadis ensemble au *Journal officiel*, vous confessez, dans votre dernier livre, *Après la mort*, cette vérité : « Nous ne savons rien, nous ne pouvons pénétrer le mystère ; ce qui n'est pas une raison pour le nier ; » et, en dépit des sarcasmes, vous apportez des documents comme j'en apporte moi-même, sans les expliquer, avec l'espoir que la science, qui marche à pas lents, les éclairera peut-être plus tard comme elle a éclairé d'autres problèmes après plusieurs siècles. Votre modestie de grand savant ne se complaît pas dans des hypothèses qui ne sont que la bien fragile armature de notre ignorance. Vous bravez les esprits forts. Ils ont, ceux-là, des ancêtres parmi ceux qui, après avoir tout ridiculisé, ont dû plus

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tard s'incliner devant les découvertes de savants illustres qualifiés tout d'abord de rêveurs ou de fous.

Et quand on vient dire : « Les Tables de Jersey, c'est du Victor Hugo ! et la preuve c'est qu'elles s'expriment presque toujours dans un langage biblique ! » qui vous dit que le langage des âmes – s'il existe – est, forcément, le langage de notre humanité ? Qui vous dit qu'il ne s'est pas transformé, épuré dans l'au-delà ? Puisque vous ne pouvez rien certifier ni pour ni contre, taisez-vous.

Oui, le langage de Victor Hugo était souvent biblique ; oui, le langage des Tables est souvent biblique. C'est même cette parenté d'expressions, de sentiments qui a passionné Victor Hugo, sans lui inspirer un mouvement d'orgueil auquel il aurait été assurément sensible s'il avait pu concevoir une minute que la voix d'outre-tombe était sa propre voix. Mais l'idée ne lui en est pas venue une minute ; on s'en convaincra aisément en lisant ce livre.

Nous rappelons, avec Camille Flammarion, ces vers des *Contemplations* :

*Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament,
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.*

et empruntons pour terminer, cette phrase de Victor Hugo, conclusion du document de 1843 :

« Attendons et continuons de penser. »

GUSTAVE SIMON.

I

NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE — SON INCRÉDULITÉ
HÉSITATIONS DE LA TABLE — INSISTANCE DE
MADAME DE GIRARDIN — LE PREMIER « ESPRIT »
QUI SE PRÉSENTE EST CELUI DE LÉOPOLDINE, LA
FILLE DE VICTOR HUGO

NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE

Quand on parlait des tables tournantes, nous doutions. Nous avions essayé de les faire tourner, mais sans succès certain. Nous voyions surtout dans l'attention donnée de toutes parts à ce phénomène une impulsion de la police française qui voulait distraire l'esprit public des hontes du gouvernement. Nous en étions là quand M^{me} de Girardin vint visiter Victor Hugo à Jersey. Elle arriva le mardi 6 septembre 1853.

Elle nous parla des tables. Les tables ne tournaient pas seulement : elles parlaient. On convenait avec elles que les coups qu'elles frapperaient seraient les lettres de l'alphabet et qu'on écrirait la lettre à laquelle elles s'arrêteraient. On obtenait ainsi, lettre à lettre et mot à mot, des phrases et des pages entières. Nous vîmes là un paradoxe de ce charmant esprit. Tellement que, le mercredi, pendant qu'elle essayait de faire parler une table avec Victor Hugo dans la salle à manger, nous restâmes dans le salon. La table ne parla pas. M^{me} de Girardin dit que c'était parce que la table était carrée, qu'il en faudrait une ronde. Nous n'en avions pas. Le jeudi elle apporta une petite table ronde à trois pieds qu'elle avait achetée à Saint-Hélier dans un magasin de jouets d'enfant. Le lendemain elle essaya encore sans succès. Moi en particulier je croyais si peu aux tables parlantes que j'étais allé me coucher dès qu'on s'était mis à la table. Le samedi, Victor Hugo et M^{me} de Girardin dînaient chez un Jersiais, M. Godfray. M^{me} de Girardin essaya encore inutilement. Le dimanche soir voici ce qui arriva :

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

PROCÈS-VERBAL⁴

Jersey, 11 septembre 1853

Présents : Madame De Girardin, Madame Victor Hugo, Victor Hugo, Charles Hugo, Francois-Victor Hugo, Mademoiselle Hugo, le général Le Flo, M. De Tréveneuc, Auguste Vacquerie.

Madame de Girardin et Auguste Vacquerie se mettent à la table, la petite table ronde posée sur une grande table carrée. Au bout de quelques minutes, la table tressaille.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Qui es-tu ?

La table lève un pied et ne le baisse plus.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Y a-t-il quelque chose qui te gêne ? Si c'est oui, frappe un coup ; sinon, deux coups.

La table frappe un coup.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Quoi ?

– Losange.

En effet, nous étions en losange, nous étions aux deux côtés d'un angle de la grande table. Je n'étais nullement convaincu. Je ne me disais pas précisément que M^{me} de Girardin nous raillait et frappait volontairement les coups. Mais je me disais qu'à force de volonté et de tension d'esprit, elle pouvait donner à sa main une pression involontaire. On va chercher une autre table sur laquelle on met la petite, M^{me} de Girardin et Charles Hugo se placent de façon à couper la table-support à angle droit. La table s'agite.

⁴ Cette première séance fut marquée d'un caractère spécial. Quel être s'y présenta le premier ? Celui auquel Victor Hugo pensait le plus : sa fille, sa Léopoldine, morte dans les circonstances tragiques que l'on connaît, avec son mari, Charles Vacquerie.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

LE GÉNÉRAL LE FLÔ

- Dis-moi à quoi je pense.
- Fidélité.

Le général Le Flô pensait à sa femme. J'étais un peu moins convaincu. Je trouvais cela si spirituel et si ingénieux de répondre fidélité à un mari qui pense à sa femme, que j'attribuais la réponse à M^{me} de Girardin. Victor Hugo écrit un mot sur un papier et met le papier fermé sur la table.

AUGUSTE VACQUERIE

- Peux-tu me dire le nom écrit là-dedans ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Pourquoi ?
- Papier.

Toutes ces réponses commençaient à m'étonner un peu. Pour être sûr que ce n'était pas M^{me} de Girardin qui agissait, je demande à tenir la table avec Charles Hugo. Je m'y mets avec lui. La table remue. Je pense un nom et je dis :

AUGUSTE VACQUERIE

- Quel est le nom que je pense ?
- Hugo.

C'était le nom en effet.

C'est à ce moment que j'ai commencé à croire.

Depuis quelques moments M^{me} de Girardin se sentait émue et nous disait de ne pas perdre de temps à des questions puériles. Elle pressentait une grande apparition, mais nous, qui doutions nous nous obstinions à défier la table de répondre à des mots écrits ou pensés. La table se met à écrire des lettres incohérentes.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Te moques-tu de nous ?
- Oui.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Pourquoi ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Absurde.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Eh bien, parle de toi-même.

– Gêne.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Qu'est-ce qui te gêne ?

– Incrédule.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Un ou plusieurs ?

– Un seul.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Nomme-le.

– Blond.

En effet, M. de Tréveneuc, très blond, était le plus incrédule de nous.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Veux-tu qu'il sorte ?

– Non.

La table s'agite, va et vient, refuse de répondre. Je quitte la table. Le général Le Flô me remplace. A la table, Charles Hugo et le général Le Flô.

LE GÉNÉRAL LE FLÔ

– Dis-moi le nom que je pense.

M^{ME} DE GIRARDIN, *en même temps.*

– Qui es-tu ?

– Fille.

Le général Le Flô ne pensait pas à sa fille. Moi, je pense à mon neveu Ernest et je demande :

– A qui est-ce que je pense ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Morte.

M^{ME} DE GIRARDIN, *très émue*

– Fille morte ?

Je recommence :

– A qui est-ce que je pense ?

– Morte.

Tout le monde pense à la fille que Victor Hugo a perdue.

M^{ME} DE GIRARDIN

– Qui es-tu ?

– *Ame soror.*

M^{me} de Girardin avait perdu une sœur. La table a-t-elle dit *soror* en latin pour dire qu'elle était sœur d'un homme ?

LE GÉNÉRAL LE FLÔ

– Charles Hugo et moi qui tenons la table, nous avons perdu chacun une sœur. De qui es-tu la sœur ?

– Doute.

LE GÉNÉRAL LE FLÔ

– Ton pays ?

– France.

LE GÉNÉRAL LE FLÔ

– Ta ville ?

Pas de réponse. Nous sentons tous la présence de la morte. Tout le monde pleure.

VICTOR HUGO

– Es-tu heureuse ?

– Oui.

VICTOR HUGO

– Où es-tu ?

– Lumière.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Que faut-il faire pour aller à toi ?
- Aimer.

A partir de ce moment où on est ému, la table, comme se sentant comprise, n'hésite plus. Dès qu'on l'interroge, elle répond immédiatement. Quand on tarde à lui faire une question elle s'agite, va à droite et à gauche.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Qui t'envoie ?
- Bon Dieu.

M^{ME} DE GIRARDIN, *très émue*

- Parle de toi-même. As-tu quelque chose à nous dire ?
- Oui.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Quoi ?
- Souffrez pour l'autre monde.

VICTOR HUGO

- Vois-tu la souffrance de ceux qui t'aiment ?
- Oui.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Souffriront-ils longtemps ?
- Non.

M^{ME} DE GIRARDIN

- Rentreront-ils bientôt en France ?
- Elle ne répond pas.

VICTOR HUGO

- Es-tu contente quand ils mêlent ton nom à leur prière ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Es-tu toujours auprès d'eux ? Veilles-tu sur eux ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

VICTOR HUGO

– Dépend-il d'eux de te faire revenir ?

– Non.

VICTOR HUGO

– Mais reviendras-tu ?

– Oui.

VICTOR HUGO

– Bientôt ?

– Oui.

Clos à une heure et demie du matin

NOTE : Tout ce qui précède a été écrit immédiatement après la séance par Auguste Vacquerie. A partir de ce jour, on a décidé d'écrire les réponses de la table au moment même où elle les faisait, et tous les procès-verbaux qui suivent ont été recueillis pendant les séances mêmes.

II

L'OMBRE DU SÉPULCRE — CE QUE C'EST QUE L'OMBRE
DU SÉPULCRE — AFFIRMATION DE L'EXISTENCE
DE DIEU — CHATEAUBRIAND — IL APPRÉCIE
« NAPOLÉON-LE-PETIT » — DANTE — SON OPINION
SUR LA « VISION DE DANTE » — RACINE ; UN MOT
DE LUI SUR « ATHALIE »

Mardi 13 septembre 1853 nuit, neuf heures et demie

Présents : Victor Hugo, M^{me} Hugo, M^{elle} Adèle Hugo, Charles Hugo,
M^{me} de Girardin, Auguste Vacquerie, Téléki, M. et M^{me} Le Flô. Charles
et Téléki tiennent la table.

VICTOR HUGO

- Qui es-tu ?
- L'ombre.

VICTOR HUGO

- Es-tu l'ombre de quelqu'un ?
- Du sépulcre.

VICTOR HUGO

- Peux-tu nous dire ton nom ?
- Non.

VICTOR HUGO

- As-tu une communication à me faire ?
- Crois.

VICTOR HUGO

- A quoi ?
- A l'inconnu.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Qu'est-ce que l'inconnu ?
- Le vide plein.

VICTOR HUGO

- Parle toi-même.
- La mort est le ballon de l'âme.

VICTOR HUGO

- Le monde auquel tu appartiens est-il la continuation de cette vie ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Cependant tu as vécu ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Qu'es-tu donc ?
- L'ombre.

VICTOR HUGO

- L'ombre de quelqu'un qui a vécu ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Dois-tu vivre ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Es-tu un ange ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- L'ange de la mort ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Pourquoi viens-tu ?
- Pour causer avec la vie.

VICTOR HUGO

- Qu’as-tu à dire ?
- Esprits, venez ici, il y a des voyants.

VICTOR HUGO

- Les esprits auxquels tu t’adresses, est-ce nous ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Alors c’est nous qui sommes les voyants ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Toi, nous vois-tu ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Les esprits que tu appelles ici ont-ils vécu de la vie des hommes ?
- Pas de réponse.

VICTOR HUGO

- Peux-tu répondre ?
- Non.
- Agitation de la table.

VICTOR HUGO

- Puis-je te calmer ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Es-tu un esprit heureux ?
- Le bonheur n’est qu’un humain, il suppose le malheur.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Tu parles ainsi parce que tu es dans l'absolu ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Parle de toi-même.
- L'infini, c'est le vide plein.

VICTOR HUGO

- Entends-tu par là que ce que nous appelons le vide est rempli par le monde des esprits ?
- Parbleu !

VICTOR HUGO

- Ombre du Sépulcre, tu peux donc être gaie ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Parle.
- Use ton corps à chercher ton âme.

VICTOR HUGO

- Es-tu seul des esprits ici ?
- Je suis tout et je suis partout.

VICTOR HUGO

- Veux-tu que je continue à t'interroger ?
- Oui. Tu as la clef d'une porte du fermé.

VICTOR HUGO

- Connais-tu la vision que j'ai eue hier ?
- Je ne connais pas hier.

VICTOR HUGO

- Sommes-nous sûrs de te voir après la mort ?
- Tu n'as que des lunettes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Téléki, fatigué, est remplacé à la table par le général Le Flô.

VICTOR HUGO

- Si nous nous conduisons bien dans cette vie, pouvons-nous espérer une vie meilleure ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Si nous nous conduisons mal, aurons-nous une vie plus douloureuse ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Les âmes des morts sont-elles avec toi ?
- Sous moi.

VICTOR HUGO

- Tu dis que tu es tout et partout, es-tu Dieu ?
- Sur moi.

VICTOR HUGO

- Es-tu plus près des âmes que de Dieu ?
- Il n'y a pour moi ni près ni loin.

VICTOR HUGO

- Dis-moi, les mondes autres que la terre sont-ils habités ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Par des êtres comme nous, âme et corps
- Les uns oui, les autres non.

VICTOR HUGO

- Après la mort, les âmes de ceux qui ont fait le bien sont-elles dans des espaces de lumière, ou vont-elles habiter d'autres globes ?
- Allume.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Est-ce toujours l’Ombre du Sépulcre qui est là ?
- Non.

Charles est remplacé par Téléki.

VICTOR HUGO

- Qui es-tu ?
- Chateaubriand.

VICTOR HUGO

- Tu sais que nous t’aimons et que nous t’admirons ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Tu es mon voisin à présent. Réponds.
- La mer me parle de toi.

VICTOR HUGO

- Peux-tu nous parler du monde où tu es maintenant ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Es-tu heureux ?
- Je vois.

VICTOR HUGO

- As-tu une communication à nous faire ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Parle.
- J’ai lu ton livre.

VICTOR HUGO

- *Napoléon-le-Petit* ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Dis-nous ce que tu en penses.
- Mes os ont remué.

VICTOR HUGO

- Parle. Tu sais que je lutterai jusqu'à la mort pour la liberté.
- République.

VICTOR HUGO

- La République, c'est l'avenir, n'est-ce pas ?
- Je ne vois que l'éternité.

VICTOR HUGO

- Es-tu toujours là, Chateaubriand ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Qui es-tu ?
- Dante.

VICTOR HUGO

- Dante, tu sais que je t'aime et t'admire. Je suis heureux que tu sois ici. Parle.
- L'exil vient au bord de la tombe.

VICTOR HUGO

- Me dis-tu cela parce que je suis près du tombeau de Chateaubriand ?
- Comprends.

VICTOR HUGO

- Parle.
- L'amour est. La haine n'est pas.

VICTOR HUGO

- Qu'est-ce qui t'amène ici ?
- La patrie.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Parle.
- J’ai lu ma vision.

Victor Hugo a fait dernièrement un poème intitulé la Vision de Dante⁵.

VICTOR HUGO

- En es-tu content ?
- Béatrix chante, je l’écoute.

VICTOR HUGO

- Tu nous entends toujours ?
- Immobilité de la table.

VICTOR HUGO

- Est-ce toujours Dante ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Racine.

VICTOR HUGO

- Tu sais que je respecte les grands noms. Est-ce moi que tu viens voir ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Est-ce Auguste Vacquerie ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- As-tu une communication à me faire ?
- Oui.

⁵ Le manuscrit de la *Vision de Dante* est daté Jersey, février 1853. Il a été publié en 1883, dans le dernier volume de *La Légende des Siècles*.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Parle.
- La gloire ment.

AUGUSTE VACQUERIE

- Dis-tu cela pour toi ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu trouves donc que j'ai eu raison de te contester ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu reconnais que tu as fait des pièces étriquées ?
- J'étais gêné.

AUGUSTE VACQUERIE

- Est-ce un remords pour toi maintenant d'avoir laissé une réputation supérieure à ton œuvre ?
- Ma perruque est roussie.

AUGUSTE VACQUERIE

- Qu'est-ce qui l'a roussie ?
- Le feu.

AUGUSTE VACQUERIE

- Le feu de quoi ?
- Du drame.

AUGUSTE VACQUERIE

- Que penses-tu d'Athalie ?
- Grands vers.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu dire qu'ils ont douze syllabes ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

– Dans le monde où tu es, la littérature a-t-elle encore quelque importance ?

– Elle est un écho.

Mollesse du mouvement.

La séance est finie à trois heures et demie du matin.

III

LA CRITIQUE – A DÉJEUNER, UNE CONVERSATION S'ÉTAIT ENGAGÉE ENTRE VICTOR HUGO ET SES HÔTES ; ON AVAIT DISCUTÉ LES ŒUVRES D'ÉSOPE, CERVANTÈS ET RABELAIS – LA CRITIQUE VIENT RECTIFIER DES ERREURS COMMISES À PROPOS DE CES POÈTES – INTERROGÉE SUR RACINE, PUIS SUR LES ÉCRIVAINS DU XIX^E SIÈCLE, LA CRITIQUE LES CARACTÉRISE – VIVE ALTERCATION ENTRE AUGUSTE VACQUERIE ET LA CRITIQUE – L'IDÉE INTERVIENT – VACQUERIE S'EXCUSE – LA CRITIQUE REVIENT – SON OPINION SUR SHAKESPEARE ET MOLIERE

Lundi 19 septembre 1853, une heure et demie jour

Présents : Charles Hugo, François-Victor Hugo, Auguste Vacquerie.
Charles et Victor tiennent la table. Auguste Vacquerie interroge :

- Qui es-tu ?
- La Critique.
- Pour qui viens-tu ?
- Pour l'erreur.
- Est-ce que l'erreur est ici ?
- Oui.
- Qui commet l'erreur ici ?
- Tous.
- Quelle erreur ?
- Dans l'appréciation des grands poètes dramatiques.
- En quoi consiste cette erreur ? Sur quels poètes porte-t-elle ?
- Ésope, Cervantès, Rabelais.

Nous avons causé, au déjeuner, de Rabelais, d'Ésope et de Cervantès.

- Quelle erreur commettons-nous quant à Ésope ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Ésope, difforme, a créé le beau moral ; esclave, la liberté intellectuelle ; malheureux, l'espérance ; martyr de la réalité, la fable.
- Quant à Cervantès ?
- Hugo prend Don Quichotte pour un bouffon, c'est un martyr, il a pour cheval une rosse, lui qui voudrait un griffon ailé ; pour disciple, un imbécile, lui qui voudrait le monde pour auditeur ; pour maîtresse une maritorne, lui qui cherche Vénus. Il a sa conscience pour lui ; mais il a contre lui sa manie. Il court partout où l'on pleure, et dès qu'il arrive on rit de lui. Il évoque toutes les nobles idées, toutes les hautes aspirations, toutes les beautés, toutes les lumières, tout l'idéal. Il voudrait dételer pour les monter les chevaux rayonnants du char du soleil, et tout à coup il s'aperçoit qu'il n'est suivi que par un âne.
- Ai-je eu raison de soutenir que Cervantès voyait dans Don Quichotte ce que nous y voyons ?
- Insensé qui veut que le soleil mette des étiquettes aux vins ! goûte et juge.
- Ainsi, Cervantès avait pleine conscience de son œuvre ?
- Cervantès savait ce qu'il faisait. Dieu sait ce qu'il fait. On n'est pas créateur par hasard. Le génie n'est pas le lansquenet.
- Parle de Rabelais maintenant.
- Rabelais vint dans un temps terrible pour le libre penseur ; il attaqua la foi, mais l'Inquisition était là. Il riait, mais il tremblait. Gargantua, Pantagruel ne sont comiques qu'en apparence ; dessous leur accoutrement burlesque ils sont armés ; ils sont des pantins pour l'inquisition, mais ils sont des géants contre la foi.
- Veux-tu nous dire la liste des grands critiques littéraires ?
- Il n'y a de grands critiques que les grands poètes.
- Approuves-tu la liste des poètes donnée par la Tragédie⁶ ?
- Oui.
- Dis-moi sur Racine un mot qui le caractérise ?
- Éleveur de Munitos.
- Y a-t-il des Munitos aujourd'hui ?

⁶ Cette séance sera publiée ultérieurement.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Nomme-les.
- Augier, Ponsard, Viennet, Ancelot, Flourens, Saint-Marc Girardin, Nisard, Rolle, Planche, Cousin, l'Académie française, moins les belluaires d'idées.
- Quels sont ces belluaires ?
- Hugo, Lamartine.
- Que penses-tu d'Alfred de Musset ?
- Munito enragé.
- D'Alfred de Vigny ?
- Caniche des salons.
- Que penses-tu de Mérimée ?
- King-Charles des vieilles femmes.
- Que penses-tu de Narcisse de Salvandy ?
- Chien à toupet.
- De Saint-Marc Girardin ?
- L'offrir à Flourens.
- Un mot spécial sur Ponsard ?
- Chien de tourne-broche.
- Pourquoi chien de tourne-broche ?
- Il est si frileux.
- Explique-toi.
- Une métaphore l'enrhume.
- Et Émile Augier ?
- Munito chauve déjà usé par le coiffeur.

Chacune de ces réponses est accueillie par des éclats de rire et des bravos.

- Pendant que tu es en train de faire des mots si spirituels sur tout le monde, dis-en un sur moi.
- Déjà dit.
- Pas par toi voyons, je mérite bien que tu me dises une parole, toi qui es la Critique, à moi qui ai fait tant de critique. Est-ce que tu ne m'es pas un peu reconnaissante ?
- Si.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Eh bien, parle-moi.
- Monsieur, j’ai l’honneur d’être, etc.
- Tu te moques de moi ?
- Oui.
- Tu as tort de te moquer de quelqu’un qui t’a toujours prise au sérieux.
- Passe-moi la casse, je te passerai le sené,
- Parlons sérieusement : je désire savoir ce que tu penses de ma critique. Ai-je eu raison d’admirer ce que j’ai glorifié et d’attaquer ce que j’ai combattu ? Dis-moi si j’ai ton approbation qui me serait si précieuse ?
- A flatteur, flatteur et demi.
- Si tu t’obstines à répondre par des plaisanteries à une question sérieuse, je croirai que tu n’es pas la Critique.
- Questionne-moi et tu verras.
- Eh bien, qu’est-ce que Shakespeare ?
- Plongeur de l’âme.
- Continue.
- Non.
- Es-tu partie ?
- Non.
- Maintenant dis ce qu’il te plaira, puisque tu n’as pas voulu répondre à la question que je t’ai faite, je ne veux plus te faire de question.
- Vacquerie, tu es petit, tu te fâches de mon silence sur ta critique ; ton œuvre, c’est ta vraie critique.
- Tu as raison. La critique n’est rien auprès de l’œuvre. Je te parlais avec la déférence que j’ai pour le mystère, mais puisque tu fais la fière je te déclare que je n’ai jamais eu pour toi qu’un respect très modéré, je peux le dire, moi qui ai noirci tant de feuillets de journaux, toute la critique du monde ne vaut pas un vers de Shakespeare.
- Je le pense.
- Si tu as cette modestie, comment as-tu cette fierté ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Je suis la Critique, non le critique.
- La poésie existe dans les poètes, la critique dans les critiques. Si tous les critiques ne sont rien, tu n'es rien.
- La beauté, c'est quelque chose. Qu'est-ce sans le miroir ?
- C'est tout. Quand même il n'y aurait pas un seul miroir au monde, la beauté existerait.
- Imbécile, tu entends par le miroir un morceau de verre. Le miroir c'est l'œil qui contemple, c'est le cœur qui aime, c'est le statuaire qui s'inspire. La critique c'est l'art. Le miroir c'est la beauté.
- Ce n'est pas vrai ! le rayon n'a pas besoin du reflet, la voix existe sans l'écho, tous les hommes seraient aveugles qu'ils n'éteindraient pas le soleil. Shakespeare n'a pas mille lecteurs et est universel. Tu me trouves petit, je te trouve petite. Puisqu'il te plaît que nous refassions la scène de Vadius et de Trissotin, j'en suis. Je ne baisserai devant toi ni le front, ni la voix. Non ! tu n'es pas nécessaire aux poètes ! tu fais du bruit autour d'eux, tu cries leur nom à la foule, ta trompette attroupe les passants, tu fais acheter leurs vers, tu leur gagnes de l'argent, tu les fais manger, tu es la servante de leur ventre, – mais leur génie se passe de toi. Tu n'as rien de commun avec leurs rêves. Ils ont leur hippogriffe pour monter dans leur pensée étoilée ; tu es tout au plus la Rossinante qui les porte au marché.

La table frappe avec violence.

- O homme ! pense aux latrines d'où tu viens et à la tombe où tu vas.

La table se met à tourner furieusement.

- Est-ce toujours la Critique qui est là ?
- Non.
- Qui es-tu ?
- L'Idée,
- Parle.
- Je viens mettre le holà entre un esprit et une idée.
- Toi, je te respecte. Tu sais que j'ai toujours été le serviteur de l'Idée.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui, mais il me semble que tu retroussais la manche de ta livrée.
- Je ne me suis pas révolté contre toi, mais contre une idée inférieure et hargneuse qui m’a raillé et injurié, à qui donnes-tu tort ?
- A toi.
- Comment ! à moi ?
- C’est toi qui as commencé la colère. J’étais dans ton cerveau et j’ai reçu la ruade de ta brutalité.
- Ce n’est pas moi qui ai commencé les injures. Quand même ce serait moi, chez qui la colère et l’injure sont-elles plus excusables, chez un homme que le sang emporte, ou chez une idée qui vient de l’azur et qui devrait en avoir la sérénité ?
- Cessons cela.
- Je veux bien, mais je ne suis pas convaincu.
- Prends garde à moi.
- Je te respecte infiniment, mais je te donnerai raison quand tu m’auras donné des raisons.
- Humilie-toi.
- Je n’ai pas l’habitude de m’humilier sans être convaincu.
- Bien, j’accepte le défi.
- Ce n’est pas un défi, mais j’ai ma raison et ma conscience. Persuade-moi et je t’obéirai. Mais avant d’être convaincu, jamais.

Le mouvement de la table s’adoucit.

- Homme, écoute ; tu as tort. Relis le compte rendu, tu verras que la Critique t’a remercié.

On relit le procès-verbal.

- Je reconnais que la critique m’avait dit un mot de remerciement. Elle a pu croire que cette approbation venant d’elle devait suffire. J’ai eu tort de ne pas m’en contenter. Veux-tu la prier de revenir pour que je me raccommode avec elle ?

Mouvement circulaire de la table.

- Qui est là ?
- La Critique.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Je te remercie d’être revenue. J’ai reconnu que tu m’avais dit un mot d’approbation qui, de ta part, aurait dû me suffire. Oublie ce que je t’ai dit dans un mouvement de colère. Me pardonnes-tu ?
- Oui.
- Eh bien, parle-moi.
- Oui.
- Quand je t’ai demandé de caractériser Shakespeare, tu as dit : plongeur de l’âme. Veux-tu nous développer ce mot ?
- L’âme humaine avant Shakespeare était une mer insondée. Eschyle avait eu tout de la mer, la tempête, le vent, l’éclair, l’écume, le roc, le ciel, tout excepté la perle ; Shakespeare a plongé et il a rapporté l’amour.
- Le Roman nous a donné rendez-vous pour cinq heures. Nous ne voudrions pas le renvoyer et nous ne voudrions pas te quitter si vite après notre réconciliation. Nous te confions notre embarras. Veux-tu arranger l’affaire ?
- Bien. Le Roman reviendra demain.
- A quelle heure ?
- A six heures.
- Ma mère arrive à Jersey demain. Si le Roman pouvait venir plus tôt, cela m’irait mieux. Peut-il venir demain matin ?
- Non.
- Peut-il après-demain ?
- Oui.
- A quelle heure ?
- Six heures.
- Parle-nous de Molière.
- Molière a révélé le cœur humain, il a fait le tour de l’âme ; il a découvert la douleur dans le rire. Arnolphe, Alceste, Sganarelle, le Bourgeois Gentilhomme, sont des rieurs sévères qui mettent un doigt sur leur bouche et qui disent silence ! on pleure.
- De quel Sganarelle parles-tu ?
- De Sganarelle de Don Juan.
- Tu n’as pas nommé *Tartuffe* et *l’Avare*. Ne sont-ce pas pour toi des chefs-d’œuvre ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Pourquoi ne les as-tu pas nommés ?
- Ajoute-les.
- Veux-tu nous continuer la liste commencée par la Tragédie, et continuée par le Drame ?
- Michel-Ange, Rubens, Rembrandt, Raphaël, Puget, David, le Romancero.
- Est-ce que le Romancero est un homme ?
- Non.
- Pourquoi le mets-tu dans les poètes dramatiques ?
- L'Iliade n'est pas un poète et pourtant on l'appelle Homère.
- Tu trouves donc que David est un génie. En quoi consiste sa grandeur ?
- Dans la république. Jusqu'à lui le peuple n'avait eu que le pavé des rues, il lui a donné le marbre des frontons.
- Sont-ce les mêmes rhapsodes qui ont fait les deux poèmes attribués à Homère ?
- Non. Le monde naît, il s'éveille du chaos. Son premier cri est un chant. Il n'a pas encore de poète, il faut plusieurs siècles d'oiseaux. Les rhapsodes sont les Oiseaux, Homère est le poète.

IV

LA CRITIQUE — CONSIDÉRATIONS SUR BALZAC —
DISCUSSION ENTRE VACQUERIE ET LA CRITIQUE, SUR
L'ŒUVRE DE BALZAC SUSCEPTIBILITÉ DE LA CRITIQUE
— GEORGE SAND, SON ŒUVRE ; SON INFLUENCE SUR
L'AVENIR DE LA FEMME — SUR VOLTAIRE — UN MOT
SUR THÉOPHILE GAUTIER, ALEXANDRE DUMAS
EUGÈNE SUE, ALFRED DE MUSSET — CE QUE SONT
LES CRITIQUES

Samedi 24 septembre 1853, trois heures jour

Charles et Madame Hugo tiennent la table, Auguste Vacquerie interroge.

- Qui est là ?
- La Critique.
- As-tu une communication à nous faire ?
- Oui.
- Parle.
- Interroge.
- Que penses-tu de Balzac ?
- Il est le porte-clefs du cœur. Jusqu'à lui, le cœur humain était verrouillé. La porte de l'âme des femmes s'entrebâillait. L'amour avait bien été tout grand ouvert par Shakespeare, par Goethe et par Hugo, mais les petites douleurs de cette immense souffrance étaient restées ignorées. Balzac a été l'huissier sublime qui fait l'inventaire du désespoir. Il a jeté sur l'âme dévastée de la femme trahie son coup d'œil profond et tendre, il a sondé toutes les armoires ; il a ramassé le mouchoir trempé de larmes ; il a recueilli le ruban fané, il a respiré la fleur tombée du bouquet de bal ; il a baisé le gant parfumé et abandonné par l'amour, mais non par son parfum ; il a tout vu dans l'invisible, tout trouvé dans l'inconnu, tout nommé

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

dans l'ignoré. Pour les grands peintres comme Shakespeare, le cœur de la femme c'est l'infini dans le grand ; pour Balzac, c'est l'infini dans le mignon. Pour Hugo, c'est un abîme ; pour Balzac, c'est une corolle. Les uns devinent la mort dans le drap noir qui tend toute la porte du cœur ; l'autre pressent la tombe dans une feuille de rose flétrie et trouvée sur la route de l'âme. Les premiers sont les prêtres du convoi, le second en est le chien.

– Je trouve que tu n'as parlé que du petit côté de Balzac. Le plus souvent, c'est vrai, il regarde le cœur à la loupe ; mais quelquefois il jette la loupe et plonge dans la vie un regard trouble et visionnaire qui donne le vertige aux choses. C'est alors qu'il est grand.

– Le côté trouble des œuvres claires ne vaut pas les parties éclairées. Tu me dis : parle-moi du soleil, et tu me reproches d'avoir oublié le nuage.

– Balzac n'est pas grand seulement dans le trouble et dans la nuit. *La Duchesse de Langeais* et *le Père Goriot* sont grands en plein jour. De plus, tu n'as traité Balzac que comme un créateur de femmes ; il a créé des hommes aussi.

– La duchesse de Langeais est une femme qui aime et qui souffre : j'ai parlé de l'amour. Le père Goriot est une mère qui aime et qui se dévoue : j'ai parlé de l'amour.

– Parle-moi de George Sand.

– Femme déchue qui rachète la femme.

– Dans quel sens, déchue ?

– Pour la femme qu'elle rachète.

– Parle plus clairement.

– Les femmes méprisent George Sand et c'est elle qui les relève. Une moitié de l'œuvre de George Sand est dans la vie de Mme Dudevant.

– Caractérise son œuvre.

– L'homme, depuis le commencement du monde, a eu les privilèges, la femme les fardeaux. L'homme a eu les trônes, il a été le roi, le maître, le créateur, le poète, il a toujours de préférence chanté l'homme. Pour l'antiquité, la femme était une esclave ; pour le moyen âge, c'était une servante ; pour l'ancien régime, c'était une

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

courtisane ; pour la Révolution, c'était une citoyenne ; pour l'Empire une femelle ; pour l'avenir, c'est la femme. George Sand est l'apôtre de l'avenir des femmes. Mme de Sévigné était l'éventail, Mme de Staël était la plume, George Sand est l'outil. Balzac n'avait vu dans la femme que le côté humain, George Sand y a vu aussi le côté social. Balzac a été le chien du convoi, George Sand est la sœur de charité de l'hôpital.

– Puisque les grands poètes dramatiques sont les créateurs par la pensée et par l'amour, pourquoi ne mets-tu pas George Sand dans la liste ?

– Il lui manque, comme à Balzac, le style. George Sand n'est que le maçon, Balzac n'est que le mineur ; pour être grand, il faut être plus que le mineur qui trouve l'or, il faut être le ciseleur qui fait le bijou. Il faut être plus que le maçon qui construit la muraille, il faut être le monument.

– Pourquoi n'y as-tu pas mis Voltaire ?

– Voltaire n'est pas complet. L'œuvre philosophique est immense, mais l'œuvre littéraire est infime. *L'Encyclopédie* le couronne, *Tancrède* le destitue.

M^{ME} HUGO

– Dis-moi ce que je pense.

– Envoie chercher Robert-Houdin.

– Ta réponse est un peu sèche.

– Pour vous convaincre, l'Idée a fait des tours de force. Maintenant elle veut vous éclairer. Pour vous convaincre, elle vous a montré la danse sur la corde raide. Pour vous éclairer, elle vous montre son vol dans les cieux.

– Tu sais que moi j'ai la foi ; cette expérience que j'ai voulu faire, c'est afin de convaincre mon mari qui doute maintenant ; que faire pour qu'il redevienne croyant ?

– Lui obéir.

– C'est-à-dire qu'il faut que Charles se prête à toutes les expériences que son père désirera ?

– Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Mon fils Victor, si incrédule d’abord, croit-il maintenant ?
- Il croira.
- J’ai interrompu ta critique pour te parler de mon mari et de mon fils ; tu n’es pas choquée ?
- La voix de la femme, et surtout de la mère, est la musique terrestre que nous entendons le mieux. La maternité est un nid, nous sommes les oiseaux.

AUGUSTE VACQUERIE

- Quand je t’ai dit que Balzac n’avait pas fait seulement les femmes, tu m’as répondu admirablement que le Père Goriot était une mère ; mais Vautrin ?
- Vautrin est le grand déshérité de l’amour, le grand maudit du dévouement. Vautrin est ce qu’il y a de plus tendre dans ce qu’il y a de plus implacable, un cœur de père sous une casaque de galérien. Il a été rejeté par la loi, il s’en venge en remplaçant la nature. Il est rayé du nombre des hommes, il s’en console en s’ajoutant au nombre des pères. Il était déshérité, il adopte. Vautrin, c’est le paria fait père ; c’est presque autant que le Dieu fait homme.
- Tu faisais de Balzac l’infini dans le mignon, et maintenant tu fais de Vautrin presque l’infini dans le grand ?
- Vautrin, c’est en effet le grand, mais il traverse l’œuvre de Balzac plutôt qu’il ne la remplit. Le caractère général de la *Comédie humaine*, c’est le monde intime révélé. Balzac c’est le Michel-Ange de la miniature,
- Peux-tu rester encore longtemps ?
- Une demi-heure.
- Quand reviendras-tu ?
- Jeudi.
- Quelle heure ?
- Deux heures.
- Parle-nous de Théophile Gautier.
- Bijoutier des mots.
- Parle-nous d’Eugène Sue.
- Tailleur de pierre des idées.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Tu nous as dit sur Alfred de Musset un mot très spirituel et très juste à ton point de vue. Mais qualifie-nous l'ensemble de son talent.
- Débauché inspiré. Martyr de l'ivresse. Poète de l'orgie. Sage de la folie. Socrate du champagne.
- Un mot sur Alexandre Dumas.
- Valseur littéraire.
- Parle-nous de ses drames.
- *Antony* est une aurore que Dumas a prise pour de l'or en barre. C'était en effet une barre d'or. Dumas a eu le tort grave d'envoyer son soleil à la monnaie.

M^{ME} HUGO

- Qu'entends-tu par un voyant ?
- Penser, croire, sentir, aimer l'idée.
- Qu'entends-tu par aimer l'idée ?
- L'attirer.
- Dis-nous ce que c'est qu'attirer les idées.
- Inexplicable.
- Y a-t-il beaucoup de voyants ?
- Un par siècle.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu nous as parlé des romanciers ; tu venais aussi nous parler des critiques. Mais tu nous as dit l'autre fois que les vrais critiques c'étaient les poètes. Qui donc appelles-tu les critiques ?
- Les commentateurs de l'art. Ceux qui ont, non le livre, mais la marge. Les scholiastes du soleil.

Clos à sept heures et demie.

V

CHEZ LEGUEVEL SUR LA PLANÈTE JUPITER
– MARAT ; SON OPINION SUR LA RÉPUBLIQUE ET LES
RÉPUBLICAINS – CE QU’IL PENSE DE ROBESPIERRE
– CHARLOTTE CORDAY JUGÉE PAR ELLE-MÊME
– ROBESPIERRE. SES RÉPONSES SUR DANTON,
MIRABEAU, MARAT, M^{ME} ROLAND, ETC.

Du 29 septembre au 8 décembre

Ce qui suit n’a plus été dit par les tables chez Victor Hugo, mais chez Edmond Leguevel, proscrit. La personne qui écrivait le procès-verbal, n’y étant pas habituée, a omis dans les premières séances, d’indiquer les dates et les heures⁷.

Présents : Charles Hugo, Leguevel, M^{me} Leguevel, Durrieu, Théophile Guérin, Vickery. Charles Hugo et Vickery tiennent la table.

- Qui es-tu ?
 - Tyatafia.
 - Le mot que tu viens de dire est-il d’une langue à nous connue ?
 - Non.
 - Est-ce la langue d’un peuple de ce globe ?
 - Non.
 - Tu es donc un être qui habite une autre Planète que la nôtre ?
 - Oui.
 - Laquelle ?
 - Jupiter.
 - Les êtres qui habitent Jupiter ont-ils une âme et un corps ? Sont-ils composés comme nous de matière et d’esprit ?
- Pas de réponse.

⁷ Les séances chez Leguevel ont eu lieu du 29 septembre au 8 décembre. – G. S.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Sous le rapport métaphysique, les habitants de Jupiter sont-ils aussi avancés que nous ?
- Non.
- Jupiter est-il donc une planète moins heureuse que la nôtre ?
- Oui.
- Selon qu’ils se sont bien ou mal conduits, les êtres humains sont-ils, après leur mort, dans des globes malheureux ou dans des terres heureuses ?
- Oui.
- Y a-t-il, dans Jupiter comme ici, malaise matériel et malaise moral ?
- Oui.
- Y en a-t-il parmi nous qui sommes réunis ici qui iront dans des planètes moins heureuses que celles-ci ?
- X. X.
- Ignores-tu donc comment nous remplirons le reste de notre vie ?
- Oui.

Agitation de la table. Tournoiement. Xavier Durrieu et Charles tiennent la table.

- Qui es-tu ?
- Morte.
- Ton nom ?
- Mère.
- De qui ?
- Il le sait puisqu’il tremble.
- Veux-tu dire de qui tu es la mère
- Oui.
- De qui ?
- Durrieu.

DURRIEU

- Est-ce moi ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- M’aimes-tu ? car moi je t’aime et je pense toujours à toi
- Oui, ton amour parfume l’air de mon tombeau. C’est une fleur qui boit avec délices les larmes dont tu l’arroses. O mon fils, lutte et souffre. L’exil est compris du tombeau. Le ciel dit à la tombe : je suis la patrie. La tombe dit à l’exil : je suis le ciel.

Agitation et tournoiement de la table.

- Qui es-tu ?
- Marat.
- Parle-nous.
- Lamartine est un enfant, Thiers un sot. Lacretelle est un crétin, Louis Blanc un penseur, Cabet un rêveur. Le peuple seul est historien. Le fusil sous l’outil, les révolutions sont la besogne. L’œuvre c’est la république universelle. Retrousses vos manches, mes vieux faubourgs ! L’âme de la Bastille triomphe aux Tuileries. Le spectre reparaît et remplace la statue sur la colonne de la Liberté !
- Es-tu content des républicains de 48 ?
- Non.
- Caractérise-les.
- Républicains au biberon.
- Crois-tu la république prochaine ?
- Oui.
- Dans combien d’années ?
- Deux ans.
- Que penses-tu de la délégation des pouvoirs ?
- Transition nécessaire. L’humanité ne marche qu’à pas lents, les révolutions sont ses bottes de sept lieues. Elle enjambe de temps en temps les Monts-blancs. En 89, elle a franchi le vieux rempart de la monarchie, elle a planté l’étendard de la souveraineté du peuple sur l’autorité démantelée. En 1848, elle a pris le drapeau et elle l’a secoué sur le monde. La poussière tombée des plis fructifiera, mais il faut du temps. La prochaine révolution formulera le dogme, la seconde l’appliquera.
- Que penses-tu de Robespierre ?
- Robespierre est le front de la Révolution. Sa tête décolorée, mais

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

lumineuse, rayonne du fond du panier de la guillotine, et en fait le calvaire de l'idée.

- Reviendras-tu ?
- Demain soir.
- Quelle heure ?
- 9 heures.
- Est-il nécessaire que Charles y soit ?
- Oui.
- Sais-tu si Robespierre peut venir ?
- Oui.
- Peut-on voir Charlotte Corday ?
- Oui.
- Quand ?
- Demain.
- Que penses-tu d'elle ?
- V y s h i g
- A-t-on commis une erreur ?

Pas de réponse. Agitation de la table.

- Qui es-tu ?
- Charlotte Corday.
- Dans la sphère où tu te trouves, comment juges-tu ton action ? Est-ce un crime dans le sens absolu du mot ?
- Non. Erreur.
- Caractérise ton action.
- Fanatisme de l'innocence devant les sacrificateurs du crime. Hécatombe volontaire qui vient sur le bûcher pour étouffer la flamme et qui ne voit pas que cette flamme éclaire le monde.
- Que penses-tu de Marat ?
- Victime qui se fit bourreau.
- Vous voyez-vous dans l'autre monde ?
- Non.
- Pourquoi ?
- Je suis son remords et il est le mien.
- Vous aimez-vous l'un l'autre ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Deux plaies saignent, mais leurs lèvres ne se baisent pas.
- As-tu eu un amour dans ta vie ?
- Oui.
- Pour qui ?
- Pour la pitié.
- Un amour terrestre ?
- Non.
- Maintenant que tu connais les hommes de la Révolution, aurais-tu commis ton action ?
- Non.
- Étais-tu républicaine ?
- Oui.
- Trouves-tu la Révolution grande malgré le sang qu'elle a versé ?
- Oui.
- Quel est le sentiment qui pour toi domine la Révolution ?
- La pitié.
- La peine de mort sera-t-elle un des moyens qu'emploiera la révolution prochaine ?
- Non.
- Sera-t-elle terrible pour empêcher le retour des hommes qui voulaient la bâillonner ?
- Oui.
- Que penses-tu de Blanqui ?
- L'eau sanglante de la baignoire de Marat l'a baptisé bourreau.
- Est-ce qu'il jouera un rôle ?
- Oui, il essaiera, mais il échouera.
- Devant qui ou devant quoi ?
- Le bon sens.
- Que penses-tu de Ledru-Rollin ?
- Manche de l'outil-Danton.
- Agitation de la table.
- Qui est là ?
- Robespierre.
- Que penses-tu de Danton ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Mirabeau complet.
- En quoi Danton complète-t-il Mirabeau ?
- Par l'échafaud.
- Explique-toi.
- Mirabeau, c'est Danton qui se vend. Danton, c'est Mirabeau qui se dévoue.
- Explique-toi.
- Mourir pour la Révolution, c'est se dévouer. Tuer pour elle, c'est se sacrifier.
- Le patriotisme de Danton a-t-il donc été désintéressé ?
- Oui.
- A-t-il failli sans s'être vendu ainsi qu'on l'a soupçonné ?
- Oui.
- Explique-toi.
- Danton est un orage. L'orage ne fléchit pas pour un rayon d'or qui tombe dans la nuée, il faiblit parce qu'il n'est qu'une force aveugle obéissant à un souffle invisible.
- Que penses-tu de Marat ?
- La gueule du lion dont Danton est la crinière.
- Que penses-tu de Saint-Just ?
- Volonté sévère qui ordonne à la mort et qui lui obéit.
- Que penses-tu d'Hébert ?
- Ongle du lion dont Henriot est la patte.
- Et Vergniaud ?
- Lyre en prose, mise en vers par Lamartine.
- Et Madame Roland ?
- Charmante sirène de la grande mer de sang.

Fin de la séance.

VI

ANNIBAL — DISCUSSION ENTRE VICTOR HUGO ET
ANNIBAL SUR NAPOLÉON — VICTOR HUGO INTERROGE
ANNIBAL SUR DES DÉTAILS HISTORIQUES INCONNUS
— MOÏSE ET LES RÉVÉLATIONS DES TABLES

8 Décembre 1853, 10 heures et demie du soir, chez Victor Hugo

Présents : M^{me} Victor Hugo, M^{lle} Hugo, MM. Victor Hugo, Charles et François-Victor Hugo, Vacquerie, Téléki, Guérin, Barbieux et Xavier Durrieu. Guérin et Téléki tiennent la table.

- Qui est là ?
- Annibal.

VICTOR HUGO

- Est-ce le vrai Annibal ?
Pas de réponse.
- Es-tu gêné ?
- Oui.
- Par quelqu'un ?
- Oui.
- Par une des deux personnes qui sont à la table ?
- Oui.
- Par qui ?
- B s i l a c d e.
- Dis-nous donc par qui ?
- Téléki.
- Qui veux-tu pour le remplacer ?
- Charles Hugo.
Charles se met à la table.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Es-tu le grand Annibal ?
- R. r.

CHARLES HUGO

- Es-tu le même que celui qui a parlé au commencement ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Es-tu le grand Annibal ?
- R.

CHARLES HUGO

- Est-ce une chose qui te gêne ?
- Oui.
- Quoi ?
- Tapis.
La table est sur un tapis.

- Pourquoi ?
- Capoue.
- Cela te rappelle Capoue ?
- Oui.
- Consentiras-tu à parler dans cette pièce ?
- Non.
- Veux-tu t'en aller ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Comment ce pauvre tapis peut-il rappeler Capoue ? Cela n'est pas sérieux. Veux-tu causer avec nous malgré le tapis ?
- Non.

On se rend dans l'atelier où il n'y a pas de tapis.

VICTOR HUGO

- Es-tu toujours là, Annibal ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

VICTOR HUGO

– Napoléon a dit que tu étais le plus grand capitaine de l'antiquité, il te met au-dessus d'Alexandre et de César, parce que tu avais sacrifié la moitié de ton armée à conquérir ton champ de bataille, et que tu l'avais conservé pendant quinze ans malgré les légions de Rome et de Carthage. Que penses-tu, toi, de Napoléon ?

– *Dux maximus post victorias, minimus post claden*⁸.

VICTOR HUGO

– S'il m'était permis d'exprimer vis-à-vis de toi mon avis en matière militaire, je te dirais que je ne crois pas que Napoléon fût petit après la défaite. Après Moscou, où il fut plutôt vaincu par l'hiver que par l'ennemi, il avait conservé tout son calme ; il voulait rassembler toutes ses ressources pour réparer ce grand désastre et, dans ce but, il improvisa une armée.

– *Dixi ducem, non virum. Victus a hyeme, dux magnus non fugit, moritur. Mors suprema victoria*⁹.

VICTOR HUGO

– Tu marques la différence entre le grand homme et le grand capitaine. Celui-ci meurt. Le grand homme survit pour réparer le désastre. Veux-tu me répondre en français pour te faire comprendre de tout le monde ?

– Oui.

– Parle.

– Napoléon vaincu, c'est Napoléon égoïste. Vainqueur, il pense à la France ; vaincu, il pense à lui. Moscou le fait réfléchir aux Tuileries. Austerlitz le fait songer à la France. Napoléon vaincu, c'est le génie fuyard qui se réfugie sous une couronne au lieu d'abdiquer sous une auréole. Cette abdication, c'est la mort.

⁸ Chef le plus grand après la victoire, le plus petit après l'échec.

⁹ J'ai dit le chef, non l'homme. Vaincu par l'hiver, le grand chef ne fuit pas, il meurt. Mort, suprême victoire.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

– Il est un point d’histoire que tu pourrais éclaircir. Une des légions romaines qui combattaient à Cannes a laissé un monument sur lequel on lit à peu près : leg... fulminat... Une tradition raconte que les aigles d’une légion romaine avaient été frappées de la foudre. L’inscription est-elle expliquée par la tradition ? Faut-il lire fulminata ou fulminatrix ?

Refus de répondre à la question posée ainsi.

– Alors, parle de toi-même.

– La pierre ment, le bronze ment, le marbre blasphème. La boue a raison. César, Alexandre, Charlemagne, Annibal, mensonges ! Les Bonaparte, vérité !

VICTOR HUGO

– Napoléon à Sainte-Hélène se rappelait les numéros de ses demi-brigades. Comme on s’étonnait de cet effort de mémoire, il répondit : « Oublie-t-on les noms de ses anciennes maîtresses ? » Napoléon se souvenait de ceux qu’il avait commandés. Tu dois te souvenir, toi, de ceux que tu as vaincus. Parmi les légions vaincues à Cannes, il y en avait une qui se nommant Fulminatrix, ou Fulminata.

– *Trix*.

VICTOR HUGO

– Dis-nous les noms des légions romaines qui ont pris part à la bataille de Cannes.

– *Vindicatrix*¹⁰, *prima* ; *secunda*, *victrix*¹¹ ; *fulminatrix*¹², *tertia* ; *fulgurans*¹³, *quarta* ; *vorax*¹⁴, *quinta* ; *sexta*, *vultur*¹⁵ ; *maxima*, et *ultima*, mot illisible.

¹⁰ Vengeresse

¹¹ Victorieuse.

¹² Foudroyante.

¹³ Eclair.

¹⁴ Vorace.

¹⁵ Vautour.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Peux-tu nous faire le dénombrement des légions ou des troupes de Carthage qui prenaient part à cette bataille ?
- Oui.
- Comment les nommait-on ?
- *Fasces*¹⁶.
- Combien y avait-il de *Fasces* ?
- *Tres*.
- Chacune d'elles était-elle composée d'infanterie et de cavalerie ?
- Oui.
- Avaient-elles des noms distincts ?
- Oui.
- Dis-nous ces noms.
- *Fides, ultio, patria*¹⁷.

CHARLES HUGO

- Toi qui es la personnification du serment tenu, veux-tu nous dire ton opinion sur celui qui en représente aujourd'hui la violation à la face du monde ?
- Oui.
- Parle en français.
- J'ai usé ma haine à tenir mon serment ; lui, il a brisé son serment à servir sa haine. Moi je suis l'archange d'une patrie qui se venge, lui il est le satan d'un peuple qui se dévoue. Moi, je suis le serment ailé qui emporte un monde ; lui, il est le serment masqué qui escamote un peuple. Je suis l'oiseau du serment, il en est le jongleur.

VICTOR HUGO

- Carthage n'a plus aujourd'hui d'histoire. Rome l'a effacée de la surface du monde. Toi seul peux nous dire ce que c'était que Carthage. Le veux-tu ?
- C'était une cité géante. Elle avait soixante lieues de tour, six

¹⁶ Faisceau.

¹⁷ Foi, Vengeance, Patrie.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

mille temples, dont trois mille en marbre, deux mille en porphyre, six cents en albâtre, trois cents en jaspe, cinquante en stuc, quarante-cinq en ivoire, quatre en argent et un en or. Les rues avaient trois cents pieds de large, elles étaient pavées de marbre et couvertes de toile d'argent. Le long des maisons, brûlaient des lampes parfumées, des éléphants blancs chargés de tours passaient dans les rues avec des chanteurs et des danseuses. L'air était si embaumé et si harmonieux que les fleurs et les oiseaux ne mouraient jamais. Carthage avait trente mille vaisseaux, six cents forteresses, cent mille chevaux, douze mille éléphants, cent millions de talents par an, et Annibal.

VICTOR HUGO

– Veux-tu nous dire les noms des quatre temples en argent et du temple en or ?

– Oui.

– Dis-nous d'abord ces noms en carthaginois, pur, traduis-les à mesure en latin. D'abord les noms temples en argent ?

– Premier temple, en carthaginois *Bocamar*, en latin *Sol*. – Second temple, *Derimos*, en latin *Luna*. – Troisième, *Jarimis*, en latin *Dies*. Quatrième, *Mossomba*, en latin *Nox*.

– Dis-nous maintenant le nom du temple d'or.

– En carthaginois : *Illisaga* ; en latin : *Lux*.

– Nous trouvons dans Plaute des vers puniques. L'abbé Eliçagaray a prétendu que ces vers avaient de grands rapports avec le basque. La langue punique et la langue basque seraient-elles au fond la même langue ?

– Oui.

– Il est donc certain que le basque dérive du carthaginois ?

– Oui.

MME HUGO

– Veux-tu répondre à une question que je vais écrire ?

– Oui.

Mme Hugo écrit sa question sans la montrer à personne.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Parle.
- Crois à ceci. Tu verras ceux que tu désires, et tous croiront. L'âme vient à la voix de l'âme.

M^{ME} HUGO

- Voici ma question : est-ce parce que tu parlais à un poète que tu as fait cette description de Carthage ? Tu n'as nullement répondu à ma question.
- Je n'ai pas décrit Carthage, il fallait questionner Annibal.
- Tu n'es donc plus Annibal ? Qui es-tu ?
- Moïse.

M^{ME} HUGO

- Charles doit-il m'obéir quand je lui demande à interroger la table ?
- Oui.

CHARLES HUGO

- Nous avons un rendez-vous avec toi à neuf heures et nous y avons manqué. Nous te prions de nous pardonner. Acceptes-tu nos excuses ?
- Oui.

Sortent Victor Hugo, François-Victor et Vaquerie. Mme Hugo, Mlle Hugo et Durrieu à la table.

- Est-ce toujours Moïse ?
- Oui.

DURRIEU

- Je t'ai demandé l'autre soir si révélation des tables n'avait rien de commun avec les miracles et les prodiges antiques, avec les oracles de Delphes, de Cumes, d'Épidaure, etc. Veux-tu répondre à la question ?
- Oui.
- Parle.

Ici Charles remplace Mme et Mlle Hugo.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Tu touches le trépied antique. Dieu parle éternellement à l’homme par la voix des révélations. La première révélation a été la nature, la seconde a été la conscience, la troisième a été le miracle. Quand la conscience et la nature ne sont plus écoutées, le miracle parle : trépieds, magie, alchimie, révélations confuses qui commandent à l’imagination lorsque la raison n’obéit plus. Lorsque l’homme chasse Dieu de sa maison, il se fait un tremblement de conscience et la matière indignée contre l’âme rebelle se dresse, ordonne, et l’âme obéit.

DURRIEU

– Peut-on inférer de ta réponse que la voix des révélations confuses s’est fait entendre dans les temples antiques ?

– Oui.

– Mais n’est-il pas à croire que les oracles ont été dénaturés par les prêtres et par les tyrans, leurs complices ?

– Oui.

– Mais, au fond, il y avait dans ces oracles une portion la vérité conservée par les initiations célèbres dont l’histoire a consacré le souvenir ?

– Oui.

– Veux-tu parler sur cette question ?

– Oui.

– Parle.

– La vérité absolue n’apparaît à l’homme qu’après la mort. L’humanité a toujours besoin de vérité. Quand l’ombre l’enveloppe, il lui suffit de peu de lumière. La vérité alors est mêlée d’erreurs et elle est à son aube. A mesure que le regard humain s’élargit, la lumière augmente. Vous êtes dans le plein jour : contemplez. Vous êtes dans la vérité : croyez !

– Ces révélations dont tu nous parles sont-elles des voix permanentes, des lois éternelles de la nature et de l’humanité ?

– Non.

– Ces voix ne se font donc entendre qu’à certaines époques ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
 - A l’avenir se feront-elles toujours entendre ?
 - Non.
 - Y a-t-il longtemps que cette révélation dont nous sommes aujourd’hui les témoins a commencé ?
 - Le faux miracle a provoqué le vrai. Le catholicisme faisait remuer les yeux à des vierges, Judas faisait pleurer Jésus, la vérité a voulu souffleter le mensonge. Elle a mis sa mort sur la tête des scribes ; la table s’est lentement soulevée et l’encrier des iniquités est tombé dans l’abîme.
 - Combien de temps durera cette révélation des tables ?
- Refus de répondre.

DURRIEU

- Nous comprenons parfaitement que Jésus, Moïse, Socrate, J.-J. Rousseau viennent nous parler de Dieu, de vertu, de conscience. Mais pourquoi est-il permis au marquis de Sade et à d’autres esprits de se mettre en communication avec nous pour nous dire des choses complètement frivoles ?
- Le monde des âmes est infini comme celui des corps, le rire et le cynisme y font leur grimace pendant que l’amour et la pensée y font leur prière. Triboulet y rit dans l’ombre, Socrate y rêve dans la lumière, Caïn y grince des dents, Saint Augustin y tombe à genoux, le marquis de Sade y blasphème dans la nuit, Jésus y prie dans l’azur. La tombe est l’arche de Noé des âmes.
- Mais pourquoi est-il permis au marquis de Sade et aux autres esprits dont je t’ai parlé en dernier de se mettre en communication avec nous ?
- Pour vous montrer les âmes punies à côté des âmes récompensées.
- Quel profit l’humanité peut-elle retirer de ce spectacle ?
- Le châtement est un enseignement plus grand encore que la récompense.
- Mais pourquoi ces âmes semblent-elles conserver après la mort, les dispositions d’esprit où elles étaient quand elles ont péché sur la terre ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Triboulet a péché en riant, il a été condamné à rire. Le marquis de Sade a péché en blasphémant, il est rivé à son blasphème. Judas a péché en trahissant, il est prisonnier de sa trahison. Caïn a péché en tuant son frère, il est au carcan dans son meurtre.

– Ce châtement sera-t-il éternel ?

– Tous ces criminels se transfigureront lentement et deviendront des justes. Le rayonnement lointain de Dieu fondra ces cœurs de glace, et leurs crimes s'écouleront en avalanches dans l'abîme du pardon divin.

– Mais dès maintenant ils se repentent déjà ?

– Oui.

M^{ME} HUGO

– Quand nous interrogeons la table en l'absence de Charles elle frappe, mais des lettres sans liaison et qui ne font que des mots. Pourquoi ? Qui donc alors est dans la table ? Sont-ce des illusions ou des esprits taquins ?

– Ce ne sont pas des illusions, ce sont des âmes muettes.

– Muettes ? Pourquoi ?

– Elles ne peuvent parler.

– Pourquoi ?

– Elles n'ont fait que naître et mourir.

DURRIEU

– Cette nouvelle révélation doit-elle s'incarner dans un homme, comme la première sous le nom de Moïse, et la seconde sous le nom de Jésus ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– Veux-tu nous dire le nom de cet homme ?

– Non.

– Vit-il dans la génération à laquelle nous appartenons ?

– Non.

– Le verrons-nous de notre vivant ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Non.

Agitation de la table. Elle se balance alternativement et en cadence sur chaque pied. On dirait d'un pas de danse.

– Qui est là ?

– Vestris.

CHARLES HUGO

– Quelle est la danseuse que tu préfères parmi les danseuses d'aujourd'hui ?

– Carlotta Grisi.

La table répond en se portant toujours d'un pied sur l'autre.

CHARLES HUGO

– Donne-nous une définition de la danse.

– C'est la musique de la beauté.

– Danses-tu toujours dans l'autre vie ?

– J'avais mes pieds, j'ai refusé des ailes.

Agitation de la table.

– Qui es-tu ?

– Aristote.

DURRIEU

– Veux-tu me faire le plaisir de venir demain après Socrate ?

– Non.

– Quel jour veux-tu venir ?

– Samedi prochain, huit heures du soir.

Nouvelle agitation.

– Qui es-tu ?

– Cagliostro.

– L'heure est trop avancée pour que nous te parlions aujourd'hui.

La table fait, pendant cette observation, des mouvements tellement violents qu'il est impossible de la faire retomber quand elle est debout.

Clos à six heures et demie du matin.

VII

ANDRÉ CHÉNIER ; IL CONSENT À COMPLÉTER, PAR
DES VERS INÉDITS, SES ŒUVRES PUBLIÉES — FIN
DES DERNIERS VERS D'ANDRÉ CHÉNIER COMMENCÉS
LE 7 THERMIDOR — SOCRATE — IL RÉPOND AUX
ACCUSATIONS D'ARISTOPHANE

Nous devons présenter quelques remarques sur les séances concernant André Chénier. On en a publié autrefois quelques courts extraits. Ce qui a permis à certains critiques d'exercer leur verve et leur ignorance sous le masque d'une érudition superficielle. Pour la poésie d'André Chénier commençant par ce vers :

O délices d'amour, et toi, molle paresse,

on a été amené à prétendre que « l'Esprit » a improvisé des vers sur un canevas en prose qui figure dans les éditions.

Première et grave erreur ; lisez le canevas : il est plutôt audacieux, tandis que les vers qu'on lira plus loin sont graves et chastes.

On a affirmé ensuite que les vers dictés par l'« Esprit » avaient été publiés dans des éditions postérieures à 1845, c'est-à-dire à l'édition que Victor Hugo avait entre les mains en 1853. Or, aucune de ces éditions ne contient les vers que nous donnons plus loin.

Ces vers improvisés sont donc *inédits* ; mais quelque critique maussade, prévoyant une contradiction, s'est ménagé une retraite et vous répond ces vers d'André Chénier peuvent bien être inédits, mais c'est un pastiche fait par Victor Hugo ; lisez le *Groupe des Idylles* dans la *Légende des Siècles* et vous verrez que Victor Hugo a pastiché en effet ou tout au moins a essayé de pasticher Virgile, Shakespeare, Voltaire, etc.

Ce serait alors un pastiche improvisé. O vous qui étudiez, analysez, disséquez les manuscrits de Victor Hugo déposés à la

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Bibliothèque Nationale, vous constaterez que les « pastiches » ont exigé bien des corrections après bien des tâtonnements et qu'il a été plus malaisé d'écrire le *Groupe des Idylles* que la *Confiance du Marquis Fabrice* ou tel autre poème de la *Légende des Siècles*, mais encore avait-il le temps de la réflexion. Les tables ont-elles jamais laissé ce temps à Victor Hugo ? O merveille de souplesse ! Victor Hugo aurait improvisé non seulement du Victor Hugo, comme on l'en a accusé, mais encore du Chénier, de l'Eschyle, du Molière, du Shakespeare, et d'une façon impromptue ! Phénomène étrange, surtout lorsqu'il se produit souvent, même quand Victor Hugo n'est pas présent. Quelle singulière faculté d'assimilation ! Quelle puissance d'imitation... à distance. Tout cela n'embarrasse pas certains critiques dont la mission est inspirée, elle aussi, par un esprit... l'esprit du dénigrement.

Dans une séance, André Chénier dicte quatre vers où les rimes masculines se suivent ; il s'en est aperçu à une séance ultérieure, modifie son texte et rétablit l'alternance. Victor Hugo n'aurait pas eu à la rétablir, n'ayant pu la transgresser.

Sans prétendre être en possession de l'assurance, de la virtuosité et de l'infailibilité de critiques, assez rares heureusement, qui émettent des jugements dans un « esprit » préconçu d'hostilité ou de défiance, il est bien permis de penser que ces dialogues entre Victor Hugo et « l'esprit » d'André Chénier ont néanmoins une saveur que les sceptiques qualifieront de littéraire, que les croyants baptiseront de communications avec l'au-delà, et que les indépendants, prisonniers de leur ignorance et se fiant aux apparences, rangeront modestement dans la catégorie des phénomènes.

G. S.

Vendredi soir, 9 décembre 1853, à sept heures chez Leguevel

Présents : M. et M^{me} Leguevel, MM. Charles Hugo, Guérin, Quennec, Béguin, Xavier Durrieu. Quennec et Leguevel à la table, pas de résultat satisfaisant. Béguin remplace Quennec, résultat insignifiant. Charles touche la table du doigt.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Qui est là ?

– Socrate.

– Tu as été condamné pour avoir attaqué les dieux, Aristophane a porté contre toi cette accusation dans la comédie des *Nuées*. Mais Aristophane lui-même a versé le mépris sur les dieux dans ses autres comédies. Veux-tu nous expliquer cette contradiction ?

– Aristophane, c'est l'éclat de rire, il foudroie demain ce qu'il vante aujourd'hui. C'est un tonnerre. Marotte tenue par un Jupiter bouffon.

– Tu veux dire qu'on attachait moins d'importance aux plaisanteries d'Aristophane qu'à tes arguments. Cependant, par les pièces politiques d'Aristophane et même par celle des *Nuées*, on voit que les sarcasmes exerçaient la plus grande influence. Ne serait-il pas vrai de dire que lorsqu'Aristophane demeurait sain et sauf, tu as été persécuté, toi, parce que tu attaquais les lois et la société civile de ton temps ? La scène des *Nuées* où Strepsiade raille et nie l'intérêt de l'argent, me porte à le croire. Suis-je dans le vrai ?

– Oui. La déesse d'or est celle qui reçoit le plus d'encens, et pourtant la déesse d'or est la vraie déesse aux yeux d'argile. La toucher, c'est toucher la poche de ses fidèles. On n'est plus un iconoclaste, on est un voleur. Socrate blasphémait en attaquant Jupiter, on l'eût absous s'il eût flatté Mercure.

– Tu as donc été persécuté et calomnié par les bourgeois de ton temps, comme les socialistes le sont par les bourgeois d'aujourd'hui ?

– Le jour où le soleil tomberait du ciel, la terre le remplacerait par un talent d'or. La poche humaine est le fond de la conscience divine. La conscience vient d'en haut. La morale vient d'en bas. La conscience, faite pour être la couronne, est devenue la hotte. L'homme moderne, et ancien, et futur, c'est le chiffonnier de la borne-propriété.

Agitation de la table.

– Qui est là ?

– André Chénier.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

DURRIEU

– Tu sais combien nous t’aimons et nous t’admirons. Nos sentiments, tu les lis dans nos cœurs. Aussi tes paroles seront-elles recueillies avec un religieux respect. Veux-tu compléter pour nous le fragment de tes idylles qui commence ainsi : C’est l’idylle XII :

Accours, jeune Chromis, je t’aime et je suis belle... ?

– Oui.

– Parle.

– Néère a le pied vif, mais Chromis est agile.

Bois, dont Amaryllis est l’oiseau dans Virgile,

Tu vois courir Néère et se cacher Chromis.

Elle criait : « Berger, nos baisers sont permis ;

Deux bouches de vingt ans humides de rosées,

Ce sont plus que deux fleurs, ce sont deux fiancées. »

Elle court dans le bois où Chromis toujours fuit,

Elle reprend alors au milieu de la nuit :

Accours, jeune Chromis.

GUÉRIN

– Veux-tu nous dire, dans l’élégie 37, le vers qui doit suivre celui-ci : *Alors je vis s’unir ces deux bouches perfides ?*

– Oui.

– Parle.

– Ils étaient doux, baisers ! vos calices humides.

DURRIEU

– Veux-tu terminer la pièce de vers que tu as composée le 7 thermidor 1794, peu d’instantes avant d’aller au supplice ?

– Oui.

– Parle.

– Tyrtée avec Léonidas

Monteront, accouplés, dans leurs rouges charrettes,

C’est le décor de l’Opéra.

Mais mon âme, du fond de leur panier de têtes,

Oiseau chantant, s’envolera !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

DURRIEU

– Veux-tu terminer les vers du fragment de tes élégies qui porte le numéro X ? Voici ces vers. Ils s'adressent à l'écho de la vallée et tu lui dis, en terminant, d'aller chercher Camille.

*Va. Sous la grotte, ici, parmi l'herbe odorante,
Dont l'œil même du jour ne saurait approcher
Et qu'égaie, en courant, l'eau, fille du rocher.*

Des points suivent ces vers inachevés, termine-les, veux-tu ?

– Oui.

– Parle.

– Dis-lui que je l'attends, dis-lui que ma pensée,
Comme un oiseau captif s'est vers elle élancée ;
Dis-lui qu'elle est l'aurore, et que je suis la nuit ;
Dis-lui qu'elle est la lyre, et que je suis le bruit ;
Qu'elle vienne ! je l'aime, et, l'aimant, je l'implore ;
Je l'aime comme l'ombre, et je la crois l'aurore !
Je la veux, pour que l'astre arrive à l'horizon,
Et que l'enfant amour le montre en ma prison !
Cortège des baisers, orchestre des sourires,
Ainsi que des jouets, je vous donne mes lyres.
L'amour chante, le bois ravi souvent se tait.
Le rocher s'illumine, et Camille apparaît.
Ici sortent Béguin et Quennec.

CHARLES HUGO

– Veux-tu terminer ainsi tous les fragments de ton livre ?

– Oui.

– Veux-tu que nous publiions les fragments complétés ?

– Oui.

DURRIEU

– Termine-nous le fragment d'élégie n° XI. Il commence dans l'édition par des points que suivent ces quatre vers coupés eux-mêmes par deux interruptions :

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

*Chez toi, dans cet asile où le soir me ramène,
Seul, je mourais d'attendre, et tu ne venais pas*

...

Ces glaces tant de fois belles de ta présence ;

...

Ces coussins odorants d'aromates remplis.

Après ces quatre vers la pièce n'est plus interrompue veux-tu nous en dire le commencement en comblant les lacunes qui s'y trouvent ?

– Oui.

– Parle.

– O souvenirs d'amour, essaim de tourterelles
Dont mon cœur est le nid, ouvrez vos blanches ailes !
Accourez ! je vous tiens ! vous n'échapperez plus !
Volages, je vous fais captifs ! – cris superflus !
Vous n'irez plus au ciel, au bois, dans le bocage,
De mon cœur, votre nid, je vous fais une cage,
La nuit vient, et je vais où j'allais le matin.
Chambre, alcôve où dormait son beau corps de satin,
Lampe qui brûle auprès de ma froide inhumaine !
Chez toi, dans cet asile où le sort me ramène,
Seul, je mourais d'attendre et tu ne venais pas,
Capricieuse ! en vain je suivais tous tes pas.
Ces glaces, tant de fois belles de ta présence,
Ces flacons dont ton souffle embaumerait l'essence,
Ces coussins odorants, d'aromates remplis,
Etc.. etc.

– Qui charges-tu de continuer ce travail ?

– Charles Hugo.

CHARLES HUGO

– Retrouvera-t-on ceux de tes cahiers qu'on a perdus ?

– Non.

GUÉRIN

– Reviendras-tu chaque fois que Charles t'appellera ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.
– Veux-tu terminer le fragment d'élégie XIII ? Après ces vers :
Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux, etc., tu arrives au
onzième vers dont il ne reste plus que trois mots *que ses yeux...*
puis au quatorzième tu t'arrêtes encore après ce seul mot : *alors !...*
Complète ces lacunes.

– Oui.
– Parle.
– Que ses yeux rayonnants pour l'âme du poète,
Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour,
Languissent mollement et sont noyés d'amour,
Alors, je viens, furtif, et trompant la soubrette
Qui veille sur ses nuits et repose inquiète,
Je m'approche, et sans bruit je dérobe un baiser
A son cou, fleur où va mon âme se poser.
Et je lui dis : «L'amour est la flamme, ô vestale.
L'amour, ô lys charmant, dort en toi, le pétale.
Tu ravis, il enivre ; il s'efface, tu luis.
A vous deux, vous versez le baume à mes ennuis.
Lui me fait le.

Ici Chénier s'arrête. Pendant qu'il nous disait les vers qui précèdent,
il s'était déjà arrêté trois fois : la première fois pour mettre le mot *furtif*
à la place du mot *pensif*, la seconde pour changer la fin de vers : *satellite*
inquiète, la troisième enfin pour remplacer le neuvième vers qu'il avait
dicté : *L'amour, ô lys, parfum, dort en toi le pétale*, et le rétablir tel qu'il
est.

– Veux-tu cinq minutes pour achever la pièce ?

– Oui.

Les cinq minutes écoulées.

– Effaces-tu le commencement d'hémistiche : *lui me fait le* ?

– Oui.

– Continue.

– Tu m'avais commencé, lui, l'amour, me complète,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

J'étais homme par toi, par lui, je suis poète.
Je dis, et t'entraînant dans l'odorant boudoir
Où l'aube me retrouve à ma place du soir,
Je vais chercher le miel au fond de notre couche,
Et la rose est jalouse en respirant sa bouche.

– Est-ce tout ?

– Oui.

Nouvel incident dans la composition des derniers vers cités plus haut. Chénier avait d'abord mis, au lieu du vers :

Où l'aube me retrouve à ma place du soir

celui-ci :

Où l'aube entre, où la nuit tombe, où renaît le soir

mais sur l'observation du peu de portée qu'avait ce vers, il l'a immédiatement remplacé par l'autre.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

– Quelle est ton opinion sur le mouvement littéraire de 1830 ?

La question paraissant trop importante pour être soulevée à l'heure avancée, on résout qu'on la posera la prochaine fois que Chénier viendra.

VIII

ANDRÉ CHÉNIER – SUITE DES VERS INÉDITS

10 décembre 1853, neuf heures et demie du soir chez Victor Hugo

Présents : Victor Hugo, M^{me} et M^{lle} Hugo, les deux fils Hugo, Durrieu, le colonel Taly.

- Qui es-tu ?
- André Chénier.

VICTOR HUGO

- Tu as fait hier une chose qui a rempli d'admiration et de joie les esprits qui t'entourent. Veux-tu continuer aujourd'hui ? nous t'en serons reconnaissants.
- Oui.
- Veux-tu compléter la pièce des *Colombes* ?
- Non.
- Veux-tu compléter *Mes mânes à Clythie* ?
- Oui.
- Voici les derniers vers : Ton âme parle à Clythie du fond de sa tombe et lui dit ces derniers vers :

*C'est mon âme qui fuit sa demeure sacrée,
Et sur ta bouche encore aime à se reposer.
Pleure, ouvre-lui tes bras et rends-lui son baiser.*

Maintenant quels vers ajoutes-tu ?

- Oh ! je voudrais revivre avec toi, douce fille !
Une femme qu'on aime est toute une famille
Elle, si loin de moi qui l'aimais d'un tel feu !
Je souffre. Mais hélas, je me console un peu
Quand je lève les yeux aux voûtes azurées

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et que je vois, le front sous les brumes moirées,
Pâle et versant au monde un douloureux rayon,
Phoebe qui meurt d'amour si loin d'Endymion.

– Dis-nous ce qui précède ce vers placé dans l'édition comme le dernier de la pièce : *Mes mânes à Clythie*.

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

– Autre pièce.

– Dis-tu que ce vers faisait partie d'une autre pièce ;

– Oui.

– Complète-nous le fragment XXII des *Élégies*.

Il commence par ces deux vers :

*L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle ;*

s'interrompt et arrive à celui-ci :

Et les baisers secrets et les lits clandestins.

– Veux-tu nous dire les vers qui manquent entre ces vers ?

– Oui.

– Parle.

– Les vœux où le regret au souvenir se mêle.

– Mais cela fait trois rimes féminines de suite si ce vers vient après celui qui se termine par l'hémistiche

– *Sous le bois Philomèle.*

Veux-tu que nous changions de pièce et compléter la pièce qui commence par :

Deux flûtes sur sa bouche, aux faunes, aux naïades.

– Non.

– Alors revenons à la pièce précédente, veux-tu la compléter ?

– Oui.

– Eh bien ! qu'y a-t-il après ces deux vers :

*L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous les bois Philomèle ?*

Parle.

– Oh ! voilà ce que j'aime ! oh ! les doux entretiens !

Vos soupirs, vos baisers, je veux dire les tiens,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

L'abeille dont ta bouche a toujours trompé l'aile,
Les vœux où le regret au souvenir se mêle,
Les baisers les plus gros qui sont les plus lutins.

– Fais-tu ces vers à mesure que tu les dictes ?

– Non.

– Sont-ce des vers que tu te rappelles ?

– Oui.

– Après le dernier vers que tu viens de dire, arrive, n'est-ce pas, celui-ci :

Et les baisers secrets, et les lits clandestins ?

– Oui.

– Tu n'as pas rattaché par une transition digne de toi ces nouveaux vers aux deux autres qui commencent. Ils nous montraient les oiseaux chacun dans leur élément. Il eût fallu, pour passer d'eux à l'idée de la femme que tu aimes, une transition mieux ménagée. Est-ce que la soudure ne te semble pas faible et insuffisante ?

– Oui.

– Et le mot *baisers* se trouve trois fois dans ces quelques vers. Ne veux-tu pas modifier cela ?

– Oui.

– Eh bien ! complète et corrige. Après :

L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,

Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle,

qu'y a-t-il ?

– Oh ! voilà ce que j'aime ! Oiseaux, vous la chantiez !

Car cygne et rossignol ce sont ses deux moitiés,

Elle me fait un ciel aussi bleu que le vôtre,

Ayant le chant de l'un et la blancheur de l'autre,

Que nous étions heureux ! oh ! les doux entretiens !

Vos soupirs, vos baisers, je veux dire les tiens,

– Dans quel vers veux-tu changer le mot *baisers* ?

– Dans le dernier.

– Alors que mets-tu à la place ? Refais le vers.

– Et les berceaux secrets et les lits clandestins.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Change-nous encore un *baiser*.
- Oui.
- Dans quel vers ?
- Vos soupirs, vos serments.
- Alors le fragment est ainsi rétabli par toi ?

*L'alcyon sur les mers, près des toits l'hirondelle,
Le cygne au bord du lac, sous le bois Philomèle'
Oh ! voilà ce que j'aime ! oiseaux, vous la chantiez,
Car cygne et rossignol ce sont ses deux moitiés,
Elle me fait un ciel aussi bleu que le vôtre,
Ayant le chant de l'un et la blancheur de l'autre.*

*Que nous étions heureux ! oh ! les doux entretiens !
Vos soupirs, vos serments, je veux dire les tiens,
L'abeille dont la bouche a toujours trompé l'aile,
Les vœux où le regret au souvenir se mêle,
Les baisers les plus gros qui sont les plus lutins,
Et les berceaux secrets et les lits clandestins,*

Est-ce bien ainsi que ces vers doivent être lus ?

- Oui.
- Je reviens à la pièce : *Mes mânes à Clythie*. Veux-tu nous dire quels vers précèdent celui-ci :

Pensant à son épouse et craignant de mourir ?

- Non.
- Pourquoi ?
- Trop long.
- Veux-tu nous dire seulement les cinq derniers vers qui amènent celui-là ?
- Oui.
- Parle.

Il remonte à cheval et ses yeux sont en pleurs.
Le matin qui paraît en arrose les fleurs.
La douleur en son âme entre par une tombe.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

C'est une porte où passe, hélas ! tout ce qui tombe.

Il rêve à son bonheur, il a peur de souffrir,

Pensant à son épouse et craignant de mourir.

– Combien manque-t-il encore de vers à cette pièce ?

– Quarante.

– Reviendras-tu nous voir ?

– Oui.

– Quel jour ? veux-tu le dire ?

– Non.

VICTOR HUGO

– Cependant, j'aurais voulu causer avec toi. Tu sais que je suis un de ceux qui ont poussé le premier cri d'admiration quand tes poésies ont paru.

Pas de réponse. Agitation de la table.

– Qui es-tu ?

– Machiavel,

– Tu es un génie. Je veux avoir avec toi une longue conversation. Peux-tu me donner rendez-vous ?

– Oui.

– Quand ?

– Jeudi.

– Le soir ?

– Oui.

– A quelle heure ?

– Dix heures.

Clos à minuit et demi.

IX

ANDRÉ CHÉNIER — SUITE DES VERS INÉDITS —
L'OMBRE DU SÉPULCRE — SES ORDRES

Dimanche 11 décembre 1853, dix heures, chez Leguevel

Présents : Charles et François-Victor Hugo, Guérin, M. et M^{me} Leguevel,
Xavier Durrieu. A la table : Durrieu et Leguevel.

- Qui est là ?
- Chénier.

CHARLES HUGO

- Consens-tu à nous compléter ce soir un fragment de tes œuvres ?
- Oui.

DURRIEU

- Veux-tu compléter l'idylle intitulée *Néère* ?
- Oui.
- Est-ce au commencement que doivent se placer les vers que tu vas nous dire ?
- Oui.
- Dicte.
- Où donc va-t-elle ainsi ? regardez-la marcher,
Elle pleure. Sapho, debout sur son rocher,
Avait moins de rayons dans ses yeux que Néère
Quand l'aube de la mort inonde sa paupière.
Elle avait sur son front le deuil de ses attraits.
Ce front, fait pour le lys, apprenait le cyprès.
Adieu, plaisirs ! adieu, les courses vagabondes !
Autour d'elle tombaient ses longues tresses blondes
Où zéphyr si souvent, en sortant du fraisier,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Etait venu chercher le parfum du rosier⁸.
Néère veut mourir. Les sylphes dans les bois
Font silence : l'écho veut entendre sa voix,
La nature suspend le bruit que fait la lyre.
Oiseaux, ne chantez plus, une harmonie expire !
Mais, telle qu'à sa mort, pour la dernière fois

Chénier s'interrompt après le dixième vers, pour substituer dans le sixième vers *le lys* à *la rose*, dans le neuvième, *fraisier* à *rosier* et dans le dixième, *rosier* à *fraisier*.

Clos à onze heures, repris à minuit. Leguevel et Charles à la table.

- Qui es-tu ?
- L'Ombre du Sépulcre.

CHARLES HUGO

- Es-tu la figure qui nous est déjà apparue ?
- Oui.
- As-tu une communication à nous faire ?
- Oui.
- A-t-elle trait à la conversation que nous venons d'avoir ?

On s'était demandé s'il ne conviendrait pas d'interroger les tables sur l'opportunité de la publication des procès-verbaux.

- Oui.
- Parle.
- Je vous apporte des ordres.
- Ces ordres concernent-ils les procès-verbaux que nous possédons ?
- Oui.
- Parle.
- L'esprit vous a parlé, l'esprit vous a révélé une partie du grand secret. Maintenant, silence, bouches profanes, ne montrez à nul mortel ces pages flamboyantes ! le moment n'est pas venu. Quand l'heure sera sonnée, je le dirai au voyant.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

GUÉRIN

- Pourrons-nous nous servir des vérités contenues dans les procès-verbaux ?
- Oui.

LEGUEVEL

- Comment ?
- Parlez, mais ne révélez pas.

CHARLES HUGO

- Entends-tu que nous ne devons point dire d'où nous viennent ces vérités ?
- Oui.

CHARLES HUGO

- Pouvons-nous engager d'autres personnes à pratiquer le mystère des tables ?
- Oui.

CHARLES HUGO

- Ce que tu viens de nous dire a-t-il trait à une publication dont nous avons parlé hier soir ?
- Oui.

CHARLES HUGO

- Le sens de tes paroles doit être ainsi compris, que nous devons faire pénétrer dans nos esprits les vérités qui nous sont révélées, en inspirer nos paroles, initier les hommes qui nous entourent à la pratique du mystère des tables, mais ne rien faire qui puisse compromettre ou dénaturer, aux yeux de ceux à qui nous parlerions, les vérités que tu veux voir triompher avec nous ; ainsi, que nous ne devons songer à rien publier de ces pages avant que toi-même tu sois venue en donner l'ordre au voyant ?
- Oui.

¹⁸ Les deux rimes féminines manquent dans le manuscrit.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

CHARLES HUGO

– Les personnes à qui nous avons montré les procès-verbaux peuvent rester dans la confidence ?

– Oui.

GUÉRIN

– Ne faut-il pas conclure de ce que tu dis que nous ne devons communiquer quoi que ce soit de ces procès-verbaux, si ce n'est à des croyants ?

– Oui.

– Dans ce cas pouvons-nous les communiquer ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– Veux-tu nous dire ce que tu entends par le voyant ?

– Oui.

– Parle.

– Celui qui est le plus facile intermédiaire entre nous et vous, toi, dont je sens la main.

DURRIEU

– Est-ce Charles Hugo ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– Veux-tu dire que je suis simplement celui qui a le plus de fluide ?

– Oui.

– Mais tous ceux qui sont aujourd'hui témoins croyants de cette révélation ne peuvent-ils faire, tous au même titre, des initiés ?

– Oui.

– Il me semble que tu as voulu dire que tous les résultats obtenus par les tables devraient être envoyés à la même personne, qui sera moi, pour être réunis et attendre le jour de la publication ?

– Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Pour un travail d'utilité publique, peut-on distraire, dans les termes où elles sont conçues, quelques-unes des vérités contenues dans ces procès-verbaux pour les mêler à une œuvre individuelle, mais sans citer l'origine ?

– Non.

XAVIER DURRIEU

– Il est donc bien entendu que tu nous permets seulement d'en parler à ceux qui croiront, mais que tu nous interdis d'en citer quoi que ce soit textuellement dans nos écrits ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– Veux-tu citer ceux d'entre nous qui peuvent réussir comme j'ai réussi ?

– Oui.

– Nomme.

– Tous.

M^{ME} LEGUEVEL

– Moi-même ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– Mais ne faudra-t-il pas qu'ils acquièrent une longue habitude entre eux, et sans témoins ?

– Oui.

XAVIER DURRIEU

– Mais si l'un de nous se trouve isolé, pourra-t-il initier des personnes en qui il aura confiance à la pratique du mystère des tables ?

– Oui.

CHARLES HUGO

– As-tu encore quelque chose à nous dire ?

– Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Parle.
- Aimez !

X

TYRTÉE — IL TRADUIT EN VERS FRANÇAIS UN DE
SES CHANTS — SUR INTERROGATION, IL DONNE SON
OPINION SUR LA « MARSEILLAISE » — CE QU'IL
PENSE DE MACHIAVEL

14 décembre 1853, à dix heures du soir, chez Victor Hugo

Présents : M^{me} et M^{lle} Hugo, MM. Victor Hugo, Charles et François-Victor Hugo.

Mouvements violents.

- Es-tu gêné ?
- Oui.
- Pourquoi ?
- Piano faux.
- Faut-il nous éloigner du piano ?
- Non.
- Ton nom ?
- Tyrtée.
- Quoique gêné, veux-tu répondre ?
- Non.

On s'éloigne du piano.

- Es-tu mieux ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Viens-tu voir quelqu'un ou es-tu venu par hasard ?
- Agitation violente, refus de répondre.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Que faut-il que nous fassions pour te mettre à l'aise ?
- Devine.
- Veux-tu que nous allions dans la pièce à côté ?
- Oui.
On passe dans l'atelier.

VICTOR HUGO

- Es-tu toujours Tyrtée
- Oui.

VICTOR HUGO

- Es-tu content que nous soyons venus ici ?
- Oui.
- Es-tu venu pour quelqu'un ou par hasard ?
Agitation.

VICTOR HUGO

- Es-tu venu pour voir quelqu'un ?
Mouvements violents.

VICTOR HUGO

- Veux-tu que ma fille remplace ma femme à la table ?
- Non.
- Qui es-tu venu voir ?
La petite table se tient debout avec une raideur extraordinaire, et fait de violents mouvements sans vouloir répondre.

VICTOR HUGO

- Peux-tu nous dire pourquoi tu ne peux pas t'expliquer ?
- Non.
- Es-tu gêné ?
- Oui.
- Qui est-ce qui te gêne ? Est-ce parce que la table est placée en losange ?
On rétablit la table dans la position voulue.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Es-tu gêné ?
- Non.
- Veux-tu parler ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Qui es-tu venu voir ?
- La lyre.
- Nomme qui tu désignes ainsi, il y a ici plusieurs poètes.
- La guitare.

VICTOR HUGO

- Tyrtée, tes chants sont perdus. Pourrais-tu nous traduire en vers français quelques-uns de tes chants ? Le peux-tu ?
- Oui.
- Eh bien, voyons, dis-nous quelques-unes de tes strophes perdues.
- Debout, peuple ! au combat, enfants, vieillards, debout !
Le peuple est un volcan quand son poète bout.
Ses vers mystérieux, empreints d'un noir délire,
Au tonnerre étonné font envier sa lyre.
Allons ! peuple, en avant ! sors de ta ville ! sors
Des temples, des maisons, des palais, et vous, morts,
Venez de votre empire, où notre espoir succombe,
Apprendre à ces vivants le mépris de la tombe !
Moi, j'emporte mon âme au combat. Viens mon cœur,
Viens mourir en chantant ! Viens, chante, sois vainqueur.
Le clairon pour la muse est une lyre immense.
La vie y souffle un chant que la mort recommence.
Nos cuirasses diront au cœur timide et vain :
« Cœur, sois digne de nous ! nous sommes en airain. »
L'épée est là. La flèche est devant notre armée.
Levez-vous, grandes sœurs, patrie et renommée !
Les Dieux sont avec nous, nous sommes leurs seuls fils.
Barbares, nous pouvons accepter vos défis.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Nos chevaux de dédain en dressent leurs crinières.
Nous sommes tous les droits et toutes les colères.
O Mars ! O Jupiter ! Rois de l'Olympe en feu,
Versez sur le soldat la puissance de Dieu,
Faites briller la lance et flamboyer les âmes,
Donnez à l'homme un cœur et des bras même aux femmes,
Si vous ne voulez pas, ô formidables Dieux,
Que ma voix, en retour, ne chante plus les cieux.

VICTOR HUGO

– Il y a dans tes vers deux consonances peu harmonieuses. Veux-tu les changer ? Veux-tu changer *Volcan quand et tonnerre étonné* ?
– Oui.

VICTOR HUGO

– Corrige. Maintiens-tu *le peuple est un volcan* ?
– Oui.

VICTOR HUGO

– Fais ta correction.
– Et le poète bout.

VICTOR HUGO

– Change maintenant : *tonnerre étonné*. Gardes-tu *au tonnerre* ?
– Oui.
– Va !
– Oublié.

VICTOR HUGO

– Tyrtée, que penses-tu de la *Marseillaise* ?
– C'est le chant de la tempête écouté par les matelots du naufrage et soufflant dans les cieux l'orage de la révolution. C'est le clairon du peuple, c'est la musique de l'âme française, c'est le grand goéland de l'océan révolution, c'est le bruit formidable du char du soleil quand il est monté par l'idée et qu'il passe près du genre humain.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

C'est l'hymne de la lumière chanté en strophes d'ouragan par les quatre vents de l'avenir.

VICTOR HUGO

- Que penses-tu de Rouget de Lisle ?
- Poète mort et vivant, immense et nul, fait par deux éléments, le petit et le grand, commencé par Delille et achevé par Némésis. Foetus de génie.

M^{ME} VICTOR HUGO

- Pourquoi es-tu venu aujourd'hui ici à la place de Machiavel qui avait annoncé sa venue ?
- Tu t'es trompée. Machiavel n'était pas prévenu. Ce grand homme amer et incompris vit solitaire dans le monde sombre des génies méconnus et des âmes oubliées. Il est là, pensif, et il est tellement plongé dans sa rêverie que nul bruit ne le réveille. Cet aigle pris pour un hibou a fui le ciel des âmes bénies ; il n'entendait que des malédictions. Il s'éveillerait au bruit d'une prière, la prière est le rossignol de la nuit éternelle.

M^{ME} VICTOR HUGO

- Je vais le prier dans ma prière de ce soir, viendra-t-il à la voix d'une humble femme comme moi ?
- Oui.
- Ce sera le cœur qui l'appellera. Viendra-t-il ?
- Oui.
- Il est déjà venu l'autre soir ?
- Non.
- C'était donc un autre qui avait pris son nom ?
- Oui.
- Vous mentez donc dans le monde d'en haut ?
- Le mensonge n'est pas le pseudonyme, le vol n'est pas l'emprunt. Les noms des esprits sont des noms de baptême, le nom de famille, c'est : Idée.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Reviendras-tu ?
- Non.
- Es-tu mécontent de moi ?
- Non.
- Eh bien, reviendras-tu ?
- Non.
- Pourquoi ? ne le peux-tu pas ou ne le veux-tu pas ?
- Je ne le veux pas.

VICTOR HUGO

- Nous, mortels, pouvons-nous quelque chose pour le bonheur ou le malheur des âmes ?
- Oui.
- Que pouvons-nous faire de plus agréable pour les âmes ?
- Aimer.
- Qu'est-ce qui est le plus douloureux pour elles ?
- Oublier.

XI

ANDRÉ CHÉNIER — SUITE DES VERS INÉDITS

Dimanche 23 décembre 1853, huit heures et demie du soir

Présents : Victor Hugo, M^{me} Hugo, M^{lle} Hugo, Auguste Vacquerie, Charles Hugo. Charles Hugo et M^{me} Hugo à la table.

- Qui-est là ?
- André Chénier.

VICTOR HUGO

- Dis-nous pourquoi tu viens ?
- Déjà dit.
- Savais-tu qu’aujourd’hui l’idée Drame devait venir ?
- Non
- Sais-tu pourquoi M. Guérin n’est pas venu ?
- Non.

M^{ME} HUGO

- Causes-tu avec M^{me} Roland dans la vie où tu es ?
- Oui.

VICTOR HUGO

Dans la pièce qui commence par :

Il n’est donc plus d’espoir, et ma plainte perdue,
quel est le vers qui suit celui-ci :

- J’aurais flatté, gémi, pleuré, prié, pressé ?*
- J’aurais maudit l’autel que j’ai tant embrassé,
- Veux-tu compléter le fragment XVIII :

O délices d’amour, et toi, molle paresse,
Après :

Pour qui les yeux n’ont pas de suave poison,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

il manque deux vers.

- Qui sans perdre leurs cœurs et sans brûler leurs âmes
Ont frôlé le satin de la robe des femmes.

VICTOR HUGO

- Le fragment que nous avons est au singulier : *heureux qui, etc.*
Ce que tu nous dis est au pluriel. Nous pouvons arranger la chose
ainsi :

*Qui, sans perdre son cœur et sans brûler son âme,
A frôlé le satin d'une robe de femme.*

Le veux-tu ?

- Non.
- Alors dis.
- Qui, sans perdre son cœur et sans brûler son âme,
A frôlé le satin de ta mantille, ô femme.

VICTOR HUGO

- J'aime autant ma manière, es-tu de mon avis ?
- Non.
- Tu aimes mieux la tienne ?
- Oui.
- C'est que tu as encore dans la suite des vers une apostrophe « ô
femme ! »
- Veux-tu prendre mon vers ?
- Non.
- Après :

Je t'appartiens, amour, amour inexorable !

Comment continues-tu ?

- Conduis-moi, cher Camille, et dis-lui que je suis
L'esclave de ses jours conquis pendant ses nuits ;
Dis-lui que tout en moi par sa bouche respire,
Et qu'étant une fleur elle m'a pour zéphyre.
Oh ! qu'on souffre d'aimer ! oh ! quels cruels tourments !
Pour un moment heureux combien d'autres moments
Où l'Ame pleure et tombe, et, pauvre feuille morte,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Obéissant au vent qui l'arrache et l'emporte,
Erre et tremble et palpite et songe au doux banquet
Où Camille l'avait mêlée à son bouquet.
Sage vieillesse, viens, je t'implore et t'appelle ;
Tu souris à l'amour comme le toit à l'aile.
Sous ta chaste couronne on chemine à pas lents.
Toujours la plume blanche aime les cheveux blancs.
L'amour pour le vieillard prend sa plus douce voix¹⁹ ;
L'âge est un innocent qui vide le carquois.
Et les tremblantes mains prennent aux mains naïves
De l'amour, ces traits d'or, que nos âmes plaintives
Gardent toute la vie et qui durent toujours.
L'épine reste au cœur, l'épine des amours.
Et quand le soir arrive au bout de la journée,
L'épine est dans le cœur, la rose s'est fanée.
Toi, vieillesse, tu ris au seuil de ta maison.
Le souvenir la dore ainsi qu'une saison.
L'empire des amours se réduit à ton chaume.
L'océan se fait source, et la fatale pomme
Qui divisa l'Olympe et qu'adjugea Pâris,
Mûrit à ton pommier, on la mange, et tu ris.

AUGUSTE VACQUERIE

- Les douze ou quinze derniers vers sont très troubles. Es-tu de mon avis ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Peux-tu nous dire à quoi tient le trouble de l'expression ?
- Oui.
- Vers oubliés.

AUGUSTE VACQUERIE

- C'est-à-dire que tu as passé des vers ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Quand viendras-tu rétablir ces vers ?
- Jeudi.
- As-tu déjà communiqué ces vers à d'autres que nous ?
- Non.

¹⁹ On remarquera que quatre rimes masculines se suivent ; les deux rimes féminines manquantes seront intercalées dans la séance du 6 janvier 1854.

XII

MAHOMET — PRÉDICTION — LES TROIS RELIGIONS EN
LUTTE — COMMENT SE RECONNAÎTRA-T-ON DANS LE
MONDE DES ÂMES ?

Lundi 29 décembre 1853, cinq heures après-midi

Charles et M^{me} Hugo à la table. Auguste Vacquerie interroge.

– Qui est là ?

– Mahomet.

– Parle.

– L'ombre est encore sur le monde. La vérité martyre saigne à tous les clous de l'erreur. La nuit est profonde. Les despotes disent : nous sommes le droit. Les prêtres disent : nous sommes la loi. Le gibet répond : oui. L'échafaud répond : oui. Le charnier répond : oui. La tombe répond : non. Le lugubre hosanna du mal retentit sous le ciel étoilé chanté par les chouettes. Les corbeaux viennent becqueter le dernier regard d'amour dans les yeux mourants de Jésus. La double silhouette de la potence et de l'échafaud se dresse sur l'horizon sombre, et l'on entrevoit, debout dans les ténèbres, la religion officiant au nom du crucifix. Le jour approche et le matin vient. La nue indignée va ouvrir sa bouche et lancer sur le monde des ténèbres l'astre flamboyant, formidable mitraille de lumière. Le prêtre-gibet, et le pape-échafaud seront renversés. Les bastilles de l'ombre tomberont et la terre tremblera sous ceux qui sont debout, et le ciel s'ouvrira sur ceux qui sont à genoux.

AUGUSTE VACQUERIE

– Au moment où nous te parlons, trois religions se battent en Orient ; parle-nous de ces religions et de leur avenir.

La religion catholique est le rempart de la nuit. La religion grecque

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

est la forteresse de la neige. La religion de Mahomet est la muraille de la chair. Aucune ne doit durer. Le pape dit à l'homme : tu ne verras pas ; le czar : tu souffriras ; le sultan : tu jouiras. Les trois se trompent. Je vous dis, moi, que la chute des prêtres commence. Le prêtre du knout, le prêtre de la croix et le prêtre du croissant sont les trois cadavres que laissera le champ de bataille. La sainte n'a pas plus raison devant Dieu que la houri, et Dieu ne veut pas plus d'une religion qui abrutit l'homme par l'ascétisme que d'une religion qui l'endort par la volupté. Allons, mes fils, il faut mourir. Je vous ai donné mon étendard pour vaincre. Je vous le laisse pour vous ensevelir.

VICTOR HUGO

– Après la mort, dans les mondes plus heureux, a-t-on une forme ? Comment se reconnaît-on ?

– Les âmes se reconnaissent entre elles au reflet de leur corps. Le ciel est un miroir qui garde les images de la vie. Rien n'est perdu. La tombe ne prend au corps que le squelette, la forme monte aux cieux, et il y a des sourires qui s'envolent avec les âmes et des regards qui sont dans le ciel avant que la mort ait fermé les yeux.

M^{ME} HUGO

– Quand veux-tu revenir ?

– Jeudi.

– A quelle heure ?

– 9 heures.

Clos à sept heures du soir.

XIII

ANDRÉ CHÉNIER — VICTOR HUGO LUI POSE UNE
SÉRIE DE QUESTIONS — ANDRÉ CHÉNIER Y RÉPOND :
DUALITÉ DE SON ŒUVRE, COMMENT, APRÈS SON
EXÉCUTION, ANDRÉ CHÉNIER ENVISAGEAIT LA
RÉVOLUTION — JUGEMENT SUR LES QUATRE POÈTES
DÉSIGNÉS PAR VICTOR HUGO

Lundi 29 décembre 1853, neuf heures

Présents : Victor Hugo, M^{lle} Hugo, Auguste Vacquerie. Charles Hugo et
M^{me} Hugo à la table.

- Qui est là ?
- André Chénier.

VICTOR HUGO

- Tu as commencé une œuvre qui, nous poètes, nous intéresse profondément, nous espérons que tu reviendras souvent et que tu termineras cette œuvre. Mais, pour ce soir, veux-tu nous permettre de te faire des questions en dehors ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Eh bien, voici une question que je te fais : André Chénier, tu es une grande victime de la Révolution. De ta tête ou de la tête de Louis XVI, la plus couronnée, c'était la tienne. Le roi que la Révolution a frappé, c'est toi. Nous t'admirons et nous t'aimons, tu le sais. Laisse-nous donc t'interroger sur les choses profondes de la conscience. La Révolution, c'est une idée qui s'est faite cognée ; et la cognée qui abat les arbres humains s'appelle hache. André, la hache t'a frappé, l'idée nous illumine. Toi, de ton vivant et dans ta prison, tu ne voyais que la hache, de même que nous,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

aujourd'hui, nous ne voyons que l'idée. Mais voici ce qu'il importe de savoir. Maintenant, à l'heure qu'il est, dans cette grande lumière qui, grâce à la Révolution, commence à se répandre sur le genre humain, la Révolution a-t-elle toujours le même aspect pour toi ? Fait-on des progrès dans le tombeau ? Es-tu resté ce que tu étais ? La mort a-t-elle les mêmes yeux que la vie ? Écoute : quatre poètes sont venus après toi ; il n'y a entre toi et le dernier qu'un intervalle de quarante ans. Le premier est né sept ans après toi ; le second est né que tu avais dix-huit ans ; le troisième est venu au monde dix-huit mois avant ta mort, et son âme entrant au berceau a presque pu rencontrer ton âme sortant du panier. Le quatrième est né dans les premières années de ce siècle. De ces quatre poètes, un seul, le second, est né dans les idées de la démocratie ; les trois autres ont reçu de leurs traditions de famille les mêmes opinions que toi. Or, partis de là, ils sont tous les trois allés à la Révolution. Le plus vieux est mort presque républicain ; les deux autres sont républicains aujourd'hui. Ces quatre poètes ont eu chacun à leur tour une action politique correspondant aux quatre époques en lesquelles se divisent les années déjà écoulées du XIX^e siècle. Caractérise l'action politique et sociale de ces quatre poètes dans ces quatre époques. Et pour couronner ta réponse, dis-nous quel eût été ton rôle à toi-même si tu eusses vécu jusqu'à nos jours ?

— D'abord, voici ma réponse, quant à moi. Mon œuvre sera double. J'ai à compléter mon œuvre connue et à créer mon œuvre inconnue. La première sera royaliste, la seconde sera républicaine. L'une maudira la Révolution, l'autre la bénira. Ma tête, en tombant, a vu l'idée dont mes yeux avaient vu la hache. Ma pensée arrosée de mon sang a germé dans le tombeau. Ma lyre qui tonnait contre l'échafaud s'est mise à chanter la Révolution dans le sépulcre. L'échafaud a été le bourreau de Chénier royaliste et parrain de Chénier républicain. La liberté m'a tué et m'a baptisé. Quatre-vingt-treize est mon assassin et mon père. Je suis le fils de ma mort. La tombe est parfois surprise de recevoir de ces nouveau-nés qui comme moi lui arrivent en balbutiant et à qui, mère attentive et tendre, elle enseigne l'alphabet des premières vérités. Je suis la végétation de ma

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tombe. Je suis l'arbre de la terre terminé par l'éternité. J'ai produit mes fleurs sur la terre et mes fruits dans le ciel.

Si j'avais vécu dans votre siècle, j'aurais pris la liberté en adoration, j'aurais tonné contre Napoléon comme Chateaubriand, j'aurais combattu la Restauration comme Béranger, j'aurais attaqué Louis-Philippe comme Lamartine, et j'aurais pilorié Bonaparte comme Victor Hugo

Chateaubriand, c'est l'honneur sévère, c'est l'âpreté du gentilhomme qui se révolte dans un siècle de livrées et qui ne veut pas que son pays prenne l'habit de son valet, c'est le dédain de granit de la dernière tour du vieux donjon pour la première antichambre de l'Empire, c'est le républicain de la haine, c'est l'armure chevaleresque de la dernière panoplie qui descend dans la lice et qui fond sur l'uniforme égoïste du dernier conquérant, c'est le don Quichotte sublime d'une Dulcinée décrépète qui délivre la jeune fiancée de l'avenir.

Béranger, c'est le républicain facile et doux qui couronne de fleurs son front et qui, vieillard joueur, lance des chansons à la monarchie au lieu d'imprécations et de balles. C'est un Anacréon déguisé en Achille qui débouche du vin de Champagne à bout portant dans le nez bourbonien de la Restauration, c'est un penseur réel, mais borné. C'est le commencement d'un jeune républicain finissant la vie d'un philosophe. Béranger, c'est l'âme de Catulle dans le vers de Rouget de Lisle ; c'est la *Marseillaise* devenue chanson à boire ; c'est le convive de la République ; c'est le Tyrtée de la chanson.

Lamartine est un poète des temps paisibles et non des temps orageux. Lamartine rêve l'amour, la paix, la fraternité. Il chante et il sourit. Il élève la Révolution jusqu'à l'ode, mais il ne peut pas l'y conduire par l'iambe.

Lamartine a la gloire d'être sorti républicain de la monarchie et le tort d'être sorti muet de la République. N'importe, Lamartine est grand. Il a donné des chefs-d'œuvre à l'esprit humain. Il a fait *Jocelyn* : salut ! il a renversé l'échafaud, merci !

Lamartine, André Chénier te remercie. Il était triste dans son tombeau que la République eût frappé la poésie. La poésie en toi

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

a relevé la tête qu'elle avait vue tomber de mes épaules. Ta lyre, après la mienne, est montée sur l'échafaud, non pour y trouver la mort, mais pour y apporter la vie. Je suis ressuscité en toi sur cette planche où j'étais mort. L'art, comme ces aïeux des romances espagnoles qui envoient leurs fils l'un après l'autre aux grands duels, nous a envoyés combattre l'échafaud l'un après l'autre. L'échafaud a tué André Chénier, mais Lamartine a tué l'échafaud.

Victor Hugo, c'est toi. Tu es l'aile de l'imprévu, l'oiseau de tous les cieux, la chanson de la nuit, la fauvette de l'aurore et le goéland de la tempête. Tu es l'aigle indigné des solitudes. Ta vie gravit lentement la montagne inaccessible de la vérité, et, une fois au haut, ton œuvre ouvre des ailes inattendues et plane. Tu as fait une révolution dans l'art et tu prépares une révolution dans le monde. C'est bien, va, fais ton œuvre double. Crée et tue. Renverse et construis, et que, sur les métopes de ton panthéon radieux, l'œil ébloui de l'art et l'œil satisfait de la conscience contemplent tour à tour la Vénus et le Thersite, Marion et Bonaparte, l'une, la courtisane réhabilitée par l'amour, l'autre le traître puni par l'idée, tout l'évangile, Madeleine et Judas. Poète, tu es le Phidias de Bonaparte, Phidias avait le marbre de Paros, toi tu as le granit de l'exil. Prends tous ces rochers et sculpte-les avec tes colères. Tu le peux, poète océan !

– Quel jour reviendras-tu ?

– Mardi à 9 heures.

M^{ME} HUGO

– Tu viens de parler de Judas et de Madeleine. Dans le monde où tu es, causes-tu avec eux ?

– Je suis solitaire. Ma pensée est en deuil. La mort me couvre de sa mélancolie. Toute tête coupée est une veuve sombre autour de laquelle les âmes font silence. Hélas ! mon éternité est veuve de ma jeunesse.

AUGUSTE VACQUERIE

– Qu'entends-tu par cette dernière phrase ?

– Mon éternité est veuve de ma poésie. Tant que je n'aurai pas

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

fini mon œuvre, je pleurerai. C'est mon châiment d'avoir flétri la Révolution. L'idée me punit en me condamnant au silence. Mais je me repens et je veux crier : vive la liberté !

Clos à une heure et demie du matin.

XIV

ANDRÉ CHÉNIER — SES IMPRESSIONS PENDANT ET
APRÈS SON EXÉCUTION

Lundi 2 janvier 1854, neuf heures et demie du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie, M^{me} Hugo, Charles Hugo.
M^{me} Hugo et Charles Hugo à la table.

- Qui es-tu ?
- André Chénier.

VICTOR HUGO

- André, tu désires et nous désirons comme toi voir ton œuvre complétée. Nous recueillerons pieusement et avec le respect dû à ton génie et à la tombe les vers que tu nous dicteras des deux époques de ta pensée, avant et après la mort. Nous ferons le monument complet et nous écrirons en tête ta vie et ta fin. Pour que le travail soit ce qu'il doit être, pour qu'il ait à la fois le cachet humain et surhumain que comporte cette publication faite de compte à demi avec le tombeau, diverses questions sont nécessaires. Elles éclaireront de toi, non seulement l'inconnu de la vie, mais l'inconnu du sépulcre. Les questions que je vais t'adresser, et dont la réponse formera le plus surprenant chapitre d'une biographie, ces questions dépassent même toi, qui nous parles, et nous, qui t'écoutons. J'ai écrit un livre qui est le livre de la tête coupée²⁰. Je suis arrêté là où toi seul peux continuer. Veux-tu à ma question ? La comprends-tu tout entière, ?
- Oui.
- Nous t'écoutons.

²⁰ *Le dernier jour d'un condamné.*

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– L’homme monte sur l’échafaud. Le bourreau l’attache à la bascule. La demi-lune se referme sur son cou. L’âme des guillotins s’envole par un carcan. L’homme alors a une seconde effroyable. Il ouvre les yeux et voit un panier plein de boue rougeâtre, c’est le fond de l’égout, des échafauds, et sa tête lui dit : Je vais être là. Non, lui répond son âme. Le spectacle vient de changer. Au lieu d’une boue, il voit un océan, au lieu du sang il voit la lumière. Par cet égout il est entré dans le ciel. O terreur ! ô joie ! ô réveil ! ô prodigieux baiser ! ô agenouillement ! ô essor ! l’âme s’envole et reste à genoux. Elle reste enfant et devient oiseau. Mais, ô surprise ! elle se sent lentement envelopper d’une forme diaphane, le ciel se fait miroir. Elle se voit. Elle est belle. Elle a vingt ans. Le corps ne cache plus l’âme, il la reflète. L’âme n’est plus enfermée dans la matière. La beauté n’est plus la chair. L’âme a pris à ce cadavre qu’on traîne au charnier tout ce qu’il a de précieux, son sourire, son regard, son rayon, un baiser de Camille resté sur les lèvres de la tête coupée, un soupir oublié, un chant d’un soir d’automne, un parfum d’une matinée d’avril, une toute petite querelle de colombe, le mot : je t’aime, et elle a emporté cela dans l’azur. Je me reconnais et pourtant je n’ai plus mes sens. Je suis vivant et pourtant je ne porte plus le poids de la vie. Il coule de la lumière dans mes veines transparentes. Je reçois de l’infini par tous mes pores. Une bouche invisible me couvre d’un long baiser où je devine ma mère, où je reconnais ma maîtresse et qui a tour à tour le parfum de tous mes amours. Une ligne lumineuse sépare ma tête de mon corps. C’est une plaie animée et sensible qui reçoit le baiser de Dieu. La mort m’apparaît à la fois sur la terre et dans le ciel, tandis que mon corps transfiguré par le tombeau s’enfonce dans les béatitudes de l’éternité, je vois, à des distances immenses au-dessous de moi, mon autre corps que le bourreau jette aux vers, ma tête qui roule dans les ruisseaux, ma plaie qui saigne, ma guillotine qu’on lave, ma chevelure qui pend au bout d’une pique et mon nom qu’on insulte. Alors j’entends une voix qui dit : Gloire à Chénier ! et je vois descendre du fond des cieux une auréole sur mon front. C’était le panier qui finissait. Dieu achève. Les échafauds, le bourreau et le...

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Auguste Vacquerie, qui écrit, dit que la dernière phrase est troublée. Charles dit que ce doit être parce qu'il est très fatigué. M^{me} Hugo ne l'est pas moins.

On clôt la séance.

XV

ANDRÉ CHÉNIER — SUITE DE SES IMPRESSIONS
LES QUATRE VOIX — IL CONTINUE À DICTER SES
VERS INÉDITS

Vendredi 6 janvier 1854, six heures du soir

M^{me} Victor Hugo et Charles à la table. Auguste Vacquerie.

AUGUSTE VACQUERIE

- Qui est là ?
- André Chénier.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu nous continuer le récit de ta vie après la mort ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tes dernières phrases étaient un peu obscures, sans doute par la faute de notre fluide. Veux-tu les éclaircir ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- A quel mot reprends-tu ?
- Finissait.

AUGUSTE VACQUERIE

- Continue après *finissait*.
- En apothéose. C'était la guillotine qui finissait en rayonnement. C'était le bourreau qui s'achevait en Dieu. C'était le semeur de mort qui récoltait l'immortalité. Je naissais dans le grand berceau. Je sortais vivant de l'ombre et j'étais plein de rosée comme un lys

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

au printemps. Toute âme est la fleur de son tombeau. Le ciel est un bouquet. Le parfum des cimetières est le plus doux. Une rose qui sort d'un mort est toujours respirée par Dieu. La prière la cueille pour lui. La prière est la bouquetière du ciel. Mais tout à coup j'ai entendu des voix dans l'infini, l'une disait : « O mon poète, je m'appelle Néère. Je suis triste, ma couronne est incomplète. Tes vers m'ont abandonnée. Je suis morte en naissant. O mon poète, fais-moi revivre. Rouvre les yeux à mon Idylle. Fais-moi rejoindre Chromis. » L'autre disait : « O mon amour, je suis Camille, tu m'as fait aimer, je t'ai fait chanter. Rends-moi ton amour et reprends ta chanson. O mon amour, fais-moi retrouver Chénier. » L'autre disait avec un râle plaintif et sombre : « O vengeur, je suis Louis-Seize. Tu tiens dans ta main le fouet des colères. Tu pourrais tutoyer la foudre. Ressaisis l'iambe éclatant et venge-moi. Flétris l'échafaud. O poète, fais-moi retrouver Tacite. » La dernière disait : « Je m'appelle Robespierre. La Révolution a eu tort de te tuer, mais tu as eu tort de la flétrir. Tout grand esprit est débiteur de l'idée. La Révolution, comme un créancier qui saisit la demeure de celui qui ne le paie pas, t'a pris ta tête parce que tu lui devais ton génie ; paie-la. La tombe n'est pas la liberté pour les esprits infidèles à l'idée. Recommence ton œuvre. Glorifie la Révolution que tu as outragée. Bénis la liberté tu as maudite et sors républicain de l'immortalité. Debout sur la planche de l'échafaud, proclame la révolution. Toi qui es son martyr, deviens son apôtre. Relève ta tête pâle, rouvre tes yeux morts, et qu'on voie le fantôme de Chénier se réconcilier avec le spectre de Robespierre. Je te tends la main dans la lumière, et je t'embrasse dans l'amour. Frère, nous nous retrouvons dans la famille des décapités, moi le déshérité de la révolution, toi son débiteur. Chénier doit s'acquitter envers Robespierre. Je te dois ta tête, tu me dois ta pensée. » Les voix se turent, et j'attends que vous m'écoutez.

Entrent Victor Hugo, François-Victor Hugo et M^{lle} Hugo.

AUGUSTE VACQUERIE

– Nous t'écouterons dès que tu voudras, mais un mot, pourrais-tu dire à Shakespeare que je voudrais bien le voir ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Viendra-t-il ?
- Oui.
- Quel jour ?
- Vendredi.

M^{ME} HUGO

- Du monde où vous êtes, voyez-vous tout ce qui se passe dans le nôtre ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Le dimanche 25 décembre, tu nous as fait des vers. Les premiers étaient charmants, mais les derniers étaient obscurs. Le trouves-tu comme nous ?
- Oui.
- Jusqu'à quel vers conserves-tu ce que tu nous a dicté ?
- Sous ta chaste couronne habite le respect.
- Continue.
- Cupidon dans ses jeux s'arrête à ton aspect
Et cache la malice est propre aux innocences
Son carquois, ce jouet rempli de nos souffrances.
Et la colombe, essaim gourmand qui dans les cieux
Promène de Vénus le char silencieux,
Et qui va becqueter dans plus d'une âme éclore
Les premiers grains d'amour qu'y sème Lise ou Rose
S'arrête sur ton seuil et dit : Paix aux vieux ans.
Toujours ou s la

Dans les derniers instants, on est entré et on a causé, on a ouvert et fermé la fenêtre. Charles et Auguste disent qu'il vaut mieux cesser.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu nous donner rendez-vous ?
- Oui.
- Quand ?
- Vingt jours.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Pourquoi si loin ?
- Inattention.

VICTOR HUGO

- Nous allons faire une attention profonde. Veux-tu nous terminer ce soir les vers commencés ?
- Toujours la plume blanche est douce aux cheveux blancs,
Des flèches d'Adonis votre âge vous protège,
O vieux monts, le rayon épargne votre neige.
L'âge est un innocent qui péchait autrefois.
L'amour pour vous parler prend sa plus douce voix.
Hésitation.
- Y a-t-il quelque chose qui te gêne ?
Silence.

- Es-tu toujours là, Chénier ?
- Non.
- Qui répond non ?
- Le lion d'Androclès.
- Parle.
- Les crinières sont la chevelure des fronts souverains. Le lion est le poète des solitudes. Le lion est debout quand le soleil se lève. Le lion pardonne, le lion rêve. Le lion, c'est le rugissement du vent, c'est le silence du désert. Ma crinière quand je la dresse est la lyre vivante des ouragans. Ma queue quand je la lève est le fouet de l'air. Mon ongle est la force, mon regard est la bonté. Ma gueule arrache le tigre au désert et rend les enfants aux mères. Le lion règne sur le tigre. Il accorde dans le cirque les grâces que refuse Néron, il épargne Androclès, il sauve Daniel, il s'apaise comme Dieu, et il baise le pied de l'idée. Le lion, c'est la puissance qui fait l'homme grand et la clémence qui fait l'homme bon. Je suis ce lion. Saluez.

VICTOR HUGO

- Nous te saluons. Veux-tu revenir ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Quel jour ?
- Mardi neuf heures.

VICTOR HUGO

- Dis à André Chénier que le prions de revenir vite continuer ses vers et rapporte-nous sa réponse mardi.
- Oui.

Clos à minuit et demi.

XVI

SHAKESPEARE — IL EXPLIQUE À VICTOR HUGO CE
QU'EST LA DURÉE DANS L'AU-DELÀ — RENCONTRE
DE SHAKESPEARE AVEC CERVANTÈS ET MOLIÈRE
— SHAKESPEARE CONTINUE-T-IL SON ŒUVRE ?

Vendredi 13 janvier 1854

M^{me} Victor Hugo et Charles Hugo tiennent la table. Victor Hugo, Auguste Vacquerie, présents.

- Ton nom ?
- Shakespeare.

VICTOR HUGO

- J'attache un très grand prix à savoir si, avant de venir à notre prière, tu nous avais fait ce grand honneur de venir de toi-même. Dis-moi donc si c'est toi qui es déjà venu ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Tu sais que tu es pour nous un des quatre ou cinq plus grands créateurs de l'humanité, veux-tu nous dire ce qui s'est passé dans le tombeau et quelle rencontre a eu lieu le 23 avril 1616 ?
- J'ai baisé Corneille naissant.

VICTOR HUGO

- Je n'ai pas dit 1606, mais 1616. Recueille-toi et cherche si ce jour-là, Shakespeare n'a pas rencontré un autre immense représentant de la pensée humaine ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Cependant, le 23 avril 1616, Cervantès est mort, le même jour,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

presque la même heure que toi. Est-ce que tu ne l'as pas rencontré ?
Veux-tu répondre ?

– Non.

VICTOR HUGO

– Dis-tu que tu ne veux pas répondre ou que tu n'as pas rencontré Cervantès ?

– Michel Cervantès n'est pas mort à la même heure que moi.

VICTOR HUGO

– Mais il est mort le même jour. Vous avez dû vous rencontrer dans le milieu où vous êtes allés. Deux génies comme vous devaient avoir à se parler. Que vous êtes-vous dit ?

– Quand on meurt, on prend tout à coup l'âge de tous les morts, c'est-à-dire de l'éternité. Dans le ciel il n'y a ni premier ni dernier venu. Tous ont une seconde de vie, et cette seconde dure cent millions d'ans. Demander à un mort : combien y a-t-il de temps que tu es dans le ciel ? C'est demander à un rayon : combien y a-t-il de temps que tu es dans le soleil ? Une âme est une sœur qui n'a pas d'aînée. L'infini n'est pas l'aîné de l'amour. L'éternité n'est pas l'aînée du génie. Tous les grands esprits sont jumeaux. Dante n'est pas le cadet d'Eschyle. Sophocle n'est pas le puîné d'Homère. Shakespeare n'est pas le petit frère, Job n'est pas le grand. Isaïe est aussi que Moïse. L'Horeb est aussi séculaire que le Sinaï. L'idée a des fils, mais non des petits fils. Si tu interrogues le rayon sur son âge, il te répondra : demande à l'éclair. Si tu questionnes l'éclair, il te dira : demande au rayon. J'ai vu Cervantès une fois. Il m'a salué et m'a parlé ainsi : Poète, que penses-tu de *Don Quichotte* ? Et Molière qui passait a dit : C'est le même homme que Don Juan. Et moi j'ai dit : C'est le même homme que Hamlet. Don Quichotte doute, Don Juan doute, Hamlet doute. Don Quichotte cherche, Hamlet cherche, Don Juan cherche. Don Quichotte pleure, Don Juan rit, Hamlet sourit, tous trois souffrent. Dans le crâne que tient Hamlet, il y a ta larme, ô Cervantès ; il y a ton rire, ô Molière. Le squelette du doute grimace sous la beauté de nos trois œuvres. Nous faisons le drame, Dieu l'achève. Regardez le ciel, c'est le dernier

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

acte. La pierre du tombeau qui s'ouvre sur nos âmes, c'est le rideau qui se lève sur le dénouement. Applaudis, Cervantès ! Applaudis, Molière ! Applaudis, Shakespeare ! Dieu entre en scène.

VICTOR HUGO

– En présence d'un génie tel que toi, les pensées abondent et se pressent, et voici celle qui s'offre d'abord à mon esprit. Quand tu étais sur la terre, tu créais, – tu créais après Dieu. Maintenant que tu as quitté la terre et que tu habites la véritable vie, la lumière, qu'est-ce que fait ton génie ? Tu vis, Shakespeare ; or il y a des idées indivisibles. Pour Shakespeare, vivre, c'est créer. Continues-tu de créer ? Continues-tu ton œuvre ? Si tu la continues, si cela est de toi, cela doit être de tous les autres génies. De sorte qu'à côté de la création directe de Dieu, il y aurait ce qu'on pourrait appeler la création indirecte, c'est-à-dire la création à travers les grands esprits. Ceci ouvre un horizon immense et nouveau. Veux-tu répondre à ma question ? Continues-tu ton œuvre ? Si tu la continues, est-ce selon le monde des hommes que tu as habité ou selon le monde des âmes que tu habites maintenant ? Ton œuvre subit-elle la même transformation que toi ? L'écris-tu, si ce mot écrire peut s'employer dans une langue nouvelle pour nous, que les hommes ne comprendraient pas et qui est la langue propre du ciel ? Sont-ce des drames que tu fais ? Sur quelles passions ? Sur quel monde ? Sur quelles idées ? Ces drames, s'ils nous étaient traduits, seraient-ils abordables à l'intelligence humaine ? En un mot, quel est le lien qui lierait dans ce cas ton œuvre dans le ciel à ton œuvre sur la terre ?

– La vie humaine a des créateurs humains. La vie céleste a le créateur divin. Créer, voilà le travail ; contempler, voilà la récompense. Sur la terre, les grands esprits créent pour moraliser, mais dans le ciel tout est moral, tout est bon, tout est juste, tout est beau. Le ciel serait incomplet si je créais quelque chose, un chef-d'œuvre destituerait Dieu. Je suis condamné à l'admiration, moi l'admiré. Je suis perdu dans la foule des spectateurs, moi le créateur. Dieu se fait un parterre de demi-dieux. Orphée, Tyrtée, Homère, Eschyle,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Sophocle, Euripide, Moïse, Ézéchiël, Isaïe, Daniel, Esope, Dante, Rabelais, Cervantès, Molière, Shakespeare, et d'autres que j'entrevois sans les connaître dans l'infini, nous sommes assis pensifs devant la lumière de l'Eternel. Jésus est à genoux. La lumière nous éclaire et nous éblouit. La vie nous ravit et nous déborde et si tu voyais tous ces prophètes, tous ces mages, ces poètes et tous ces génies siégeant en cercle autour de Dieu, tu ne me demanderais pas si je crée. Non je regarde, non, j'écoute, non je suis un atome attentif devant l'immensité. Je suis un grand homme abdiquant devant l'infini. Je tombe archange. Je descends petit du piédestal et je jette mon auréole. Je suis un rêve dont la mort est le réveil. J'avais l'art, maintenant j'ai l'amour. Mes créations ont laissé leurs ailes dans le tombeau. L'amour, c'est l'art ressuscité. L'art marche à la porte du ciel, l'amour seul y entre. Le bonheur est une Mecque éternelle dont l'art est le pèlerin et dont l'amour est l'ange.

VICTOR HUGO

– Tu es venu sur la demande d'André Chénier. Peux-tu, à ton tour, prier André Chénier de revenir, et nous dire quand il reviendra ?

– Oui.

– Quand reviendra-t-il ?

– Dans dix jours.

– Le 23 ?

– Oui.

Victor Hugo sort.

M^{ME} HUGO

– Tu dis que vous ne créez plus dans la vie où vous êtes. Comment se fait-il qu'André Chénier, lui, ne pense qu'à créer, à terminer ses œuvres ?

– La vie m'a couronné, elle a décapité Chénier. Chénier a encore quelque chose à dire à la vie. Moi, je ne parle plus qu'à Dieu ou en son nom. Shakespeare est le père de son œuvre, Chénier est l'orphelin de la sienne.

Clos à minuit.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

NOTE . Trois pièces ont été dictées par Shakespeare et contiennent de belles strophes. D'autres, moins bien venues, doivent être corrigées et remaniées. Shakespeare s'en aperçoit et les retouche. Parfois un hémistiche, un mot qui paraissent défectueux à Victor Hugo ou à Auguste Vacquerie, Shakespeare les change ; il accepte même la rectification qui lui est soumise ; mais il ne paraît jamais bien satisfait. Il refait des strophes ; il en supprime ici quelques-unes, là il en ajoute d'autres. C'est un travail fort curieux, mais singulièrement laborieux. Nous en avons fait l'expérience. Il faut un véritable effort pour suivre l'enchaînement des diverses pièces.

Nous avons voulu épargner au lecteur la fatigue de ce jeu de patience qui consistait à reconstituer strophe par strophe et vers par vers les poèmes définitifs, et nous les avons reproduits intégralement.

Vacquerie, cependant le plus assidu, éprouvait une peine inouïe à se débrouiller dans cette forêt de rectifications. Quant à Victor Hugo il n'était pas toujours là, il arrivait souvent au milieu de la séance et n'entendait qu'une ou deux strophes.

Il y a là assurément un phénomène assez étrange qui pourra exercer la patiente observation des adeptes du spiritisme et intéresser la curiosité des incrédules.

Mais une objection se présente, et celle-là est sérieuse. Qui vous dit que c'est Shakespeare ? C'est la question de l'identité qui se pose.

Qui pourrait la trancher ? Les spirites vous diront que, quel que soit l'esprit de la table, c'est bien la table qui dicte des vers, que Victor Hugo et Auguste Vacquerie n'en peuvent être les auteurs en raison même de la discussion laborieuse et confuse qui s'est établie entre les interrogateurs et la table et en raison de l'absence répétée de Victor Hugo.

On est bien obligé d'emprunter à Camille Flammarion ces lignes :

« Il s'agit de *faits observés* et non d'explications à donner, distinction importante ! Nous ne savons à peu près rien sur la nature réelle de tous ces phénomènes. »

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Il y a dans ces pièces de Shakespeare de beaux vers et de nobles pensées, mais aussi des vers bien faibles et parfois des idées confuses, et contradictoires. Il y a aussi bien des incorrections qui réfutent toute idée de paternité de Victor Hugo, ainsi que le prouve notamment son intervention dans des séances, lorsqu'il propose des modifications heureuses repoussées par l'esprit qui dicte les vers. Les observations de Victor Hugo démontrent qu'il ne participait pas à l'inspiration de ces vers et à leur laborieuse construction.

Que le poète qui s'exprime ainsi soit ou ne soit pas Shakespeare, puisqu'il n'y a pas de preuves de son identité, il y a néanmoins un phénomène obscur qui ouvre le champ aux hypothèses et aux recherches.

G.S.

XVII

JACOB — VICTOR HUGO ET AUGUSTE VACQUERIE
AVAIENT EU, SEULS TOUS DEUX, UNE CONVERSATION
SUR LE DOUTE ; JACOB VIENT RECTIFIER LEUR
OPINION — SHAKESPEARE PROCLAME LE NÉANT
DES CHEFS-D'ŒUVRE HUMAINS DEVANT L'ŒUVRE
DIVINE ; IL DICTE DES VERS SUR CE SUJET

22 janvier 1854, neuf heures trois quarts du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, MM. Victor Hugo, Auguste Vacquerie,
Guérin. Guérin et M^{me} Hugo tiennent la table. Victor Hugo interroge.

- Y a-t-il quelqu'un ?
- Oui.
- Ton nom ?
- Jacob.
- As-tu une communication à me faire ?
- Oui.
- Parle.
- Doutez.

Une demi-heure avant cette séance, Victor Hugo et Auguste Vacquerie, seuls tous deux au salon et causant des tables, avaient exprimé quelques doutes. Ils avaient trouvé étrange notamment que Shakespeare représentât comme une figure du doute Don Quichotte qui leur semblait l'affirmation par excellence. Leur conversation n'avait pu être entendue de personne. Charles, dans ce moment, était dans sa chambre, deux étages au-dessus du salon. Charles Hugo rentre et remplace sa mère. Il se met à la table sans demander qui est là, ni ce qui a été dit jusqu'à présent. La table continue.

- Shakespeare avait raison de vous dire : le doute est au fond de toutes les œuvres humaines. Oui, Don Juan c'est le doute. Oui, Hamlet c'est le doute. Oui, Don Quichotte c'est le doute. Vous

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

n'avez pas compris le plus grand sens de ces trois figures. Voulez-vous le savoir en un mot ? La lutte de Don Juan avec la statue, la lutte d'Hamlet avec l'ombre, la lutte de Don Quichotte avec les fantômes, c'est la même lutte. C'est le combat de l'homme contre le monde invisible, c'est le pugilat du corps contre l'âme, c'est le duel de la chair avec l'esprit, c'est le sombre champ clos du doute, c'est la lutte éternelle de Jacob avec l'ange.

VICTOR HUGO

– Ce que tu viens de nous dire est beau et concluant. As-tu entendu ce que nous disions tout à l'heure en bas ?

Mouvement de la table.

– Es-tu là, Jacob ?

– Non.

– Qui est là ?

– Shakespeare.

– As-tu une communication à nous faire ?

– Oui.

– Parle.

– Je vous le demande un peu, pauvres hommes de génie, qu'est-ce que c'est que votre immensité pour oser...²¹ le dieu des abîmes ? Qu'est-ce que c'est que votre pensée pour oser rester couverte devant le dieu des soleils ? Qu'est-ce que c'est que nos chefs-d'œuvre pour oser jeter le gant au dieu de l'éternité ? Qu'est-ce que c'est que nos Hamlet, qu'est-ce que c'est que nos Don Juan, qu'est-ce que c'est que nos Don Quichotte, devant la majesté, devant la puissance, devant la lumière ? Qu'est-ce que c'est que vos drames, qu'est-ce que c'est que vos mondes devant la création ? Hamlet, ôte ton panache noir ; Don Juan, ôte ton épée ; Don Quichotte, ôte ton casque ; Ruy Blas, prête-leur ta livrée, et paraissez ainsi vêtus devant le maître éternel. La livrée, c'est le costume des chefs-d'œuvre devant Dieu.

²¹ Il manque ici un mot.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Conversation entre les personnes présentes sur cette séance et la précédente.

– Continue.

– Et d'abord, vous vous trompez étrangement sur moi. Je ne méprise pas plus mon œuvre que la statue ne méprise son piédestal. Je suis debout sur ma création. Vous dites : Il la foule aux pieds. Non. Je ne marche pas dédaigneusement sur Hamlet ; je monte superbement sur la haute plate-forme d'Elseneur, et là, au lieu de parler à l'Ombre, je parle à Dieu. Voilà tout. Tout grand penseur, quand il monte dans la tombe, franchit la dernière marche de son œuvre. La mort est la tour suprême. L'œuvre est l'assaut sublime. La vie met un casque au front de l'esprit, la mort lui ôte le casque et lui dit : Salue l'auréole. Je suis le vaincu de Dieu. Je viens vous conter ma défaite. Je suis l'ambassadeur de la victoire divine. Je souffle dans le clairon derrière le char de l'Eternel, et vous vous étonnez que ma fanfare dise Jéhova ! et non Shakespeare ! Voyez-vous, j'ai oublié mon nom, vous me le rappelez : merci, vivants !

– Continue.

– Ce sont des vers que je veux vous dire.

– En anglais ou en français ?

– La langue anglaise est inférieure à la langue française.

– Nous t'écoutons.

– Le penseur souverain, quand il est sur la terre,
Parle haut et commande ; il t'obéit, ô Mort !
Il fait trembler le monde au bruit de sa crinière
Et l'immensité dit : c'est le lion qui sort.

Mais quand il meurt, sa tête incline sa pensée,
Il perd l'ongle et la dent, et nul ne se souvient
Du lion qui rugit, la narine froncée,
Et le firmament dit : c'est un oiseau qui vient,

O mon Dieu, j'agenouille à tes pieds mes victoires,
Hamlet, Lear, à genoux ! à genoux, Othello !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Courbez-vous, mes drapeaux, devant le Dieu des gloires !
Entrons petits, vaincus, sous l'arche du...

Hésitation.

- Veux-tu recommencer le vers ?
- Oui.
- Va.
- Relis tout.

On lui demande vers à vers ce qu'il veut changer. Les neuf premiers vers sont conservés. Au dixième, la table dit qu'elle veut faire un changement.

- Que changes-tu ?
- Othello.
- En quoi.
- Roméo.

Onzième vers conservé. Douzième vers changé en celui-ci :

- Vous chantiez Homini, la tombe dit Deo.

VICTOR HUGO

- Sais-tu que nous sommes bien plus tes compatriotes que les Anglais ?
- Oui.
- Va.
- Ainsi que ces captifs qui suivaient dans les fêtes,
Couronnés, mais vaincus, Césars, vos chars vermeils,
Mes chefs-d'œuvre en deuil, Dieu fait incliner vos têtes,
Hamlet, vêtu de noir, doit suivre les soleils.

L'infini tout puissant à son char vous enchaîne.

Votre abdication lui fait sa royauté.

Vous étiez souverains, et Juliette reine ;

Shakespeare est descendu, mais son âme a monté.

- On est fatigué. Quel jour reviendras-tu ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Mercredi, neuf heures du soir.

Clos à une heure du matin.

XVIII

SHAKESPEARE – CONTINUATION DES VERS INÉDITS

Mercredi 25 janvier 1854, neuf heures et demie du soir

Présents : Victor Hugo, M^{me} Hugo, Guérin. M^{me} Hugo et Guérin à la table. Victor Hugo interroge.

- Qui est là ?
- Shakespeare.
- Peux-tu continuer tes vers par la table ainsi qu'elle est tenue en ce moment ?
- Oui.
- Parle.
- M d e i l m m
- Désires-tu un autre pour tenir la table ?
- Oui.
- Qui ?
- Charles.
- Peut-on le remplacer ?
- Non.
- Qui doit quitter la table ?
- Madame Hugo.
- Peut-on quitter la table en attendant que Charles vienne ? On va l'aller chercher.

On appelle Charles qui est dans sa chambre. Charles prend la table avec Guérin.

- Continue les vers commencés. Nous t'écoutons.
- Mon œuvre a descendu, mais mon âme a monté,
- Veux-tu changer quelque chose aux vers précédents ?
- Non.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Continue.

– Vivants, nous nous nommons Shakespeare et lui Molière
Nous faisons des soleils avec les passions,
Et notre œuvre, créant des mondes de lumière,
Emplit l'esprit humain de constellations.

Morts nous nous écartons, humbles, sous les étoiles,
Nous nous cachons, rêveurs, derrière nos tombeaux
Et, là, nous regardons

Interruption.

– Cherches-tu la fin de ton vers et désires-tu qu'on attende un instant ?

La table continue à s'agiter sans répondre.

– Veux-tu que je relise tout ? cela t'aidera-t-il ?

– Oui.

On lit. La table reprend.

– l'immensité sans voiles

Sur nos fronts

Interruption de la table. Elle s'agite.

– Est-ce un t ensuite ?

Pas de réponse.

– Y a-t-il quelque chose qui te gêne

– Non.

La table continue de glisser et de tourner.

– Désires-tu recommencer le dernier vers ?

– Oui.

– Va.

Encore un silence, puis la table reprend.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Finis la strophe.
- Est-ce à moi, Victor Hugo, que tu dis de finir la strophe ?
- Oui.
- Ton vers est-il fait ?
- Oui.
- Veux-tu que je fasse, le mien tout de suite ?
- Oui.

Interruption de trois ou quatre minutes pendant lesquelles Victor Hugo fait son vers.

- Voici ma fin :
L'astre éternel éteint les terrestres flambeaux.
Dis-nous la tienne.
- Sur nos astres éteints allumer ses flambeaux.

VICTOR HUGO

- As-tu quelque observation à faire ?
- J'aime mieux ton vers.
- Veux-tu continuer le reste des vers ?
- Oui.
- La mort prend la r r
- Veux-tu recommencer le vers ?
- Non.
- Continue.
- rt²², humain sous ses immenses ailes,
L'emporte au fond des cieux et lui montre Vénus
Et lui dit : Ce sont là les œuvres éternelles.
L'art est un pâtre obscur qui marche les pieds nus,

Il passe dans la plaine à l'heure où le jour tombe,
Guidant l'humanité hors du sentier des loups,
Debout pour le troupeau s
Interruption.

²² L'art humain.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Veux-tu changer quelque chose à ces vers ?

– Oui.

Les quatre premiers sont conservés, il change le cinquième.

– Quel mot changes-tu ?

– Le mot *tombe*.

– En quoi ?

– Baisse.

– Conserve-tu le suivant ?

– Non.

– Va.

– Guidant l'homme qui suit son pas puissant et doux
Grand pour le noir troupeau

Interruption.

que son bras même en laisse

Debout pour l'horizon, mais pour l'astre à genoux,

Mais quoique vous soyez petits pour Dieu, poètes,

Ne dites pas : c'est peu. Qu'importe notre effort !

Continuez, penseurs, les choses que vous faites,

V.

Interruption.

– Conserve-tu le V ?

– Non.

Interruption. – La table reprend.

– La clef que vous forgez ouvre la porte

La table s'arrête.

– Veux-tu refaire ce vers ?

– Oui.

– En conserve-tu quelque chose ?

– Non.

La table reprend.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Ce n'est pas un larron que l'ombre de la mort.
La mort n'est pas un vol à l'immortalité²³.
Le ciel garde la gloire, ô Dieu, quand tu la donnes,
La mort ne...
Interruption.

– Conserve-tu : *la mort ne*
– Non.
La table reprend.

– Dieu n'ôte pas Shakespeare à son immensité.

Ne dites pas : la mort vient dans le cimetière,
La nuit, à pas furtifs, et là, lorsque tout dort,
Prend son poème à Dante et son drame à Molière
Et s'enfuit. Maudit soit le spectre
Interruption.

– As-tu quelque chose à changer ?
– Oui.
– Dans quel vers ?
– Dans le second.
– Conserve-tu : *la nuit à pas furtifs* ?
– Oui.
– Conserve-tu : *et là* ?
– Non.
– Alors, refais le second hémistich.
– et comme un ennemi.
– Maintiens-tu le 3^e ?
– Non.
– Le refais-tu tout entier ?
– Oui.

²³ On remarquera que, cette strophe commençant par une rime masculine, l'alternance ne se trouve plus observée ; aussi, après le 3^e vers, la strophe sera modifiée par la table.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Va.
- Vole l'enfer à Dante et Tartuffe à Molière
Et prend son épitaphe à Cervantès endormi.
Lequel aimes-tu le mieux : à *Cervantès endormi*, ou : *au génie endormi* ?

VICTOR HUGO

- J'aime mieux *au génie*. J'aime mieux que ce soit plus général et que cela s'applique à tous les grands hommes. Penses-tu comme moi ?
- Oui.
- Continue.
- Non : la mort c'est la vie, et non pas la
Interruption.
- Veux-tu changer quelque chose à ce vers commencé ?
Pas de réponse. La table s'agite.
- Veux-tu le refaire tout entier ?
- Oui.
- Va.
- Non, poètes, la mort n'est pas un noir fantôme
Embusqué lâchement aux portes du tombeau
Le sépulcre n'est pas, sur la route de .l'homme, sic
Un piège que Dieu tend au grand, au juste, au beau.

Non, la mort, c'est la vie affranchie et superbe,
C'est le grand moissonneur
Interruption.

- Veux-tu changer cet hémistiche ?
- Oui.
- Va.
- C'est le semeur du ciel, c'est le grand moissonneur,
Qui coupe sur la tombe une dernière gerbe

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et qui glane

La table va au z et s'arrête.

- Veux-tu changer *et qui glane* ?
- Oui.
- Va.
- Et jette sa moisson sous les pieds du Seigneur.

L'œuvre terrestre vit, l'œuvre terrestre règne,
C'est notre clef d'amour pour entrer dans l'azur.
Que notre bras tressaille et que notre front saigne,
Jusqu'au ciel, pierre à pierre, élevons notre mur.

Entassons lentement chef-d'œuvre sur chefs-d'œuvre
Aujourd'hui Don Quichotte et demain Hugo,
Aujourd'hui le lion et demain la couleuvre,
Aujourd'hui, moi, Shakespeare, et demain, toi, Hugo.

Puisque Dieu nous dépasse et qu'il nous humilie,
Donnons-lui de la peine à vaincre l'art vermeil,
Et qu'en voyant monter

Interruption.

- As-tu quelque chose à changer ?
- Oui.
- Est-ce dans toute la strophe ?
- Oui.

On la relit.

- Conserve-tu le premier vers ?
- Seulement le premier hémistiche.
- Refais le second.
- au moins cent coudées
- Le deuxième vers ?
- Conservé.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Conserve-tu l'hémistiche du troisième ?
- Change : *monter*.
- En quoi ?
- courir nos quadriges d'idées
Il triple l'attelage au char de son soleil.

Soyons fiers d'être ceux avec qui le ciel lutte,
Et qu'en voyant les cieux on dise : ils sont plus grands,
Qu'au céleste clairon
Interruption.

- Veux-tu changer quelque chose ?
- Oui, le deuxième hémistiche du premier vers.
- En quoi ?
- qui disputent l'empire
- Continue le troisième vers :
- l'art mesure sa lyre
Et d'être de tels nains étant de tels géants,

Non, nous ne sommes rien, nous sommes un atome ;
Non, nous ne sommes rien par la comparaison.
Nos livres sont petits devant le divin tome
Quand les
Interruption.

- Quand l'aurore a doré sa tranche à l'horizon.
- Veux-tu continuer aujourd'hui ? Il est deux heures du matin.
 - Décidez.
 - Veux-tu revenir bientôt ?
 - Oui.
 - Quand ?
 - Vendredi à neuf heures.

XIX

SHAKESPEARE — CHARLES HUGO, EMBARRASSÉ,
LUI DEMANDE UN NOM POUR L'HÉROÏNE D'UN DE
SES ROMANS, ET IL L'ADOpte — CONTINUATION DES
VERS DE SHAKESPEARE — SUR L'INVITATION DE M^{ME}
VICTOR HUGO, SHAKESPEARE EXPLIQUE POURQUOI IL
RETROUVE, EN DICTANT SES VERS, LES HÉSITATIONS
DU MONDE TERRESTRE

Vendredi 27 janvier, sept heures du soir

Charles prie Guérin qui se trouvait là de tenir la table avec lui. « J'ai besoin, dit-il, d'un nom de fée pour une légende que je fais²⁴. Je me casse la tête depuis huit jours sans en trouver qui me satisfasse. Shakespeare doit être près d'ici, nous l'attendons ce soir. Je vais lui en demander un. » Charles et Guérin à la table.

CHARLES

- Qui est là ?
- Shakespeare.
- Je cherche en ce moment des noms de fées pour une légende que je fais. Toi qui as donné aux tiennes des noms si charmants, veux-tu m'en donner deux ou trois ? Je voudrais des noms de fées bienfaisantes.
- Lacrima ou bien Pédrahita.
- Ce deuxième nom a-t-il un sens ?
- Pied d'enfant.
- Dans quelle langue ?
- Du soleil. – Ou bien Rosaspina – Animula, Perline²⁵, marquise

²⁴ *Le Cochon de Saint Antoine.*

²⁵ C'est ce nom qui a été choisi par Charles Hugo.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- de la mer. – Vol d’oiseau. – Mouette de l’âme. – Sultane du lis.
– Pandora. – Parure de mai.
– Veux-tu m’autoriser à me servir de ces noms ?
– Oui.
– Tu reviendras ce soir à neuf heures ?
– Oui.

Vendredi 27 janvier, neuf heures et demie

Présents : Victor Hugo, Guérin, M^{me} Hugo. Guérin et Charles à la table.

- Es-tu là, Shakespeare ?
– Oui.
– Parle de toi-même.
– Quand Eschyle pensif sculpte l’âme d’Oreste ;
Quand Cervantès songeur fait son grave hidalgo ;
Quand l’amer Poquelin plie sous le front d’Alceste ;
Quand j’endors Desdemone à l’ombre d’Iago ;

Lorsque dans Caliban je peins l’être vorace,
Ou que dans Richard III je peins l’homme inhumain ;
Quand, à Lady Macbeth refusant toute grâce,
Sombre, avec son forfait je lui gante la main ;

Quand je fais Juliette et Dante Béatrice
Quand je fais mon roi Lear et vous vos Triboulets,
Interruption. On relit les vers. La table reprend.

Quand, comme une caverne
Interruption. La table reste levée et immobile.

- Veux-tu changer dans ce qui précède ?
– Oui.
– Dans quelle strophe ?
– La troisième.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Quel vers ?
 - Le premier.
 - Veux-tu le changer entièrement ?
 - Oui.
 - A Juliette un soir quand je dis ma romance ;
- Quand je fais mon roi Lear et vous vos Triboulets ;
Quand, comme une caverne au fond d'un bois immense,
L'autre de Grandgousier s'ouvre dans Rabelais ;

Lorsqu'Esopé indigné

Interruption.

d'être esclave de l'homme

S'évade dans la fable et fuit dans l'idéal ;
Quand Tacite aux Nérons ouvre un cirque dans Rome
Et fait manger Tibère à son tigre royal ;

Quand Silène s'enivre à ta treille, ô Virgile ;
Quand, parlant et prêchant dans le monde ébloui,
Moïse écrit la Bible et Jésus l'Évangile,

Interruption.

- Désires-tu changer quelque chose
- Non.

Au bout d'un silence, la table reprend, après qu'on a relu les vers.

Et que la croix de loin parle au mont Sinaï ;

Lorsque, penseurs

La table va deux fois au z. Interruption.

- Veux-tu convenir que, lorsque tu voudras changer quelque chose,
tu frapperas de toi-même trois coups de suite ?
- Oui.

Reprise.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

profonds et poètes sublimes,
Nous créons lentement, lorsque nous animons
Ces géants qui levant au ciel leurs vastes cimes
Font une ombre le soir plus grande que les monts ;

Non, nous ne créons pas, nous plagions nos âmes.
Nous copions le Dieu qui fait les passions.
Nous plagions l'enfant, les hommes et les femmes,
Nous créons après Dieu dans ses créations,

Nous volons à la vie, à l'amour, à la tombe,
A l'un tous ses baisers, à l'autre tous ses os,
Interruption.

Nous dérobons sans bruit toute larme qui tombe.
Hésitation. La table tourne et glisse.

Nous cherchons des trésors au fond de tous les maux.

L'amour que nous mettons dans nos œuvres penses,
Nous arrive envoyant deux colombes de Dieu ;
Nous volons leurs jouets aux enfances naïves,
Pygmalions furtifs, nous rampons vers le feu,

Nous mettons l'infini librement dans nos strophes,
Hésitation.

Nous demandons des mots au grand destin obscur,
Hésitation. On lit les vers. La table reprend.

Nous tirons du fourreau
Hésitation. Agitation de la table. Elle frappe trois coups.

– Est-ce dans la dernière strophe que tu veux changer ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Quel vers ?
- Le troisième.
- Va.
- Nous prenons. s'il nous faut de grandes catastrophes,
Trois coups.
- Est-ce le mot *grandes* que tu veux changer ?
- Oui.
- En quoi ?
- Belles
de belles catastrophes,
- Sa grande épée à mai
- Re commençons, c'est trouble.
- Sa grande épée à main accrochée à son mur.
Trois coups.
- Quel vers veux-tu changer ?
- Le deuxième.
- Va.
- Nous demandons des mots au Destin, maître obscur
- Voici la strophe, je vais la lire,
Nous mettons l'infini librement dans nos strophes,
Nous demandons des mots au destin, maître obscur,
Nous prenons, s'il nous faut de sombres catastrophes,
Sa grande épée à main accrochée à son mur,
Sur l'observation de Guérin la table a changé *belles* en *sombres*.
- Continue.
- Nous sommes, ô mon Dieu, tes enfants et tes hôtes,
Nous usons largement de l'hospitalité,
Nous
Hésitation.
- Désires-tu remettre la séance à demain ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Non,
Nous baignons dans tes eaux si pures et si hautes
Nos Achilles naissants, fleuve d'éternité.

Voilà pourquoi, Seigneur, nos œuvres immortelles
Meurent en arrivant près de l'astre Apollon
La flèche des soleils
Hésitation. Trois coups.

– Que veux-tu changer ?
– L'hémistiche du troisième vers.
Sa flèche d'or tombant de ses mains éternelles.
Interruption. La table s'agite longtemps.

Dans leur voyage au ciel leur touche le talon.
Il est une heure du matin.

– Charles est fatigué. Veux-tu revenir dimanche soir à neuf heures ?
– Oui.

Victor Hugo s'en va. Après son départ, M^{me} Hugo prie son fils de continuer quelques instants, ayant une question à adresser à Shakespeare. Charles, tout fatigué qu'il est, consent à rester encore.

M^{ME} HUGO

– Shakespeare, tes hésitations et tes reprises dans les vers que tu nous dictes semblent indiquer un effort et une gêne qui m'étonnent. Je croyais qu'une fois sortie de la prison de chair, la pensée, débarrassée de toute entrave, ne rencontrait plus d'obstacle et se dégageait limpide et puissante. Explique-moi donc cette difficulté que tu parais éprouver à exprimer ton idée.
– La pensée, dans le langage du ciel, parle, chante, vit sans travail. Elle habite le Verbe. Mais quand elle descend du ciel sur la terre et du verbe divin dans le langage humain, elle est forcée de laisser là ses ailes, comme un oiseau qui rentre en cage. Elle doit marcher

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

et non voler pour que vous la suiviez. Elle remet donc les sandales pesantes qu'elle avait quittées au seuil du tombeau. Le verbe plane ; la parole voyage, la parole gravit, la parole trébuche, la parole tombe. Je tombe donc puisque je parle, je trébuche puisque je marche. L'esprit humain est un cachot. En m'emprisonnant avec vous, je me sou mets aux règles de la prison, je travaille. Je bois à la cruche d'eau de votre poésie, je mords au pain noir de votre idéal, je redeviens le poète humain, plus grand peut-être, mais non plus libre. Je crée laborieusement et je sens tomber de mon front des gouttes de sueur, ces larmes du travail humain.

Clos à deux heures du matin.

XX

SHAKESPEARE — VICTOR HUGO LUI CONFIE SES APPRÉHENSIONS SUR L'IDENTITÉ DES ESPRITS QUI SE PRÉSENTENT — C'EST L'OMBRE DU SÉPULCRE QUI RÉPOND ET QUI PROVOQUE UNE CONTROVERSE DE M^{ME} VICTOR HUGO SUR LA SINCÉRITÉ DES ESPRITS

Dimanche 29 janvier 1854, neuf heures et demie du soir

Présents : Victor Hugo M^{me} Hugo, Charles Hugo. M^{me} Hugo et Charles à la table.

- Qui est là ?
- Shakespeare.

VICTOR HUGO

– Quoique tu nous aies dit d'admirables vers, permets-nous une question. Tu entends nos paroles, tu vois nos pensées, tu sais que tout en étant convaincus du mystère auquel nous assistons, il nous arrive parfois de douter de l'identité absolue et réelle des personnages qui nous parlent. Vous qui êtes lumière, bonheur et bienveillance, possédez-vous dans le monde où vous êtes un moyen de nous convaincre complètement que vous êtes bien les personnages sous les noms desquels vous nous parlez ? Ou devez-vous nous laisser sur ce point dans notre doute ?

La table ayant des mouvements plus violents et ayant une puissance électrique plus forte que lorsque Shakespeare est présent, Victor Hugo demande qui est là.

- L'Ombre du Sépulcre.
- J'avais adressé une question à Shakespeare, sais-tu quelle est cette question ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- As-tu besoin pour y répondre que je te la lise ?
- Non.
- Veux-tu y répondre ?
- Oui.
- Nous t'écoutons.
- Le tombeau ne ment pas. Le linceul est la première page blanche du livre de vérité dont la tombe est la sombre reliure. Vous qui lisez dans ce livre, pourquoi doutez-vous ? Parce que vous êtes des vivants. Vous ne pouvez croire sans mourir. Dans votre pauvre monde, la foi c'est le suicide. Dans le mien, c'est la création. Quand Shakespeare vient et vous dit : c'est moi, vous êtes condamnés à chercher son identité et à en douter. Vous êtes les rois de la vie, qui recevez les ambassadeurs de la mort, mais comme ils ont un masque d'ombre vous ne pouvez pas voir leur couronne. Leur couronne c'est leur âme. La parole de la mort, c'est la vérité dans la grandeur, c'est le verbe. Le verbe, c'est la lettre de créance de Dieu.

M^{ME} VICTOR HUGO

- Il me semble pourtant qu'il y avait peu de réalité dans ce que nous ont dit Annibal et Nemrod²⁶, par exemple.
- Annibal et Nemrod ont leur châtiment. Nemrod a tué, Annibal a haï. Toute âme punie a des faiblesses ; la faiblesse de ces deux âmes, c'est l'orgueil. Nemrod entend toujours le bruit de son cor, et Annibal la fanfare de son clairon. L'un se dit : J'ai fait peur au lion ; l'autre se dit : J'ai fait fuir les aigles. Ils reviendront à Dieu. Ces deux grands chasseurs finiront par se laisser prendre par la colombe.

M^{ME} HUGO

- Si le tombeau ne ment pas, pourquoi alors Nemrod et Annibal nous ont-ils menti ? Si les âmes punies peuvent tromper, comme il vient à nous des âmes punies, comment distinguer le vrai du faux ?
- Demande si l'âme qui te parle est récompensée ou punie.

²⁶ La séance à laquelle M^{me} Victor Hugo fait allusion en parlant de Nemrod sera publiée ultérieurement.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

M^{ME} HUGO

- Mais Nemrod a dit qu’il était une âme heureuse.
- Non.

M^{ME} HUGO

- Puisque les âmes punies peuvent mentir, qui les empêche de nous dire qu’elles sont récompensées ?
- J’interviendrais alors.

VICTOR HUGO

- L’ânesse de Balaam nous a dit que le phénomène des tables était passager²⁷. Que devons-nous entendre par là, et combien de temps le phénomène durera-t-il ? Peux-tu le dire ?
- Non.
- Charles et nous, devons-nous nous hâter et faire plus de séances par semaine ?
- Ne vous pressez pas.

²⁷ Cette séance sera publiée ultérieurement.

XXI

SHAKESPEARE — AUGUSTE VACQUERIE VOUDRAIT
SAVOIR SI SHAKESPEARE, MÉCONNU DURANT SA VIE
ET GLORIFIÉ APRÈS SA MORT A, DANS L'AU-DELÀ,
CONSCIENCE DE L'ADMIRATION UNIVERSELLE QU'IL
INSPIRE — DANS LE MONDE CÉLESTE ATTACHE-T-ON
QUELQUE IMPORTANCE À L'OPINION DES VIVANTS ?
— SHAKESPEARE RÉPOND EN VERS — UNE CURIOSITÉ
DE M^{ME} VICTOR HUGO

Mercredi 1^{er} février 1854, neuf heures du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Auguste Vacquerie. Charles Hugo, Guérin,
tenant la table.

AUGUSTE VACQUERIE

- Qui est là ?
- Shakespeare.

AUGUSTE VACQUERIE

— Shakespeare, les grands hommes que leur temps méconnaît en appellent à la postérité. Toi, quand tu es mort, tu étais oublié. Ta réputation était morte quinze ans avant toi. Puis ta tombe s'est ouverte et l'on y a trouvé ton génie vivant et jeune. Tu es ressuscité sur terre comme au ciel. Eh bien, ta résurrection terrestre est-elle une des joies de ta résurrection surhumaine ? Es-tu heureux d'être pour nous le grand Shakespeare ? ou ton bonheur est-il si supérieur à l'humanité que le cri de notre enthousiasme n'y arrive pas ? Dans le monde où tu es, attache-t-on encore quelque importance à l'opinion des hommes ? Quel effet te font nos applaudissements ? Lis-tu nos journaux ? T'intéresses-tu à ta gloire ? Es-tu reconnaissant à ceux qui t'acclament ? Petits et vivants que nous sommes, pouvons-nous quelque chose pour toi, mort puissant ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Le ciel, écho profond du génie et du crime,
Écoute naître Hamlet, entend mourir Abel.
Le bruit de l'œuvre humaine, ou coupable ou sublime,
Monte éternellement l'escalier de Babel.

Les coups du bras qui crée ou du bras homicide
Font résonner la tombe au couvercle d'airain,
Que ce soit ta massue, ô belluaire Alcide,
Ou la tienne, Cain.

Donc, puisque rien ne meurt de ce que nous créâmes
Donc, puisque rien ne meurt de ce que nous tuons,
Comment voudriez-vous que mourussent nos drames ?
Nommez le fossoyeur de mes créations.

Dans quelle nécropole ou dans quel sombre empire
La table s'interrompt deux minutes.

Hamlet lit-il son nom gravé sur le bouleau ?
L'épithète est humaine. Il en est pour Shakespeare,
Mais non pour Othello.

La résurrection pour Shakespeare et Molière
Est double : en descendant les marches du tombeau
Nous renaissions deux fois, au ciel et sur la terre ;
Au ciel dans l'infini, sur terre dans le beau.

Quand vous voyez, aux pieds d'une autre Cléopâtre,
Alceste, doux lion, courber son dos câlin,
Un invisible acteur passe au fond du théâtre.
La table s'interrompt.

VACQUERIE

– Veux-tu que je te relise les vers déjà faits ?
– Oui.

Auguste Vacquerie relit tous les vers. La table ne reprend pas encore. Elle s'agite et tourne.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu changer quelque chose aux vers que je viens de te relire ?
- Oui.
- A quelle strophe ?
- Sixième.
- A quel vers ?
- Troisième.
- Vous n’apercevez pas dans le fond du théâtre
L’ombre de Poquelin.

Quand vous voyez passer dans le fond de la scène,
Hamlet vêtu de deuil, croyez qu’il n’est pas seul.
Shakespeare est dans son front, Shakespeare est dans sa veine
Ce n’est pas un manteau qu’il a, c’est mon linceul.

Invisibles acteurs, nous jouons nos chefs-d’œuvre,
Nos noms sont sur l’affiche aux portes du tombeau.
La table frappe trois coups.

- C’est dans un des deux derniers vers que tu as un changement à faire ?
- Oui.
- Dans lequel ?
- Second.
- Veux-tu le changer entièrement ?
- Non.
- Jusqu’à quel mot le conserves-tu ?
- Du.

des tombeaux.

Et si l’on nous sifflait, nous dirions : la couleuvre
A passé dans nos os.

Notre statue en deuil s’en vient du cimetière

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et va devant la rampe

Hésitation. La table s'agite sans résultat pendant cinq ou six minutes.

Au donjon d'Elseneur

Je monte près d'Hamlet.

– Conserve-tu : *et va devant la rampe* ?

– Non.

– Alors le deuxième vers de la strophe est : *au donjon d'Elseneur je, etc.* ?

– Non.

– Quel est donc le deuxième vers ?

– Et va jouer notre œuvre. Au donjon d'Elseneur

Je monte près d'Hamlet frémissant. C'est Molière

Qui vient chez don Juan et non le commandeur.

La table frappe trois coups.

AUGUSTE VACQUERIE

– C'est dans cette strophe-ci que tu veux changer ?

– Oui.

– A quel vers ?

– Deuxième.

– Veux-tu le changer tout entier ?

– Oui.

Pâle, et vient écouter vos bravos et vos cris,

Le commandeur descend du tombeau de Molière,

Je monte près d'Hamlet et je lui dis : mon fils.

– La rime te paraît-elle suffisante ?

– Non.

– Dans quel vers veux-tu la changer ?

– Second.

– Changes-tu tout le vers ?

– Oui.

Nous venons écouter critiques et défis.

Entrent Victor Hugo et M. Barbier.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Vos applaudissements font tressaillir nos âmes.
Nos sépulcres sans bruit respirent vos bouquets,
Et je souffre de voir de lil...
Hésitation.

AUGUSTE VACQUERIE

– Conserve-tu ce commencement de vers ?
– Non.
Quand la goule Ducis enfonce dans mes drames
La dent des sobriquets

Je m'indigne et je dis : profanateur, arrière !
Laisse mon crâne aux mains
– Veux-tu remettre cela à dimanche 9 heures du soir ?
– Oui.

Fini à minuit.

Victor Hugo, Guérin et M. Barbier sortent. Restent M^{me} Hugo,
Charles Hugo et Auguste Vacquerie. A minuit un quart, on se remet à
la table.

– du fossoyeur. Le beau
Est un mort redoutable, il dort sous cette pierre ;
Tes vers n'ont pas le droit d'entrer dans son tombeau

Oui, nous vous entendons, penseurs, jeunes poètes,
Esprits religieux si puissants et si doux ;
Nous vous remercions, étant ce que vous êtes,
De vous mettre à genoux.

Votre pensée amie est veuve de Shakespeare,
Il la voit, il la sent, il lui parle toujours.
Vous gagnez la couronne et moi je la respire,
Vous êtes mes amants, vous êtes mes amours.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quand une œuvre de vous éclôt sur votre terre,
Je la prends dans mes mains et nous nous asseyons ;
Cervantès fait du doigt taire le grand Molière
Et tous disent : voyons.

On écoute le drame et j'ai vu pleurer Dante
Quand vous mettiez l'amour dans l'âme des plus laids.
Eschyle a frissonné, lui, dieu de l'épouvante.

AUGUSTE VACQUERIE

- Est-ce que tu es content de cette rime-là ?
- Non.
- Eh bien, lequel de tes vers veux-tu changer ?
- Le troisième.
Eschyle vous admire et Corneille vous vante.
- La rime est meilleure, mais elle n'est pas encore très bonne. La laisses-tu ?
- Non.
Et quand votre comique avec sa voix stridente
Hésitation.

- Conservez-tu ce dernier vers ?
- Non.
Et quand vous aigüisez votre langue mordante,
L'Olympe riait moins que ne rit Rabelais.

C'est bien. Continuez. Votre voix est sacrée.
Faites votre œuvre après Hamlet et don Juan,
Vous êtes après nous la seconde marée
De l'immense Océan.

Vous conduisez la barque où montent les poètes,
Vous faites à son flanc gronder les passions '
Vous commandez, debout, la manœuvre aux tempêtes
Et le tonnerre en vous craint les Pygmalions.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Conversation.

AUGUSTE VACQUERIE

– Pygmalion a animé sa statue, mais est-ce que c'est avec le tonnerre ? C'est Prométhée qui a dérobé le feu.

La table dit :

– Pygmalion a dérobé le feu, mais je peux mettre Prométhée.

La table refait la strophe.

Vous conduisez au port l'humanité. Vous êtes
Les pilotes pensifs du grand voyage au ciel,
Vous commandez, debout, la manœuvre aux tempêtes
La foudre attire l'art, Prométhée éternel.

Je ne suis pas content de ce vers ; aimez. vous mieux celui-ci :
Et la foudre craint l'art, Prométhée éternel ?

AUGUSTE VACQUERIE

– Nous aimons mieux le second. Et toi ?

– Oui.

Deux phares rayonnants vous montrent leur lumière,
Deux autels de granit dont on n'ose approcher.

L'art qui dit :

Hésitation.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu ne dois pas être satisfait du commencement de cette strophe :
vous montrent leur lumière ?

– Non.

Deux phares rayonnants guident votre pa...

Elle se reprend.

conduisent votre voile,

Deux autels de granit dont on n'ose approcher,

L'art et l'exil, tous deux posant la même étoile

Sur le même rocher.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

L'art et l'exil ! géants ! lutteurs aux grands murmures !
Blancs d'écume tous deux ils combattent le sort ;
Dans l'humaine mêlée on entend leurs armures
Et quand ils sont vainqueurs ils soumettent la mort !

Deux heures. On rappelle à Shakespeare le rendez-vous de dimanche prochain.

M^{ME} HUGO

- Nous vois-tu tous trois dans ce moment ?
- Je pense à mes vers.

XXII

LUTHER — VICTOR HUGO LUI DEMANDE QUELQUES
ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LES MANIFESTATIONS
SURNATURELLES QUI ONT ACCOMPAGNÉ LA VIE
DE JEANNE D'ARC, DE MAHOMET, DE SOCRATE
ET DE LUI, LUTHER — Y A-T-IL UN LIEN ENTRE
CES MANIFESTATIONS ET LE PHÉNOMÈNE DES
TABLES ? — SOUS QUELLES FORMES LES HUMAINS
APPARAISSENT-ILS AUX ESPRITS ? — LUTHER RÉPOND
— CONTINUATION DES VERS DE SHAKESPEARE
— DISCUSSION ENTRE SHAKESPEARE ET AUGUSTE
VACQUERIE SUR DES VERS INCORRECTS

Vendredi 3 février 1854, neuf heures du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie. M^{me} Victor Hugo et Charles Hugo tenant la table

- Qui est là ?
- Luther.

VICTOR HUGO

— C'est une joie pour nous de parler avec toi. Tu es un des grands constatateurs du droit d'examen. Tu dois être un des esprits les plus disposés à nous ouvrir les portes du mystère. Une foule d'hommes qui ont influé par la pensée sur les destinées du genre humain nous sont représentés comme ayant à leur oreille des êtres mystérieux leur disant des paroles du monde inconnu. Socrate avait un démon familier, Jeanne d'Arc un ange, Mahomet un pigeon, les quatre évangélistes passent pour avoir écrit l'Evangile sous l'inspiration de quatre êtres surnaturels ; un lion, un aigle, un bœuf et un ange. Toi, tu parles souvent dans tes écrits des diables qui se mêlaient à tes travaux. Tu as raconté même que tu avais souvent avec eux des disputes. Car ces démons semblaient plutôt être pour toi des êtres

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

importuns que des visiteurs amis. Peux-tu nous dire si les diverses manifestations du mystère que je viens d'énumérer se rapportent au phénomène actuel ?

– La parole de Dieu choisit certains esprits. Le bruit de sa voix c'est le tonnerre, c'est l'océan, c'est le vent. L'homme est le passager épouvanté. La vie est l'arche égarée. Dieu alors adoucit sa voix. Il fait taire la foudre, la mer et la tempête. Et tandis que le nautonnier humanité se désespère dans l'arche, il lui fait rendre l'espérance par les animaux : la colombe sauve Noé, l'âne sauve Balaam, le lion sauve Androclès, le pigeon inspire Mahomet, et les quatre évangélistes écoutent les quatre monstres. Le langage divin prend encore une autre forme. L'homme est placé entre la bête et l'aigle. Il a une oreille ouverte du côté de la terre et une oreille ouverte du côté du ciel. Quand la bête se tait, l'ange parle, mais c'est toujours l'ange. La bête est l'ange déguisé, l'apparition est l'ange révélé. J'ai entendu l'ange. Socrate lui parlait, Jeanne d'Arc lui a obéi et Jésus l'a rejoint. Maintenant, comment moi, qui ai entendu la parole divine, ai-je douté ? Comment Socrate a-t-il douté devant la ciguë ? Comment Jeanne d'Arc a-t-elle douté devant le bûcher ? Comment Jésus a-t-il douté sur le Calvaire ? Parce que le doute est l'instrument de l'esprit humain. Le jour où l'esprit humain ne douterait plus, l'âme humaine s'envolerait et laisserait la charrue, ayant l'aile. Votre terre resterait en friche. Or Dieu est le semeur et l'homme est le laboureur. Le grain céleste commande au soc humain de rester dans le sillon de la vie. Homme, ne te plains pas de douter. Le doute est le spectre qui tient l'épée flamboyante du génie à la porte du beau. Shakespeare doute, et il fait Hamlet, Cervantès doute et il fait Don Quichotte, Molière doute et il fait Don Juan, Dante doute et il fait l'Enfer, Eschyle doute et il fait Prométhée. Tous ces créateurs doutent, ils font des dieux. Moi je doute et je fais une religion.

VICTOR HUGO

– Tu as répondu à la première partie de la question, mais je te demandais encore si la révélation actuelle n'était pas l'anneau le plus proche de nous de cette longue chaîne de révélations qui com-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

mencé à l'Orient et qui aboutit à toi. Est-ce toujours le même phénomène que le tien, que celui de Socrate, celui de Jeanne d'Arc ? La table que voici est-elle le pigeon de Mahomet, l'âne de Balaam, le démon de Socrate ? Elle a la forme du trépied antique, est-elle le trépied ?

– De quelle table parles-tu ?

VICTOR HUGO

– De celle qui est ici, que Charles tient.

– Je ne vois pas de table.

VICTOR HUGO

– Nous avons donc quelque chose à t'apprendre, nous hommes de la terre et de l'ombre. Eh bien, sache que nous communiquons avec toi au moyen d'une table à trois pieds. Dis-nous de ton côté comment tu nous parles. N'as-tu donc pas conscience de la manière dont tes réponses nous arrivent ? Nous aperçois-tu ? Dis-nous ce que nous sommes pour toi.

– Des esprits.

VICTOR HUGO

– Mais sous quelle forme t'apparaissons-nous ? Tu nous entends, nous vois-tu ?

– L'esprit des morts voit l'esprit des vivants à travers leurs fronts ; il respire le parfum de la rose à travers l'espace et il entend le chant de l'oiseau à travers le ciel. L'esprit humain est le grand parfum et le grand chant de la terre. Vous arrivez à nous embaumés et mélodieux. Le parfum et le chant n'ont pas de forme ; notre conversation est l'échange de deux harmonies, l'idée est le clavier, et le musicien, c'est Dieu.

VICTOR HUGO

– D'après cela, il semblerait que l'esprit humain pour toi est impersonnel. Sais-tu quels sont les hommes qui sont ici ? Connais-tu leurs noms humains ? Et viens-tu à nous plutôt qu'à d'autres ? As-tu une cause déterminante de venir ici ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Agitation de la table.

- Est-ce encore Luther ?
- Non.
- Qui est là ?
- Shakespeare.

VICTOR HUGO

- Est-ce que tu viens pour répondre à ma question ?
- Non.

VICTOR HUGO

- L’as-tu entendue ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Pourrais-tu nous dire pourquoi Luther est parti si vite et pourquoi tu l’as remplacé ?
- Tu veux donc que je m’en aille

VICTOR HUGO

- Non. Aurais-tu compris ma pensée ainsi ? Voici ce que j’ai voulu dire : Luther était ici. Au milieu d’une conversation très importante, il est parti brusquement. Je te demandais son motif. Mais nous sommes fiers de te voir.
- Nous venons dire : Dieu est grand et non l’homme est grand.

VICTOR HUGO

- Je ne faisais pas cette question pour me faire dire que j’étais grand. Mais Luther nous a dit que nous n’avions pas plus de forme pour lui que le parfum et le chant. Je demandais donc, non pas si nous étions grands, mais si nous étions distincts. La question ainsi expliquée et dégagée de toute vanité, veux-tu y répondre ?
- Vous êtes choisis.
- Est-ce tout ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Veux-tu terminer les vers que tu as commencé à nous dire ?
- Oui.
- Laquelle des trois pièces commencées ?
- La dernière.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu que je te relise les dernières strophes ?
- Oui.

Auguste Vacquerie relit les quatre dernières. A la dernière, la table frappe trois coups.

- Que veux-tu changer ?
- Le dernier hémistich.
- Change,
ils entrent dans la mort,
Ils entrent dans la mort précédés de fanfares.
Les chevaux du soleil
Trois coups.

- Dans quel vers veux-tu changer ?
- Un.
- Gardes-tu le premier hémistich ?
- Oui.
en chantant leur victoire.
Les chevaux du soleil qui hennissent le feu
Les mènent couronnés aux portes de la gloire,
Capitale de Dieu.

VICTOR HUGO

- Veux-tu revoir et achever les deux autres pièces ce soir ?
- Oui.
- Par laquelle des deux pièces désires-tu commencer ?
- I.

Victor Hugo relit les vers. La table supprime les 5 premières strophes, conserve les 5 suivantes. A la strophe qui finit par :

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

*Aujourd'hui le lion et demain la couleuvre,
Aujourd'hui moi, Shakespeare, et demain toi, Hugo*
la table frappe trois coups.

- Tu veux changer quelque chose à cette strophe ?
- Oui.
- Quel vers ?
- Tous.
Créons ! créons ! Soyons la phalange indomptée !
Molière fait Tartuffe et je fais Iago.
Minuit. Entre Guérin.

Aujourd'hui Phidias et demain Prométhée,
Aujourd'hui moi, Shakespeare, et demain toi, Hugo.
Victor Hugo lit la fin de la pièce.

- Veux-tu continuer la pièce ?
- Oui.
O mon Dieu, laisse-leur, à ces pauvres poètes,
Laisse à tous ces penseurs leurs consolations,
Laisse-les croire en eux, car ils sont tes prophètes.
Fais-leur la charité de leurs créations.

S'ils se croyaient moins grands ils seraient moins sublimes
Ils croiraient moins en toi s'ils croyaient moins en eux
Leur force, c'est leur foi, ton ciel est sur leur cime.
La moitié de leur culte est de se croire dieux.

Tu ne veux pas, mon Dieu
Trois coups.

Tu ne veux pas, Seigneur, tuer le Misanthrope,
Tuer a
Trois coups.

Tu ne veux rien tuer de ce qui rayonna,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ni le r

Trois coups.

Tuer l'Enfer de Dante ou la fable d'Ésope :

Tu n'es pas l'Iago de ma Desdemona.

Minuit et demi. Victor Hugo sort. – Guérin remplace M^{me} Hugo à la table.

Tu ne veux pas tuer Juvénal et Cervantès,
On n'est pas assassin quand on s'appelle Amour,
Lorsque Eschyle tremblant met avec épouvante
Prométhée au carcan, tu n'es pas le vautour.

Tu veux que l'on soit grand même en étant pygmée.
La Voix n'impose pas silence à ses échos,
Et lorsque les clairons chantent ta renommée
Ils ne font pas crouler, Seigneur, nos Jérichos.

Bâtissons donc, penseurs, notre œuvre et notre tombe.
Ouvriers du tombeau

Trois coups.

A bâtir son tombeau notre œuvre s'évertue ;
Faisons ce tombeau grand, ce ne sera pas peu.
Mettons-y seulement une telle statue
Que son oreille atteigne à la bouche de Dieu.

AUGUSTE VACQUERIE

– Je vais te relire une strophe où il me semble que tu devrais faire un changement. C'est la troisième. Ces deux vers :

Tu ne veux rien tuer de ce qui rayonna

Tuer l'enfer, etc.

me paraissent d'une construction peu correcte. Penses-tu comme moi ?

– Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

– Lequel changes-tu ?

– Le troisième de la strophe.

Tu ne veux pas tuer Tyrtée, Homère, Esope

Aimes-tu mieux :

Tu ne veux pas tuer ton doux esclave Esope

AUGUSTE VACQUERIE

– Infiniment mieux.

A. Vacquerie relit tous les vers de ce soir. A la dernière strophe, trois coups.

– Qu'à bâtir²⁸.

Deux heures du matin.

²⁸ Variante des deux premiers mots de la dernière strophe.

XXIII

SHAKESPEARE — CONTINUATION DE SES VERS
— VICTOR HUGO PROPOSE DEUX VARIANTES
— SHAKESPEARE REFAIT UNE STROPHE — AUGUSTE
VACQUERIE DEMANDE QUELQUES EXPLICATIONS
SUR DEUX PIÈCES DE VERS QUI SEMBLERENT SE
CONTREDIRE

Lundi 6 février 1854, neuf heures du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie. M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo à la table.

- Qui est là ?
- Shakespeare.

VICTOR HUGO

- Avant de compléter la seconde pièce de vers, peut-être as-tu quelque chose à nous dire ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Alors je vais te relire les vers et tu les compléteras ?
- Oui.

Victor Hugo lit les strophes.

- Strophe 1...
- La table frappe deux coups.

VICTOR HUGO

- Tu veux changer quelque chose ?
- Oui.
- A quel vers ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Quatre.
Quand Desdemona dort dans la nuit d'Iago,
Quand parlant et prêchant, etc.
à *parlant*, Shakespeare interrompt.

Rêvant.
Victor Hugo continue la lecture.

Pygmalions furtifs, nous rampons vers le feu.
Shakespeare interrompt.

VICTOR HUGO

- Combien veux-tu changer de vers dans cette strophe ?
- Trois.
Nous arrive envoyant deux colombes du jour.

VICTOR HUGO

- Alors le quatrième vers sera :
Pygmalions furtifs, nous rampons vers l'amour ?
- Oui.
Shakespeare frappe trois coups.

- Veux-tu retravailler toute la strophe ?
- Oui.
L'amour que nous mettons dans nos œuvres profondes
Nous arrive envoyant un nid au bord du ciel,
Nous sommes les plongeurs, ô douleur, de tes ondes,
Il refait :

Nous sommes, ô douleur, les plongeurs de tes ondes,
Nous sommes. ô baiser, les frelons de ton miel.
Victor Hugo lit le reste de la pièce.

VICTOR HUGO

- Maintenant veux-tu continuer ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

C'est nous qui déposons nous-mêmes notre glaive,
Et notre palme verte et nos sceptres de feu,
Et no...

Trois coups.

Si haut que sur nos fronts la couronne s'élève,
Elle abdique en voyant la sandale de Dieu.

C'est nous qui nous rayons de la liste des astres,
C'est nous qui renonçons à la rivalité,
En voyant les soleils sous les sacrés pilastres,
Tous loin de l'Eternel et pas un à côté.

Dieu nous parlerait bien de nous et de nos drames
Mais nous lui répondons : Seigneur, parlons de vous.
Vous êtes, avant nous, le créateur des âmes.
Vous êtes le plus grand, vous êtes le plus doux.

Vous avez fait Eschyle avant qu'il fût Oreste,
Vous avez fait Shakespeare avant qu'il fût Hamlet,
Vous avez fait Molière avant qu'il fût Alceste,
Nos rayons sont formés de vos gouttes de lait.

Vous avez fait bien plus, vous avez fait l'espace,
La nature allumée ainsi qu'un encensoir,
L'astre fleur qui...

Trois coups.

Vous êtes la racine auguste de la fleur,
Vous êtes sur nos maux l'inépuisable grâce,
Vous fîtes le pardon le soir de la douleur.

AUGUSTE VACQUERIE

- Je ne comprends pas beaucoup le dernier vers.
- Comprandrais-tu :

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Vous fîtes le pardon le jour de la douleur.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu as raison, j’avais tort, je comprends maintenant.
- Vous fîtes du pardon l’autre nom de douleur.

VICTOR HUGO

- J’aimerais mieux *de* pardon.
- Vous fîtes du pardon l’aîné de la douleur.

AUGUSTE VACQUERIE

- J’aime mieux le vers précédent.

VICTOR HUGO

- Ce serait un très beau vers :
Vous fîtes du pardon l’autre nom de douleur.
Pourquoi ne veux-tu pas ?
- Vous pensiez au pardon en écrivant douleur.
Un ange lut *pardon*, vous écrivez *douleur*.

VICTOR HUGO

- Je trouve ce vers plus beau que la strophe ; à ta place je referais la strophe et je retournerais le vers ainsi :
Vous écriviez douleur, un ange lut pardon.
Trouves-tu que j’ai raison ?
- Oui.

Onze heures et demie. Entrent Théophile Guérin et François-Victor Hugo.

Vous avez fait bien plus, vous avez fait les mondes,
L’espace, abîme où vont se perdre vos rayons,
La robe de la nuit aux caresses profondes
Pour bercer le sommeil de vos créations.
Vous avez fait, mon Dieu, la vie et la clémence,
Et chacun de vos pas est marqué par un don.
C’est à votre regard que tout amour commence ;

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Vous écriviez : *douleur*, un ange lut : *pardon*.

Vous avez dans le ciel une escorte d'étoiles,
Votre main, en s'ouvrant, verse les tourbillons,
Vos drames sont joués dans votre...

Trois coups.

Vos drames sont joués sur l'Océan sans voiles
Par quatre grands acteurs nommés les Aquilons.
Pour votre dénouement vous avez la tempête,
Vous apprenez leur rôle à l'aube, au soir, au jour,
Et quand la terre émue, ignorant le poète,
Lui demande son nom, le ciel répond : l'amour.

Sort François-Victor Hugo.

Laissons donc, ô vivants, nos œuvres à la terre.
Elles y régneront et n'y mourront jamais.
Mais lorsque vous viendrez chez le maître Mystère,
Décrottez-vous d'abord au seuil de son palais.

J'adoucis : laiss...

Laissez cette poussière au seuil de son palais.

AUGUSTE VACQUERIE

- Laissez-tu cette rime médiocre : *jamais* et *palais* ?
- Non.

AUGUSTE VACQUERIE

- C'est le second vers que tu changes ?
- Oui.
Les hommes à genoux en seront les valets.
Vous êtes immortels dans le monde où l'on passe
Dans la vie où l'on meurt, l'art est seul immortel,
Mais quand vous toucherez l'Éternel et sa face,
Vous vous suiciderez à la porte du ciel.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Ne veux-tu pas effacer *immortels* dans le premier vers ?
Seuls, vous vivrez toujours dans le monde, etc.

VICTOR HUGO

- Es-tu content du troisième vers ?
- Non.
Mais avant d’approcher l’Éternel face à face
Suicidez-vous tous à la porte du ciel.

Victor Hugo se lève pour s’en aller. Il a à travailler demain de bonne heure et il est une heure du matin. Il demande qu’on pose une question sur Tapner qui a dû être pendu à Guernesey aujourd’hui même. Quel effet fait dans l’autre vie cette âme que les hommes y précipitent violemment ? Ce manque de respect à la création divine émeut-il le ciel comme la terre ? Avant qu’on ait posé la question, la table, d’elle-même, parle.

- Relisez-moi ces vers.
- Lesquels ?
- Cette pièce.

Auguste Vacquerie relit la pièce.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu as changé le premier vers de la dernière strophe ; mais je voudrais que tu eusses la bonté de le changer encore.
- Seuls vous ne passez pas dans le monde, etc.

AUGUSTE VACQUERIE

- Il résulte des admirables vers que tu nous a dictés ce soir que l’art est immortel sur la terre et mortel dans le ciel. Est-ce qu’il n’y a pas une contradiction entre ces vers et les quatre strophes qui commentent la troisième pièce que tu nous as dictée ? Ecoute :

*Le ciel, écho profond du génie et du crime,
Ecoute naître Hamlet, etc.*

...

*Donc, puisque rien ne meurt de ce que nous créâmes...
Comment voudriez-vous que mourussent nos drames ?*

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Tu semblais dire qu'Hamlet était aussi vivant au ciel que sur la terre. Et aujourd'hui tu nous dis que le ciel le tue.

– Je n'ai jamais dit : le ciel tue l'art. J'ai dit : l'art se suicide au ciel. C'est volontairement et devant l'impossibilité du parallèle que l'art meurt. Toute l'idée est là. Le ciel voit naître Hamlet, mais Shakespeare mort tue Hamlet. Le drame ne meurt pas sur la terre et il ne mourrait pas non plus dans le ciel, si le poète mort ne le tuait pas. Le poète ne peut accepter de maître, alors il aime mieux mourir. Son âme brûle la cervelle à son génie plutôt que de lui faire prendre la livrée de la foudre. Cette humilité, c'est de l'orgueil. Je donne mon âme au ciel, je laisse mon génie à la terre. J'aime mieux étouffer Desdemona que de la voir humiliée par Vénus.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu as entendu la question que Victor Hugo voulait qu'on te fît ? Veux-tu y répondre ce soir ?

– Non.

Clos à deux heures du matin.

Voici en entier le texte définitif des trois pièces dictées dans les séances précédentes par Shakespeare :

I

Le penseur souverain, quand il est sur la terre,
Parle haut et commande ; il t'obéit, ô Mort !
Il fait trembler le monde au bruit de sa crinière
Et l'immensité dit : C'est le lion qui sort.

Mais quand il meurt, sa tête incline sa pensée,
Il perd l'ongle et la dent, et nul ne se souvient
Du lion qui rugit la narine froncée,
Et le firmament dit : c'est un oiseau qui vient.

O mon Dieu ! j'agenouille à tes pieds mes victoires.
Hamlet, Lear, à genoux ! à genoux Roméo !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Courbez-vous, mes drapeaux, devant le dieu des gloires,
Vous chantiez *homini*, la tombe dit *Deo*.

Ainsi que ces captifs qui suivaient dans les fêtes
Couronnés mais vaincus, Césars, vos chars vermeils,
Mes chefs-d'œuvre en deuil, Dieu fait incliner vos têtes.
Hamlet, vêtu de noir, doit suivre les soleils.

L'infini tout-puissant à son char vous enchaîne.
Votre abdication lui fait sa royauté.
Vous étiez souverains et Juliette reine.
Shakespeare a descendu, mais son âme a monté.

Vivants, nous nous nommons Shakespeare et lui Molière,
Nous faisons des soleils avec les passions,
Et notre œuvre, créant des mondes de lumière,
Emplit l'esprit humain de constellations.

Morts, nous nous écartons, humbles, sous les étoiles
Nous nous cachons, rêveurs, derrière nos tombeaux,
Et là nous regardons l'immensité sans voiles.
L'astre éternel éteint les terrestres flambeaux,

La mort prend l'art humain sous ses immenses ailes,
L'emporte au fond des cieux et lui montre Vénus
Et lui dit : ce sont là les œuvres éternelles.
L'art est un pâtre obscur qui marche les pieds nus.

Il passe dans la plaine à l'heure où le jour baisse,
Guidant l'homme qui suit son pas puissant et doux,
Grand pour le noir troupeau que son bras mène en laisse,
Debout pour l'horizon, mais pour l'astre à genoux.

Mais quoique vous soyez petits pour Dieu, poètes,
Ne dites pas : c'est peu. Qu'importe notre effort !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Continuez, penseurs, les choses que vous faites.
Ce n'est pas un larron que l'ombre de la Mort !

Ne dites pas : la Mort vient dans le cimetière,
La nuit, à pas furtifs, et comme un ennemi,
Vole l'enfer à Dante et Tartuffe à Molière,
Et prend son épitaphe au génie endormi.

Non, poètes, la Mort n'est pas un noir fantôme
Embusqué lâchement aux portes du tombeau.
Le sépulcre n'est pas, sur la route de l'homme,
Un piège que Dieu tend au grand, au juste, au beau.

Non, la Mort c'est la vie affranchie et superbe,
C'est le semeur du ciel, c'est le grand moissonneur
Qui coupe sur la tombe une dernière gerbe
Et jette sa moisson sous les pieds du Seigneur.

L'œuvre terrestre vit, l'œuvre terrestre règne,
C'est notre clef d'amour pour entrer dans l'azur ;
Que notre bras tressaille et que notre front saigne,
Jusqu'au ciel, pierre à pierre, élevons notre mur.

Créons ! créons ! soyons la phalange indomptée !
Molière fait Tartuffe et je fais Iago.
Aujourd'hui Phidias et demain Prométhée,
Aujourd'hui moi, Shakespeare, et demain toi, Hugo.

O mon Dieu ! laisse-leur, à ces pauvres poètes,
Laisse à tous ces penseurs leurs consolations.
Laisse les croire en eux, car ils sont tes prophètes.
Fais-leur la charité de leurs créations.

S'ils se croyaient moins grands, ils seraient moins sublimes.
Ils croiraient moins en toi s'ils croyaient moins en eux.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Leur force, c'est leur foi. Ton ciel est sur leurs cimes,
La moitié de leur culte est de se croire dieux.

Tu ne veux pas, Seigneur, tuer le Misanthrope,
Tu ne veux rien tuer de ce qui rayonna,
Tu ne veux pas tuer ton doux esclave Ésope,
Tu n'es pas l'Iago de ma Desdemona.

Tu ne veux pas tuer Juvénal et Cervante,
On n'est pas assassin quand on s'appelle amour ;
Lorsqu'Eschyle tremblant met avec épouvante
Prométhée au carcan, tu n'es pas le vautour :

Tu veux que l'on soit grand, même en étant pygmée.
La voix n'impose pas silence à ses échos,
Et lorsque tes clairons chantent ta renommée,
Ils ne font pas crouler, Seigneur, nos Jérichos,

Qu'à bâtir son tombeau notre œuvre s'évertue.
Faisons ce tombeau grand, ce ne sera pas peu.
Mettons-y seulement une telle statue
Que son oreille atteigne à la bouche de Dieu.

II

Quand Eschyle, pensif, sculpte l'âme d'Oreste,
Quand Cervantes, songeur, fait son grave hidalgo,
Quand l'amer Poquelin plie sous le front d'Alceste,
Quand j'endors Desdemone à l'ombre d'Iago ;

Lorsque dans Caliban je peins l'être vorace,
Ou que dans Richard III je peins l'homme inhumain,
Quand, à lady Macbeth refusant toute grâce,
Sombre, avec son forfait, je lui gante la main ;

A Juliette un soir quand je dis ma romance,
Quand je fais mon roi Lear et vous vos Triboulets,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quand, comme une caverne au fond d'un bois immense,
L'autre de Grandgousier s'ouvre dans Rabelais ;

Lorsqu'Ésope, indigné d'être esclave de l'homme,
S'évade dans la fable et fuit dans l'idéal,
Quand Tacite aux Nérons ouvre un cirque dans Rome
Et fait manger Tibère à son tigre royal ;

Quand Silène s'enivre à ta treille, ô Virgile
Quand, parlant et prêchant dans le monde ébloui,
Moïse écrit la Bible et Jésus l'Évangile,
Et que la croix, de loin, parle au mont Sinaï ;

Lorsque, penseurs profonds et poètes sublimes,
Nous créons lentement, lorsque nous animons
Ces géants, qui, levant au ciel leurs vastes cimes,
Font une ombre le soir plus grande que les monts ;

Non, nous ne créons pas ! nous plagions nos âmes,
Nous copions le Dieu qui fait les passions,
Nous plagions l'enfant, les hommes et les femmes,
Nous créons après Dieu dans ses créations.

Nous volons à l'amour, à la vie, à la tombe,
A l'un tous ses baisers, à l'autre tous ses os ;
Nous dérobons sans bruit toute larme qui tombe,
Nous cherchons des trésors au fond de tous les maux.

L'amour que nous mettons dans nos œuvres profondes
Nous arrive, envoyant un nid au bord du ciel ;
Nous sommes, ô douleur ! les plongeurs de tes ondes,
Nous sommes, ô baiser, les frelons de ton miel.

Nous mettons l'infini librement dans nos strophes,
Nous demandons des mots au destin, maître obscur,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Nous prenons, s'il nous faut de sombres catastrophes,
Sa grande épée à main, accrochée à son mur.

Nous sommes, ô mon Dieu, tes enfants et tes hôtes ;
Nous usons largement de l'hospitalité,
Nous baignons dans tes eaux si pures et si hautes
Nos Achilles naissants, fleuve d'éternité.

Voilà pourquoi, Seigneur, nos œuvres immortelles
Meurent en arrivant près de l'astre Apollon ;
Sa flèche d'or, tombant de ses mains éternelles,
Dans leur voyage au ciel leur touche le talon.

C'est nous qui déposons nous-mêmes notre glaive
Et notre palme verte et nos sceptres de feu.
Si haut que sur nos fronts la couronne s'élève,
Elle abdique en voyant la sandale de Dieu.

C'est nous qui nous rayons de la liste des astres,
C'est nous qui renonçons à la rivalité
En voyant les soleils sous les sacrés pilastres,
Tous loin de l'Éternel, et pas un à côté.

Dieu nous parlerait bien de nous et de nos drames,
Mais nous lui répondons : Seigneur, parlons de vous.
Vous êtes avant nous le créateur des âmes,
Vous êtes le plus grand, vous êtes le plus doux.

Vous avez fait Eschyle avant qu'il fût Oreste,
Vous avez fait Shakespeare avant qu'il fût Hamlet.
Vous avez fait Molière avant qu'il fût Alceste,
Nos rayons sont formés de vos gouttes de lait.

Vous avez fait bien plus, vous avez fait les mondes,
L'espace, abîme où vont se perdre vos rayons,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

La robe de la nuit aux caresses profondes
Pour bercer le sommeil de vos créations.

Vous avez fait, mon Dieu, la vie et la clémence ;
Et chacun de vos pas est marqué par un don.
C'est à votre regard que tout amour commence,
Vous écriviez : *Douleur*, un ange lut : *Pardon*.

Vous avez dans le ciel une escorte d'étoiles,
Votre main en s'ouvrant verse les tourbillons,
Vos drames sont joués sur l'océan sans voiles
Par quatre grands acteurs nommés les aquilons.

Pour votre dénouement vous avez la tempête ;
Vous apprenez leur rôle à l'aube, au soir, au jour,
Et quand la terre, émue, ignorant le poète,
Lui demande son nom, le ciel répond : l'amour.

Laissons donc, ô vivants, nos œuvres à la terre,
Les hommes à genoux en seront les valets ;
Mais lorsque vous viendrez chez le maître Mystère,
Laissez cette poussière au seuil de son palais.

Seuls, vous ne passez pas dans le monde où l'on passe,
Dans la vie où l'on meurt, l'art est seul immortel,
Mais avant d'approcher l'Éternel face à face
Suicidez-vous tous à la porte du ciel.

III

Les cinq premières strophes ont été maintenues sans changement.

Quand vous voyez, aux pieds d'une autre Cléopâtre,
Alceste, doux lion, courber son dos câlin,
Vous n'apercevez pas, dans le fond du théâtre,
L'ombre de Poquelin.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quand vous voyez passer dans le fond de la scène
Hamlet vêtu de deuil, croyez qu'il n'est pas seul,
Shakespeare est dans son front, Shakspeare est dans sa veine,
Ce n'est pas un manteau qu'il a, c'est mon linceul.

Invisibles acteurs, nous jouons nos chefs-d'œuvre ;
Nos noms sont sur l'affiche aux portes des tombeaux,
Et si l'on nous sifflait, nous dirions : la couleuvre
A passé dans nos os.

Notre statue en deuil s'en vient du cimetière ;
Nous venons écouter critiques et défis.
Le commandeur descend du tombeau de Molière ;
Je monte près d'Hamlet et je lui dis : mon fils.

Vos applaudissements font tressaillir nos âmes.
Nos sépulcres sans bruit respirent vos bouquets,
Quand la goule Ducis enfonce dans mes drames
La dent des sobriquets,

Je m'indigne et je dis : profanateur, arrière !
Laisse mon crâne aux mains du fossoyeur ; le beau
Est un mort redoutable, il dort sous cette pierre ;
Tes vers n'ont pas le droit d'entrer dans son tombeau.

Oui, nous vous entendons, penseurs, jeunes poètes,
Esprits religieux si puissants et si doux.
Nous vous remercions, étant ce que vous êtes,
De vous mettre à genoux.

Votre pensée amie est veuve de Shakespeare ;
Il la voit, il la sent, il lui parle toujours.
Vous gagnez la couronne et moi je la respire,
Vous êtes mes amants, vous êtes mes amours.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quand une œuvre de vous éclôt sur votre terre,
Je la prends dans mes mains et nous nous asseyons,
Cervantes fait du doigt taire le grand Molière
Et tous disent : voyons !

On écoute le drame, et j'ai vu pleurer Dante
Quand vous mettiez l'amour dans l'âme des plus laids,
Et quand vous aiguisiez votre langue mordante,
L'Olympe riait moins que ne rit Rabelais.

C'est bien, continuez. Votre voix est sacrée.
Faites votre œuvre après Hamlet et don Juan.
Vous êtes après nous la seconde marée
De l'immense océan.

Vous conduisez au port l'humanité. Vous êtes
Les pilotes pensifs du grand voyage au ciel,
Vous commandez debout la manœuvre aux tempêtes
Et la foudre craint l'art, Prométhée éternel.

Deux phares rayonnants conduisent votre voile,
Deux autels de granit dont on n'ose approcher
L'art et l'exil, posant tous deux la même étoile
Sur le même rocher.

L'art et l'exil ! géants ! lutteurs aux grands murmures !
Blancs d'écume tous deux, ils combattent le sort,
Dans l'humaine mêlée on entend leurs armures,
Et quand ils sont vainqueurs, ils entrent dans la mort.

Ils entrent dans la mort en chantant leur victoire,
Les chevaux du soleil qui hennissent le feu
Les mènent couronnés aux portes de la gloire,
Capitale de Dieu.

XXIV

ESCHYLE DICTE DES VERS – IL RÉPOND, SANS QU’ON
LA FORMULE À UNE OBJECTION : LE CHÂTIMENT N’A
QU’UN SEXE

Mardi 7 février 1854, neuf heures du soir

Présents : Auguste Vacquerie et François-Victor Hugo. M^{me} Victor Hugo
et Charles Hugo à la table.

AUGUSTE VACQUERIE

- Qui est là ?
- Eschyle.
- As-tu une communication à nous faire ?
- Oui.
- Parle.
- Dans les mondes punis, dans le monde où vous êtes
Noir cachot dont le doute
- C’est en vers que tu parles ?
- Oui.

a forgé les barreaux,
Les êtres animés, les hommes et les bêtes,
Sont tous des condamnés et sont tous des bourreaux

La justice divine a fait ainsi le crime
Pour que le même bras tienne le châtiment,

C’est la loi que Caïn soit aussi la victime
Et qu’Abel soit aussi bourreau
Trois coups.

- Que veux-tu changer ? Est-ce toute la strophe ?
- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

La justice divine a fait ainsi le crime,
Il devient le remords dans le même moment,
Le meurtrier soudain se transforme en victime,
Le crime est le fourreau d'où sort le châtiment.

Aimez-vous mieux :

Le crime est le fourreau du poignard châtiment ?

– Nous hésitons entre les deux. Choisis. Lequel ?

– Un.

Tout souffre, tout gémit, tout travaille au supplice,
Le bourreau souffre autant que le cœur châtié,
Quand je mets Prométhée au haut du précipice,
Le vautour qui le mord me fait aussi pitié.

Les méchants sont bourreaux par l'ongle et par la serre,
Par le regard sanglant qui sort de leurs yeux ronds,
Parce qu'ils ont la force au crime nécessaire

Interruption de dix minutes. La table tournoie.

Et que Dieu leur a dit : je vous fais mes Nérons.

Les méchants à leur tour sont de pauvres colombes,
Des âmes que le sort rive en ces noirs pontons,
Que le remords boucher égorge dans leurs tombes,
A qui le tigre dit : vous êtes des moutons.

Les bons sont des bourreaux qui s'ignorent eux-mêmes

François-Victor Hugo sort.

Oiseaux de nuit du bien, sombres hiboux du jour,
Faisant d'une action sortir les deux extrêmes,
Bourreau par dévouement et

Trois coups.

Et créant la douleur parce qu'ils sont l'amour.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Entre Victor Hugo.

Quand un d'eux dévouant ses jours pour une femme
Vient lui dire : je t'aime, et tombe à ses genoux,
Et que se croyant seuls ils se donnent leur âme,

Le sombre châtiment assiste au rendez-vous.
Relis-moi ces vers.

Auguste Vacquerie relit. Au vers :

A qui le tigre dit : vous êtes des moutons,
la table frappe trois coups.

Tigres redevenus tout à coup des moutons.

Il dit au couple heureux : place à la jalousie ;
A la mère : je viens empoisonner ton lait.
Et quand nous le mettons dans notre poésie
Il est le fils de Lear et le père d'Hamlet.

Les bons sont des bourreaux cachés dans des archanges
Des assassins masqués derrière la bonté,
Des spectres nourrissant des
Trois coups.

Les bons sont des bourreaux au visage d'archange,
– Gardes-tu le deuxième vers ?
– Oui.
Des muets envoyés par le sort qui se venge.
Trois coups.

– Quel vers veux-tu changer
– Le deux.
Des assassins masqués dont on bande les yeux.
– Tu gardes le troisième ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

Et Dieu pour nous punir se cache derrière eux,

AUGUSTE VACQUERIE

– Je voudrais te faire une observation sur le quatrième vers de l'avant-dernière strophe.

– Je la sais : Lear a des filles, et non un fils.

– En effet, c'est ce que je voulais te dire. Veux-tu me permettre de te proposer un vers à la place du tien :

C'est ton fils, Clytemnestre, et c'est ton père, Hamlet ?

– Non. Le châtiment n'a qu'un sexe et j'ai choisi exprès la femme à côté de l'homme pour lui retirer brusquement son sexe et sa faiblesse dans l'œuvre virile du châtiment. Lear croit avoir des filles, il a un fils, l'envoyé du crime, le bourreau.

Minuit. Victor Hugo s'en va.

Les bons sont condamnés parce qu'ils sont ses

Trois coups.

Ils sont des condamnés par leur dévouement même.

Par leur cœur, par leurs yeux qui pleurent sur nos mains,

Parce qu'ils sont les bons et parce qu'on les aime,

Ils sont les plus punis étant les plus humains.

Ils sont les plus punis, parce que les souffrances

Du plus petit en eux trouve de grands échos,

Et qu'ils disent au crime ainsi qu'aux innocences :

Vous pleurez, la pitié ne voit que des égaux

Une heure moins un quart.

– Quand reviendras-tu ?

– Mardi à neuf heures.

XXV

NOUVEAUX VERS DE SHAKESPEARE

Jeudi 9 février 1854, neuf heures du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo. Auguste Vacquerie à la table.

- Qui est là ?
- Shakespeare.
- Parle.
- Le théâtre, c'est l'homme. Il traverse les âges,
Calmant par son regard les fauves passions,
Debout, grave et serein, dépassant tous les sages,
C'est le grand Daniel de la fosse aux lions.

Ils sont là sous ses pieds, hérissant leur crinière,
Les trois lions du mal, de l'ombre et de la nuit,
Les trois doutes cachés dans l'esprit, leur tanière.
La table s'interrompt et hésite : trois coups.

Les trois lions, chacun dans son ombre tapi,
Les trois doutes cachés dans l'esprit, leur tanière,
L'un l'antique lion, dans la fable accroupi.
Entre Victor Hugo. – Charles est très fatigué.

AUGUSTE VACQUERIE

- La fatigue de Charles te gêne-t-elle ?
- Oui.
- Faut-il cesser ?
- Oui.

La séance est levée à 9 heures et demie.

XXVI

MOLIÈRE – IL VEUT ÊTRE INTERROGÉ EN VERS ;
VICTOR HUGO LUI LIT CEUX QU’IL A PUBLIÉS
AUTREFOIS – MOLIÈRE Y RÉPOND EN VERS – VICTOR
HUGO IMPROVISE, PENDANT UNE SUSPENSION DE
SÉANCE, UNE QUESTION EN VERS POUR MOLIÈRE,
C’EST L’OMBRE DU SÉPULCRE QUI Y RÉPOND EN
ADMONESTANT VICTOR HUGO – DEUXIÈME QUESTION
IMPROVISÉE PAR VICTOR HUGO, DEUXIÈME RÉPONSE
AUSSI SÉVÈRE – NOTE CONSTATANT LA SUPÉRIORITÉ,
COMME POÈTE, DE L’OMBRE DU SÉPULCRE SUR
MOLIÈRE, SHAKESPEARE, ESCHYLE, ETC.

Vendredi 10 février, 9 heures et demie

Présents : M^{me} Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Victor Hugo. Th.
Guérin, Charles Hugo à la table.

- Qui est là ?
- Molière.
- As-tu une communication à nous faire ?
- Je ne parlerai en vers, c’est-à-dire dans la seule langue que je
veuille parler, qu’à celui qui m’interrogera en vers. C’est l’ordre de
l’Ombre du Sépulcre.

Victor Hugo lit dans les *Rayons et les Ombres* les vers adressés au
Faune au sujet de Molière²⁹.

Avez-vous eu l’honneur de voir rêver Molière ?
Vous a-t-il quelquefois, d’une voix familière,
Vous jetant brusquement un vers mélodieux,
Tutoyé, comme on fait entre les demi-dieux ?
En revenant un soir du fond des avenues :
Ce penseur qui, voyant les âmes toutes nues

²⁹ La Statue.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ne pouvait avoir peur de votre nudité,
A l'homme, en son esprit, vous a-t-il confronté ?
Et vous a-t-il trouvé, vous, le spectre cynique,
Moins triste, moins méchant, moins froid, moins ironique,
Alors qu'il comparait, s'arrêtant en chemin,
Votre rire de marbre à notre rire humain ?

– Je connais cette allée et je connais ce marbre.
Un soir d'hiver le parc était sombre et profond.
Trois coups.

Un soir d'hiver, le parc était sombre et profond.
Je marchais. La nuit froide obscurcissait ses voiles,
Et chaque arbre semblait sous le divin plafond
Un grand chandelier plein d'étoiles.

Je rencontrais ce faune. Il riait dans la nuit.
Il riait dans l'horreur de l'ombre et du silence.
Son noir ricanement ne faisait pas de bruit.
Trois coups.

– Que veux-tu changer ?
– Et du silence.
– Par quoi ?
– Qui commence.
Et faisait peur au parc immense.
Tout l'entourait ainsi qu'un rieur redouté.
Les hêtres sur son front retenaient leurs haleines,
Et ce bouffon faisait, sous son rire effronté,
Trembler leurs majestés les chênes.

VICTOR HUGO

– Il y a *front* et *effronté* dans deux vers qui se suivent. Veux-tu
changer l'un des deux ?
– Front.
– Comment refais-tu le vers ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Les hêtres près de lui retenaient leurs haleines.

Et comme je passais, il me dit : « O penseur,
Je suis un malheureux qui souffre sans le dire :
Les larmes de la nue et de la nuit sa sœur
Tombent sur moi, le rire.

On fait remarquer que ce vers n'a que six syllabes et que les vers correspondants en ont huit.

– Veux-tu le refaire ?

– Oui.

Tombent sur moi, captif du rire.

Tout voudrait que je pleure et moi, silencieux,
J'entends sans m'émouvoir
Trois coups.

O cœur humain, j'entends les bruits que tu m'apportes
Et je vois à travers les trous de mes deux yeux
L'âme s'emplir de feuilles mortes,

Et devant moi rieur, tout passe tour à tour,
Et le chant des oiseaux et ton chant, ô Molière,
Et les doux promeneurs disant des mots d'amour,
Je ris quand pleure La Vallière.

Le palais est rempli de courtisans hideux
Qui se font un manteau du haillon de la France.
Je ris, quand près de moi, debout au milieu d'eux

La table s'interrompt et s'agite pendant six ou huit minutes. Trois coups.

– Quel vers veux-tu changer

– Le deux.

S'habillant du haillon de la France abattue

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et je ris quand son spectre errant au milieu d'eux
Vient s'accouder à ma statue.

Je ris du mois qui passe et du soleil couché
Du sombre hiver qui fait grelotter l'humble alcôve,
Trois coups.

– Quel vers veux-tu changer ?

– Un.

– Tout entier ?

– Non.

et de la fin du jour.

– Tu gardes le deuxième ?

– Oui.

Et dont la neige met pour le bal de la cour
Une perruque à mon front chauve.

Mon rire est comme l'âme insensible à vos cris,
L'homme souffre, aime, pleure, et frémit et succombe
L'homme doute, je ris
Trois coups.

Mon rire est comme une âme insensible à vos cris.
Que l'homme souffre, pleure, ou désespère, ou tombe
O penseur, je rirais encor comme je ris.
Si mon socle était ma tombe.

Il se tut. Et je vis sous l'ombre des grands bois
S'animer ce fantôme au sourire funeste,
Et je lui dis : ton nom, pauvre douleur sans voix ?
Le rieur répondit : Alceste.

Pendant une suspension de séance, Victor Hugo improvisa les vers suivants :

Toi qui du vieux Shakespeare as ramassé le ceste,
Toi qui près d'Othello sculptes le sombre Alceste,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Astre qui resplendis sur un double horizon,
Poète au Louvre, archange au ciel, ô grand Molière,
Ta visite splendide honore ma maison.
Me tendras-tu là-haut la main hospitalière ?
Que la fosse pour moi s'ouvre dans le gazon :
Je vois sans peur la Tombe aux ombres éternelles,
Car je sais que le corps y trouve une prison,
Mais que l'âme y trouve des ailes.

Agitation de la table.

- Oui est là ?
- L'Ombre du Sépulcre³⁰.
- Esprit qui veux savoir le secret des ténèbres
Et qui, tenant en mains le terrestre flambeau,
Viens, furtif, à tâtons, dans nos ombres funèbres
Crocheter l'immense tombeau,

Rentre dans ton silence et souffle tes chandelles ;
Rentre dans cette nuit dont quelquefois tu sors.
L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles
Par-dessus l'épaule des morts.

VICTOR HUGO

- Question pour Molière :
Les rois et vous, là-haut, changez-vous d'enveloppe ?
Louis quatorze au ciel n'est-il pas ton valet ?
François premier est-il le fou de Triboulet
Et Crésus le laquais d'Ésope ?

Es-tu là, Molière ?

Réponse douteuse.

- Le ciel ne punit pas de telles grimaces
Et ne travestit pas en fou François premier.

³⁰ Dans le manuscrit, la première strophe est écrite comme de la prose. A la deuxième strophe on s'est aperçu que la réponse était dictée en vers. – G.S.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

L'enfer n'est pas un bal de grotesques paillasses
Dont le noir châtiment serait le costumier.

- Est-ce Molière qui a répondu ?
- Non.
- Qui est-ce donc ?
- L'Ombre du Sépulcre.

Clos à deux heures.

NOTE. Molière, Eschyle, Shakespeare, André Chénier, en dictant leurs vers, se reprennent, s'interrompent, hésitent, effacent, refont.

L'Ombre du Sépulcre, elle, dicte les vers comme la prose, sans hésitation, sans travail, couramment. Quand Victor Hugo a fait à Molière la question : – Les rois et vous, là-haut, etc.

Nous avons demandé si Molière était là, nous avons cru que la table répondait oui, mais la réponse ayant été dictée très vite et sans ratures nous avons pensé que cela ne devait pas être Molière. C'est pourquoi nous avons redemandé qui c'était. En effet c'était l'Ombre du Sépulcre.

XXVII

ESCHYLE – VACQUERIE LUI A FAIT DES VERS QU'IL A
TERMINÉ, LA VEILLE – IL LES LUI LIT – ESCHYLE Y
RÉPOND – VICTOR HUGO S'INSURGE CONTRE UN VERS
QUI LUI SEMBLE « RAPETISSER DIEU » – ESCHYLE
LE CHANGE – OBSERVATIONS DE VICTOR HUGO SUR
CERTAINES RÉPÉTITIONS DE MOTS, LE MÊME ESPRIT
PRENDRAIT PLUSIEURS NOMS – EXPLICATION

Mardi 14 février 1854, neuf heures du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo.

Auguste Vacquerie à la table.

AUGUSTE VACQUERIE

– Qui est là ?
– Eschyle.

AUGUSTE VACQUERIE

Eschyle, toi chez qui l'humanité muette,
A tâtons dans la nuit, sans espérer le jour,
Aveugle, rampe aux pieds des dieux ; sombre poète
De la fatalité, – que dis-tu de l'amour ?

L'aube à notre horizon pas à pas est montée,
Et depuis soixante ans nous y voyons un peu.
Le grand quatre-vingt-neuf, dont tu fis Prométhée,
Au ciel avare enfin a dérobé le feu.

Apollon nous dirait de tuer notre mère,
Que notre conscience insulterait sa loi.
Oreste répondrait au dieu de la lumière
Puisque tu veux tuer, je suis plus dieu que toi !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Oui, nous voyons le mal et le bien, grand spectacle !
Sans aller consulter les dieux ni les démons.
Oui, notre conscience est notre seul oracle ;
Oui, nous avons enfin des yeux ; – mais nous aimons.

Alors, nous avons beau voir le bon et le juste,
Nous sommes les laquais de notre passion.
Une petite main tient notre bras robuste,
Notre cœur te soufflette, ô Révolution !

Le cœur n'a pas cessé d'accumuler sans trêve.
Les vices ténébreux sur les crimes hardis
Depuis l'heure où, mangeant le fruit cueilli par Ève,
Adam a préféré l'amour au paradis.

Hélène aime Pâris, et Troie est inondée
De sang humain coulant à flots pendant dix ans ;
Clytemnestre aime, et tue Agamemnon. Médée
Aime Jason, et coupe en morceaux ses enfants.

Serait-ce donc la loi ? L'amour a-t-il pour tâche
De mettre un noir poison dans la blancheur du sein ?
Cléopâtre, tu fais de Marc-Antoine un lâche ;
Desdemona, tu fais du Maure un assassin.

Les poètes, portraits de l'homme à tous les âges,
Mettent l'amour au fond de tous les inhumains.
L'amour, crime des bons, corruption des sages
A moins de pleurs aux yeux qu'il n'a de sang aux mains.

Quoi ! l'homme le plus fort, le penseur, le doux maître,
L'ami des animaux, même des malfaisants,
Pour en faire un méchant, un meurtrier, un traître,
Il suffit du front pur d'une enfant de seize ans !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Il a beau résister. Sa conscience triste
A beau leur dire : Ami, tu fais mal, tu vois bien.
Il commet en plein jour ce que commet Égisthe,
Caché dans la nuit noire et sous le dieu païen.

O dix-huitième siècle effrayant et sublime,
L'esprit est délivré, mais le cœur est fatal.
Et notre amour nous fait de la lumière un crime,
Car nous faisons le mal voyant que c'est le mal.

Viendra-t-il un moment où le cœur sera libre ?
Où tout sera d'accord ? Viendra-t-il ce grand jour
Où, réconciliant notre âme et notre fibre,
La conscience humaine épousera l'amour ?

Le nocturne viol, le trahi qui se venge,
Le veuf qui va montrant le poing au firmament.
Est-ce l'amour lui-même, ou n'est-ce que la fange
Dont nous obscurcissons le divin diamant ?

L'amour est-il encor l'amour, sans frénésie ?
Sera-t-il aussi doux s'il n'a jamais frémi ?
Lâcheras-tu l'amour, ô noire jalousie
Qui du plus amoureux fais le pire ennemi ?

Eschyle, quel moyen de modérer les laves ?
Être aimé tout ensemble et libre, dis, comment ?
Il ne faut qu'un amour pour faire deux esclaves :
Lui, de sa jalousie ; elle, de son amant.

Pourrons-nous corriger sans le réduire en poudre
Ce grand frissonnement moral et sensuel,
Ce terrible bonheur fait d'un jet de la foudre
Et dont la splendeur sombre éclabousse le ciel ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ou bien faut-il choisir ? dis, faudra-t-il que l'homme
Abandonne l'amour s'il veut la liberté,
Et que ce sacrifice horrible se consomme,
Et qu'il foule à ses pieds son cœur ensanglanté ?

Vieux poète fatal affranchi par la tombe,
Dis-nous si sans mourir l'amour peut se calmer,
Et comment le vautour deviendra la colombe ;
Car nous voulons penser, mais nous voulons aimer.

Faut-il tuer l'amour ainsi que tout le reste
Pour que l'homme soit libre enfin de tout côté ?
Amour, ce mot charmant de la langue céleste,
Serait-il l'autre nom de la fatalité ?

Si c'était elle, ô Dieu, si c'était son squelette,
Qui, rejetant le nom dont tu la désignais,
Revint à nous un masque aux yeux ! Toi, son poète,
Regarde bien, et dis si tu la reconnais.

Si c'était elle, ô Dieu, qui ressaisit notre âme
Et qui prit, remplaçant son attirail banal,
Pour sa chaîne de fer un cheveu d'une femme
Et pour son clou d'airain un regard virginal ?

Vers faits la veille, 13 février.

Les vers lus, la table s'agite et tourne un quart d'heure sans commencer à parler.

– Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre,
C'est le sombre captif du mal, du bien, du beau.
Il ne peut devenir, c'est la loi du mystère,
Libre, qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Non, il ne suffit pas qu'il ait conquis, doux rêve,
La liberté sur l'ombre et le jour sur le nord.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Sa conquête commence, et celui qui l'achève
C'est ce grand conquérant qui s'appelle la mort.
Aimez-vous mieux, en changeant la rime :
C'est ce grand conquérant à qui je dis : mon Dieu,
Nous hésitons. Entre Victor Hugo.

Victor Hugo préfère le premier vers parce que le second lui semble diminuer Dieu. Dieu ne conquiert pas, il crée. Ce mot conquérant, qui agrandit l'homme, rapetisse Dieu. Victor Hugo demande à la table si elle est de son avis.

– Je change ainsi :
C'est le seul conquérant qui soit grand, c'est la mort.
Non, il ne suffit pas qu'il force les bastilles,
Qu'il jette en rugissant les trônes à l'égout,
Trois coups.

AUGUSTE VACQUERIE

– Dans quel vers veux-tu changer ?
– Un.
– Jusqu'à quel mot gardes-tu ?
– Force
renverse une geôle
– Laisses-tu le deuxième vers ?
– Oui.
Son âme aura toujours une marque à l'épaule.
Le cœur humain n'aura jamais de dix-Août.

Il sera toujours là, le sombre roi, le maître,
Le doute, de nos cœurs faisant ses noirs valets,
Passant et repassant devant notre fenêtre.
Trois coups.

– Quel vers ?
– 3.
– A quel mot ?
– Devant

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

derrière la fenêtre,
Allumant, éteignant les lustres du palais.

Vous tuez un tyran, mais l'esclavage reste,
Qu'il s'appelle l'amour ou la fatalité.
Lorsque Dieu veut punir sur un globe te
Trois coups, il garde le premier hémistiche.

dans le monde d'Oreste,
Ses bourreaux ont le don de l'immortalité.

Vous tuez un tyran ? Tuez la jalousie !
Mettez donc la douleur, comme le Louvre, en feu !
Vous faites choir un roi quand votre heure est choisie.
Mais exécutez donc l'exécuteur de Dieu !

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen,
J'ai voulu sur mon dos porter ta peau tigrée,
Et j'ai voulu qu'on dît : Eschyle néméen.

Je n'ai pas réussi. La sombre bête fauve
Remplit encor vos cœurs de son ongle éternel,
L'âme humaine est toujours pleine d
Trois coups.

la bête fauve sombre
Déchire encor
Elle laisse le reste du 2^e vers et laisse le commencement du 3^e.

de cri sans nombre,
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

VICTOR HUGO

– Il y a trois fois le mot *sombre*. Où veux-tu le remplacer ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Au deuxième vers :
C'est le *triste* captif du mal, etc.

Après moi vint Shakespeare. Il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,
Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde.
Après moi le dompteur, il vint lui le chasseur,
Et comme il regardait dans son âme profonde
Macbeth cria : fuyons, et Hamlet dit : j'ai peur.

Il se sauva. Molière alors sur la lisière
Apparut. Il disait : moi, je n'aurai pas peur.
Veux-tu venir souper chez moi, spectre de pierre ?
Au souper, Sganarelle eut peur du commandeur.

NOTE. – Une coïncidence curieuse : avant le dîner, aujourd'hui,
dans cette même chambre où la table nous parle en ce moment,
écrivant une question pour Molière, j'ai fait ces deux vers :

Toi qui...

As sans peur souffleté Tartuffe en pleine église,
Et mené don Juan souper dans le tombeau.

Auguste Vacquerie.

Trois coups.

- Quel vers ?

- 2.

Parut, et dit : voyez si mon âme faiblit.
Commandeur viens souper. Mais au festin de pierre
Molière trembla tant que don Juan pâlit.

Minuit. Victor Hugo va se coucher. Charles est fatigué et voudrait
remettre la suite à un autre jour. On consulte la table.

- Encore une ou deux strophes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

– Autant de strophes que tu voudras. Nous sommes trop heureux
que tu veuilles bien venir et rester avec nous. Malgré la fatigue,
nous ne cesserons que quand tu nous le diras.
– Mais que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion à la griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.
Il remp
Trois coups.

Il blanchit d'ossements les œuvres des poètes.
Votre art après le nôtre achève la leçon.
C'est toujours mon lion qui ronge les squelettes
Que vos Quasimodo laissent à Montfaucon.

Donc la fatalité pour l'humaine blessure,
C'est l'amour, et l'amour c'est la fatalité.
C'est toujours cette dent dont l'horrible morsure
Fait que tous nos baisers ont l'air ensanglanté.
Nous demandons à quitter, la table refuse.

La boucle de cheveux que coupe le poète,
Que don Juan dérobe à quelque front charmant,
Que baise Roméo pensant à Juliette,
Est prise à ta crinière, ô lion châtiment !

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache à l'antre où, seul, tu mets l'âme en lambeau,
T'arrache à ta forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt la cage du tombeau.

AUGUSTE VACQUERIE

– Veux-tu que je te relise toute la pièce ? Si tu veux modifier un
vers, tu frapperas un coup ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

A ce vers :

Ses bourreaux ont le don de l'immortalité,
la table frappe un coup.

– Il donne à ses bourreaux son immortalité.

Au vers :

Je n'ai pas réussi. La bête fauve sombre,

Auguste Vacquerie demande à Eschyle de changer la rime qui se retrouve plus bas. La table dit :

– Humaine.

AUGUSTE VACQUERIE

– Alors comment refais-tu le troisième vers de la strophe ?

– Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine.

Trois coups.

– Quel vers veux-tu changer ?

– Le second.

Déchire encor vos chairs de son ongle éternel.

A ce vers :

Il blanchit d'ossements les œuvres des poètes,

Auguste Vacquerie fait remarquer que *il* semble se rapporter à Dante.
La table :

– Ce monstre a d'ossements blanchi tous les poètes

Auguste Vacquerie continue la lecture jusqu'à ce vers :

Donc la fatalité pour l'humaine blessure, etc.

AUGUSTE VACQUERIE

– Je ne trouve pas ce vers très clair.

– Donc la fatalité fait la même blessure

Que l'amour, et l'amour que la fatalité.

AUGUSTE VACQUERIE

– Ces vers sont plus clairs, mais répondent moins directement à la question que je t'ai faite, si l'amour est la fatalité.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– c'est moi qui te l'assure
A la dernière strophe la table frappe un coup.

– Gardes-tu le premier vers ?

– Oui.

– Le deuxième ?

– Non.

T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend dans ta forêt...
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau.

AUGUSTE VACQUERIE

– Avant de te quitter, un mot. Tu nous avais commencé l'autre soir de très beaux vers. Ne reviendras-tu pas nous les terminer ?

– Je les ai refaits ce soir.

Conversation et discussion. AugusteVacquerie ne voit pas de ressemblance entre les vers de ce soir et les vers commencés par Eschyle. Il y a plutôt de la ressemblance entre les vers de ce soir et les deux strophes faites un soir de l'autre semaine par Shakespeare. Cette méprise d'Eschyle ferait croire que ces esprits qui nous apparaissent ne sont pas plusieurs, mais le même qui prend plusieurs noms, puisqu'Eschyle confond les vers de Shakespeare avec les siens. La table :

– Shakespeare et moi nous sommes collaborateurs.

– Je ne te parle pas des strophes de Shakespeare, mais des tiennes. Voudras-tu venir nous les compléter quand nous t'appellerons ?

– Oui.

2 heures du matin.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE

Mercredi 15 février

Je recopie les vers d'hier tels qu'Eschyle les a refaits et complétés.

Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre.
C'est le triste captif du mal, du bien, du beau.
Il ne peut devenir, c'est la loi du mystère,
Libre, qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Non, il ne suffit pas qu'il ait conquis, doux rêve,
La liberté sur l'ombre et le jour sur le nord.
Sa conquête commence, et celui qui l'achève.
C'est le seul conquérant qui soit grand, c'est la mort.

Non, il ne suffit pas qu'il renverse une geôle,
Qu'il jette en rugissant les trônes à l'égout.
Son âme aura toujours une marque à l'épaule.
Le cœur humain n'aura jamais de dix-Août.

Il sera toujours là, le sombre roi, le maître,
Le doute, de nos cœurs faisant ses noirs valets
Passant et repassant derrière la fenêtre,
Allumant, éteignant les lustres du palais.

Vous tuez un tyran, mais l'esclavage reste,
Qu'il s'appelle l'amour ou la fatalité.
Lorsque Dieu veut punir dans le monde d'Oreste,
Il donne à ses bourreaux son immortalité.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Vous tuez un tyran ? tuez la jalousie !
Mettez donc la douleur, comme le Louvre, en feu !
Vous faites choir un roi quand votre heure est choisie,
Mais exécutez donc l'exécuteur de Dieu !

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen,
J'ai voulu sur mon dos porter ta peau tigrée,
Et j'ai voulu qu'on dît : Eschyle néméen.

Je n'ai pas réussi. La bête fauve humaine
Déchire encor vos chairs de son ongle éternel ;
Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine.
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

Après moi, vint Shakespeare. Il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,
Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde.
Après moi le dompteur, il vint lui le chasseur.
Et comme il regardait, dans son âme profonde
Macbeth cria : fuyons, et Hamlet dit : j'ai peur.

Il se sauva. Molière alors sur la lisière
Parut, et dit : voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ! mais au festin de pierre
Molière trembla tant que don Juan pâlit.

Mais, que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion à la griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ce monstre a d'ossements blanchi tous les poètes.
Votre art après le nôtre achève la leçon.
C'est toujours mon lion qui ronge les squelettes
Que vos Quasimodo laissent à Montfaucon.

Donc, la fatalité, c'est moi qui te l'assure,
C'est l'amour, et l'amour c'est la fatalité.
C'est toujours cette dent dont l'horrible morsure
Fait que tous nos baisers ont l'air ensanglanté.

La boucle de cheveux que coupe le poète,
Que don Juan dérobe à quelque front charmant,
Que baise Roméo pensant à Juliette,
Est prise à ta crinière, ô lion châtiment !

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend dans ta forêt profonde et séculaire
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau.

XXVIII

REMONTRANCES DE L'OMBRE DU SÉPULCRE
À PROPOS D'UNE CONVERSATION TENUE EN
EFFET AU DÉJEUNER PAR LES HÔTES DE JERSEY
— EXPLICATIONS DE VICTOR HUGO — APOLOGIE
DE SHAKESPEARE ET DE MOLIÈRE PAR L'OMBRE DU
SÉPULCRE — SUR L'EXÉCUTION DE TAPNER

Vendredi 17 février, 9 heures du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie. M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo à la table.

- Qui est là ?
- L'Ombre du Sépulcre :
- As-tu une communication à nous faire ?
- Oui.
- Nous t'écoutons.
- Qu'est-ce que j'entends donc et qu'est-ce que j'apprends ?
Quoi, dans cette maison vous avez osé dire
Que vous aimeriez mieux avoir dix mille francs
Que dix phrases du grand Shakespeare³¹ !
Est-ce vrai ?

AUGUSTE VACQUERIE

- Je constate que moi je n'ai pas dit cela.

VICTOR HUGO

- C'est mon fils et moi qui l'avons dit. Mais voici dans quel sentiment. Pour nous, dix mille francs comme dix millions sont de la fange et de la poussière devant un vers de Shakespeare. Mais nous

³¹ Ces mots, dans le manuscrit, se suivent comme de la prose. A la dernière ligne on s'est aperçu que la table avait dicté quatre vers. – G. S.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

vivons dans le relatif. Tu vois notre misère qui n'est pas seulement la nôtre. Autour de nous les proscrits souffrent, manquent de pain dans leur santé et de remèdes dans leur maladie. Et ils souffrent et ils meurent pour la République, et pour l'idée. Dans cette situation, oui, dix mille francs à partager entre ces dénuements me sembleraient plus utiles à la pensée humaine, même qu'une page d'un grand poète. Tu vois que ce n'était pas par dédain de la pensée que nous parlions, mais au contraire par amour pour elle. Comment d'ailleurs pourrions-nous jamais être accusés de mettre la pensée après le bien-être, nous qui sommes en exil pour nos idées ? Mais nous avons pensé à Bony et à Gaffney, qui sont malades, à Pierre Leroux, ce noble et vaillant travailleur de la pensée qui n'a pas de quoi nourrir ses enfants, et nous avons regretté de ne pas pouvoir leur venir en aide. Toi qui vois dans les consciences, tu sais que c'était là l'unique intention de nos paroles.

Note. – Il y avait eu, en effet, au déjeuner, une conversation où, à propos des tables, on s'était demandé ce qui serait le plus utile dans le moment, de dix mille francs ou d'une page de Shakespeare.

L'OMBRE DU SÉPULCRE

– Contre vous, je n'ai pas de colères,
Je vois, j'aime et je plains ce pauvre et ce proscrit
Qu'une oppression lâche enchaîne à ces galères,
Où saigne encor le clou du forçat Jésus-Christ.

Je sais qu'ils ont besoin de tout, hors de courage
Et que le dernier sue autant que le premier ;
Qu'ils sont la sainte fleur robuste dans l'orage,
Qui naît, ô Job, de ton fumier.

Je sais qu'ils sont sans force et vivent de misère,
Qu'ils sont faits de souffrance et d'amour et de foi,
Qu'ils sont pour l'homme-enfant le tuteur nécessaire,
Et qu'ils sont en haillons aux portes de la loi,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Je sais qu'ils sont sans pain, sans abri, sans refuges,
Qu'on les a vus partout errants, jamais fuyants,
Qu'ils sont des condamnés dont Dieu fera des juges ;
Que, des mains de ces mendiants,

Le monde un jour verra tomber la grande aumône
Quand ne régnera plus Bonaparte-Crispin,
Qu'ils chaufferont la terre en brûlant chaque trône,
Et feront de l'amour du reste de leur pain.

Je sais bien tout cela, mais je sais mieux encore
Qu'ils ne sont qu'un atome emporté dans le ciel,
Que Danton est un bruit, Marat un météore,
Et que Shakespeare est éternel.

Je sais qu'ils passeront comme un vent sur la plaine,
Comme un flocon d'écume au bord du gouffre amer,
Qu'ils s'évanouiront quand cessera la haine,
Et, qu'étant la tempête, ils sont moins que la mer,

Car ils sont les nochers et pas un d'eux ne sonde
La sombre immensité de la vie et du cœur.
La cloche de détresse, n'est-ce pas, mer profonde
Ne vaut pas la cloche à plongeur.

Un seul mot de Shakespeare, un seul mot de Molière,
Fait plus au genre humain qu'émeutes et tambours
Leur voix fait plus de bruit, leur voix si familière,
Que cent canons d'airain parlant à cent faubourgs.

Ils sont les bienfaiteurs de la souffrance humaine,
Ils sont, au bas de tout, les grands agenouillés.
Leur œuvre au pied des croix, sublime Madeleine
A ses grands yeux toujours mouillés.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Chaque larme qui tombe ou glisse de leur âme,
Reste dans notre esprit en sortant de leurs yeux ;
Elle devient la perle ou l'étoile de flamme.
Dieu lui donne à choisir ou la mer ou les cieux.
La table s'arrête tout à coup, puis elle reprend.

- Bonjour, imbéciles.
- Qui es-tu ?
- Le lion d'Androclès.
- As-tu une communication à nous faire en dehors de ce salut amical ?
- Interrogez-moi en vers comme Eschyle et Molière.

MME HUGO

- Si nous t'avions attendu, on t'aurait préparé des vers, mais ceux qu'on improviserait ne pourraient qu'être indignes de toi.
- Ce coup de pied fait de vous des ânes. Adieu.

Conversation. Qu'est-ce que le lion appelle *un coup de pied* ? A-t-il pris l'excuse donnée par Victor Hugo pour un refus et pour une injure ? La table se remet en mouvement.

- Qui est là ?
- Molière.

Onze heures et demie.

AUGUSTE VACQUERIE

- Ainsi que tu l'as demandé, je t'ai fait une question en vers. J'y ai passé ces quatre derniers jours. Tu vois quelle envie nous avons de te voir et de t'écouter. Mais ma question est grave, et ta réponse sans doute sera longue. Il est tard. Ne vaudrait-il pas mieux remettre cela au commencement d'une séance ?

VICTOR HUGO

- Décide, nous t'obéirons. Tu sais, toi qui as vécu, que la bête humaine demande le sommeil. Aie pitié d'elle. Mais si tu désires que

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

nous passions la nuit, nous serons heureux de nous fatiguer pour
causer avec toi.

– Je reviendrai.

– Qui es-tu ?

– L'Ombre du Sépulcre.

VICTOR HUGO

– Parle.

– Renonce à voir Tapner³². Sa pauvre âme en silence
Dans un recueillement doux et religieux,
Se fait avec sa corde, au pied de la potence,
Une échelle qui monte aux cieux.

J'ai défendu que nul ne vienne et ne dérange
Ce prisonnier pensif dont j'absoudrai la main,
Et que personne à lui n'arrive, excepté l'ange
Qui doit lui montrer la chemise.

Paix à ce mort qui prie et qui vide ses haines
Dans le sein du Seigneur et qui redevient beau.
Ne trouble pas ce cœur qui des prisons humaines
S'est évadé dans le tombeau.

Laisse-le lentement sous le Dieu qu'il implore
S'épurer. Laisse-le penser au grand demain
Qui viendra l'enlever pour sa divine aurore
Au bonnet du sommeil humain.

Minuit un quart.

NOTE. A la première entrée de l'Ombre du sépulcre, et un moment avant qu'elle revînt, Victor Hugo avait exprimé l'intention de l'interroger sur Tapner, et sur l'effet que produit dans l'infini cette âme qu'on lance violemment. Comment voit-on la peine de mort de l'autre côté du tombeau ?

³² Tapner, assassin condamné et exécuté le 10 février 1854.

XXIX

MOLIÈRE — QUESTION EN VERS ADRESSÉE PAR AUGUSTE VACQUERIE À MOLIÈRE SUR LES « FEMMES SAVANTES » — RÉPONSE DE MOLIÈRE — ESCHYLE CORRIGE ET MODIFIE LES VERS DICTÉS PAR LUI LE 7 FÉVRIER — QUERELLES D'EXPRESSIONS ENTRE VICTOR HUGO ET ESCHYLE — VICTOR HUGO SORT — UN DES CENT PLUS BEAUX VERS QUI EXISTENT — VACQUERIE DEMANDE À ESCHYLE DES EXPLICATIONS SUR LE MOT « BRUTAL » DU LION D'ANDROCLÈS — DANS QUEL MONDE SE TROUVENT ESCHYLE ET MOLIÈRE ? — L'OMBRE DU SÉPULCRE DONNE LE TITRE QUE LES RÉVÉLATIONS DES TABLES DEVRONT PORTER EN CAS DE PUBLICATION — ARISTOPHANE ET LE SOMMEIL DE VICTOR HUGO

Dimanche 19 février 1854, neuf heures et demie du soir

Présents : Victor Hugo, M^{me} Victor Hugo, Auguste Vacquerie, M^{lle} Adèle Hugo, François-Victor Hugo. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui est là ?
- Molière.

VICTOR HUGO

- Veux-tu parler de toi-même ou veux-tu que nous t'interroignons ? Si tu veux parler de toi-même, un coup, sinon, deux coups.
La table frappe deux coups.

VICTOR HUGO

- Eh bien, on va t'interroger, en vers, comme tu l'as demandé. Auguste Vacquerie t'a écrit une question. As-tu besoin qu'il te la lise ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Pas de réponse.

VICTOR HUGO

– Est-il nécessaire qu'on te lise la question pour que tu y répondes ?

La table ne bouge pas. Nous attendons quelques minutes. La table est dans une immobilité absolue. Nous nous demandons si c'est la question qui l'a froissée, si elle n'est pas blessée, si elle ne voit pas du doute et de la défiance dans ce désir d'avoir la réponse sans faire la question. Nous avons beau l'interroger, elle ne dit mot. Enfin, nous commençons à craindre que Molière ne soit parti.

VICTOR HUGO

– Es-tu toujours là, Molière ?

– Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

– Molière, que dis-tu de tes *Femmes Savantes* ?

Trouves-tu que ce soit une bonne leçon ?

Les femmes, en effet, sont-elles des servantes

Dont l'esprit ne doit pas sortir de la maison ?

Maître, leur dirons-nous : il ne faut pas qu'on lise ?

Voir « comme va le pot », est-ce tout leur destin ?

Est-ce que leur science a vraiment nom Bélise,

Et que leur poésie est vraiment Trissotin ?

Bélise aime les vers : tu la fais sans cervelle.

Armande a regardé la lune : elle est sans cœur.

Quoi ! pour avoir tâché que le ciel se révèle !

Pour avoir épelé votre alphabet, Seigneur !

Clitandre passe un peu de pensée à la femme,

Mais il ne dit qu'un mot, et tout ton drame amer

N'est qu'un éclat du rire à la face de l'âme.

Le vers se couche à plat, Chrysale, dans la chair.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quoi ! les femmes n'auraient pas droit d'ôter leurs voiles !
Elles ne pourraient pas lever la tête ! quoi !
Elles ne pourraient pas regarder les étoiles !
Et l'homme leur dirait : le soleil est à moi !

Quand tu viens voir jouer ta pièce, et que la salle,
Toujours prompte, depuis ta mort, à t'admirer,
Bat des mains aux beaux vers monstrueux de Chrysale,
Est-ce que ton succès ne te fait pas pleurer ?

Ne te repens-tu pas parfois de ce chef-d'œuvre ?
N'est-ce pas le point noir de tes cieux rayonnants,
D'avoir fait par ce drame, admirables coupleurs
Mordre ces petits pieds, hélas ! déjà saignants ?

Qui donc a droit de vivre ailleurs qu'en cette vie,
Sinon celles pour qui cette vie est de fer ?
N'empêchons pas au moins que le ciel les convie,
Puisque nous leur faisons de la terre un enfer !

O grand poète triste, est-ce toi qui les blesses ?
Homme et penseur, ayant double virilité,
N'étais-tu pas l'appui de toutes ces faiblesses ?
Ne les voyais-tu pas pleurer de ton côté ?

Toi, Molière, qui fus toujours si bon pour elles,
Et qui leur as versé ton cœur à plein flacon,
Toi qui fais enlever toutes tes Isabelles
Par le premier Valère errant sous leur balcon,

Toi qui n'as jamais pu voir un amour en cage
Sans venir aussitôt le lâcher en plein air,
Toi qui défends l'amour contre le mariage
Jusqu'à nommer parfois les amants Jupiter !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Toi dont les Trufaldins ont tous des Mascarilles,
Non, tu n'as pas voulu – nous t'avons mal compris –
Cloîtrer des cerveaux, toi le haïsseur des grilles !
Quoi ! les ailes aux cœurs et la chaîne aux esprits !

Rieur terrible et doux qui détruis pour refaire.
Toi dont l'œuvre se mêle à tous les droits conquis,
Toi, le grand comédien révolutionnaire
Qui t'es armé du roi pour frapper les marquis,

Toi qui, plus sérieux quand tu sembles fantasque,
Sachant qu'au carnaval la liberté s'absout,
As pris la comédie ainsi qu'on prend un masque ;
Toi qui te fais bouffon pour pouvoir dire tout ;

Chez qui l'autorité fut toujours mal reçue ;
Formidable farceur, Hercule-Turlupin,
Qui brises tout pouvoir de ton rire-massue ;
Toi qui fais bâtonner les pères par Scapin !

Toi qui veux qu'en tous sens l'homme se civilise ;
Toi qui, dans toute nuit allumant ton flambeau,
As, sans peur, souffleté Tartuffe en pleine église,
Et mené don Juan souper dans le tombeau !

Non, tu ne peux pas dire aux femmes : le mystère
Ne vous appartient pas ! Tu ne peux pas lier
Aux vils soucis du corps la moitié de la terre !
Toi, le libérateur, tu n'es pas leur geôlier !

Tu ne leur défends pas dans la cellule étroite
Où leur espoir étouffe en proie aux noirs bourreaux,
De mettre sous leurs pieds leur escabeau qui boîte
Et de tâcher de voir le jour par les barreaux !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Non ! quand leur sort déjà saigne de coups sans nombre,
Lorsque, leur empoignant rudement les deux bras,
Le dur amour les scelle à sa muraille sombre,
Tu leur ôtes des clous, tu ne leur en mets pas !

Non, tu n'es pas chez nous pour obscurcir les âmes,
Toi qui, le plus grand jour où tu nous enseignais,
As tant fait sangloter ton *École des Femmes*
Quand Arnolphe éteignit la lumière d'Agnès !

Arnolphe pleurait trop pour parler à Chrysale.
Il l'aurait sans cela prévenu tristement
Que rejeter dans l'ombre une âme, notre égale,
C'est une impiété qui devient châtiment.

Non ! non ! Il suffisait que tu fusses Molière
Pour ne pouvoir éteindre un seul instinct qui luit ;
Car c'est le même mot que génie et lumière,
Et tu n'es pas soleil pour apporter la nuit.

Vers faits du 14 au 17 février.

MOLIÈRE

- Toute œuvre a deux aspects et tout drame deux ailes,
L'une que plume en bas le critique anxieux,
L'autre qui vole et plane aux voûtes éternelles,
Immense aile d'azur faite de l'air des cieux.

Penseur, voici le sens de mes *Femmes savantes* :
Philaminte est l'esprit et Chrysale est le corps.
L'esprit veut commander et chasse les servantes,
La chair veut commander et...

Trois coups.

- Quel vers veux-tu changer ?
- Deux.
C'est l'esprit et la chair tous deux punis par Dieu,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

L'esprit veut que la chair soit une des servantes,
La chair veut que l'esprit cuise son pot-au-feu.

L'esprit veut que la chair comprenne ses idées,
La chair veut que l'esprit comprenne ses besoins.

La table s'interrompt et tourne pendant un quart d'heure sans rien dire. Il y avait depuis quelques moments une certaine inattention dans l'auditoire. François-Victor Hugo lisait, M^{lle} Adèle Hugo allait et venait, entraît et sortait, le chat miaulait. Seuls, M^{me} Victor Hugo, Charles Hugo et Auguste Vacquerie étaient attentifs.

AUGUSTE VACQUERIE

– Molière, aimes-tu mieux remettre ta réponse à un autre soir ?
– Oui.

MME HUGO

– Pourquoi ne veux-tu pas continuer ce soir ? Y a-t-il quelque chose qui te fâche ?

Pas de réponse. On laisse la table. Conversation où Victor Hugo se défend d'avoir été distrait. On reprend la table.

VICTOR HUGO

– Qui est là ?
– Eschyle.

VICTOR HUGO

– Parle.
– Je vais continuer les vers de Molière.

AUGUSTE VACQUERIE

– Pourquoi ne continues-tu pas plutôt les tiens ?
– Si tu veux.

AUGUSTE VACQUERIE

– Oui, je le préférerais. Je désire que ce soit Molière qui termine les siens parce que je voudrais le revoir. Est-ce qu'il est fâché contre nous ?
– Non.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Reviendra-t-il pour continuer ses vers ?
- Il m'avait dit de les continuer.
- Pourquoi ?
- Je lui dirai de revenir.

AUGUSTE VACQUERIE

- Merci. Eh bien, continue tes vers. Je vais te les relire. Si tu veux changer un vers ou un mot, tu frapperas un coup.

Auguste Vacquerie relit les vers du mardi 7 février. À la strophe qui finit par ce vers :

Tigres redevenus tout à coup des moutons
la table frappe un coup.

- Quel vers veux-tu changer ?
- Un.
- Gardes-tu le premier hémistiche ?
- Oui.
- Change le deuxième.
s'appellent les souffrances,
M^{lle} Adèle Hugo sort.

Ils trouvent en mourant, au lieu de la clarté,
Au lieu de la lumière, au lieu des espérances,
Leur crime spadassin dans la mort aposté.

Aimez-vous mieux :

Leurs crimes apostés derrière leurs tombeaux ?

VICTOR HUGO

- Alors il faudrait changer la rime au deuxième vers ?
- au lieu des cieux si beaux,

VICTOR HUGO

- Nous aimons mieux cette seconde forme. Est-ce ton avis ?
- J'hésite.

VICTOR HUGO

- J'aime mieux la deuxième forme à cause du mot spadassin qui est dans la première. Le crime est un punisseur, non un spadassin.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– J’aimais mieux spadassin parce que ce mot fait des crimes une troupe de bandits aux gages des criminels qui les frappent à leur tour quand ils arrivent dans le lieu où ils ont aposté le crime dans la mort.

– Alors laisses-tu la première manière ?

– Choisissez.

On choisit la deuxième.

VICTOR HUGO

– Ton explication est très belle, mais je persiste à penser que la deuxième façon vaut mieux ; c’est à toi de choisir, non à nous.

– Je veux vous montrer que dans l’art humain, l’idéal est introuvable.

Auguste Vacquerie continue à relire ; à l’avant-dernière strophe :

Ils sont des condamnés par leur dévouement même, etc.,

la table frappe un coup.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu veux refaire toute la strophe ?

– Oui.

Victor Hugo sort.

– Ils sont les condamnés par leur pitié sublime

Qui fait d’eux la moitié de toutes les douleurs.

Quant à moi je plains plus la bonté que le crime

Et les hommes de sang moins que l’homme des pleurs.

Auguste Vacquerie lit la dernière strophe.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu la changes, n’est-ce pas ?

– Oui.

Ils sont les condamnés de l’humaine misère

Parce que tous, petits et grands, pleurent près d’eux,

Et qu’ils ont découvert l’égalité sur terre.

Non entre tous les fronts, mais entre tous les yeux,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Ton dernier vers est prodigieux. Êtes-vous contents quand on trouve vos vers superbes ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Eh bien, je le répète que le tien est sublime.
- Je sais que c'est un des cent plus beaux vers qui existent.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu disais tout à l'heure que, dans l'art humain, l'idéal était introuvable. Est-ce que ton vers n'atteint pas l'idéal ?
- Non.

AUGUSTE VACQUERIE

- Ces cent plus beaux vers dont tu parles, sont-ils tous faits sur terre à l'heure qu'il est ?
- Non.

AUGUSTE VACQUERIE

- Y en a-t-il dans les poètes vivants ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu nous en citer quelques-uns ?
- Non.
- Continue tes vers.
- Car ils sont fiancés à toutes pauvres filles
Et de fleurs d'orangers leurs cœurs sont toujours pleins ;
Car leur paternité, planant sur les familles,
Est une adoption de tous les orphelins.
Car Dieu par la pitié complétant leur supplice
Aux deux bouts de la croix leur fait pousser deux cris,
Et sur le noir calvaire, ô double sacrifice,
Madeleine les cloue autant que Jésus-Christ.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Est-ce que le deuxième vers est bien comme il a été écrit ?
- Non.
- Laisses-tu le premier hémistiché ?
- Oui.
- Change le deuxième.
Mouvement d'arrêt.

AUGUSTE VACQUERIE

- Veux-tu que je te relise toute la strophe ? J'y entrevois une grande idée qui ne me semble pas dégagée suffisamment.
Auguste Vacquerie lit la strophe.

- Fait saigner leur esprit.

AUGUSTE VACQUERIE

- Je retire mon observation quant à la clarté de la strophe. C'était moi qui avais tort de ne pas comprendre. Veux-tu continuer ?
- Fin.

AUGUSTE VACQUERIE

- Maintenant pourrais-tu nous expliquer un fait qui nous trouble ? L'autre nuit, un être est venu qui nous a dit s'appeler le lion d'Androclès et qui, pour premier mot, sans provocation de notre part, nous a dit : *Bonjour, imbéciles*. Il nous a demandé des vers, nous n'en avions pas de prêts et, par respect pour les esprits, nous n'avons pas voulu en improviser de quelconques. Nous le lui avons expliqué avec déférence. Alors il nous a injuriés et est parti. Pourquoi ? Est-ce parce qu'on avait manqué à un rendez-vous donné par lui ?
- Ce lion est énorme et plein de catastrophes,
Vous avez eu le tort, penseurs, de le fâcher.
Il faudra que Hugo lui jette quelques strophes,
Pour qu'il ait, s'il revient, un bon os à mâcher.

AUGUSTE VACQUERIE

- Je te remercie de demander des vers à Victor Hugo. Ses vers ne

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

feront pas plus de plaisir au lion qu'à moi. Mais il me semble que la manière dont tu les demandes n'est pas très gracieuse pour moi. Note que je suis encore le seul qui vous ait fait sérieusement et laborieusement les vers que vous avez désirés. Et tu me remercies en disant, quel faut que Victor Hugo fasse des vers pour quel y ait *un bon os à mâcher*. Ceci ne me paraît pas très reconnaissant pour mes vers.

– Eh bien, je me dédis. Fais les vers à cet être.

C'est toi que je choisis. Mais surtout fais-les beaux,

Car, pour que ce lion consente à s'en repaître,

Il faut beaucoup de moelle au fond de beaucoup d'os.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu me punis spirituellement d'une question que je t'ai faite presque comme une plaisanterie. Depuis quelque temps, vous êtes devenus bien susceptibles. Autrefois vous nous passiez des plaisanteries et des imprudences. Maintenant vous ne perdez pas une occasion de nous réprimander. Pourquoi ce, changement ?

– C'est que prochainement vous quitterez l'empire

Où l'Ombre du Sépulcre a le commandement.

Vos lèvres aujourd'hui sont à la fin du pire.

Tout l'amer est au fond du vase châtiment.

AUGUSTE VACQUERIE

– Tu nous dis que nous allons bientôt quitter le monde qui nous visite en ce moment. Est-ce que nous ne vous verrons plus ? Reviendrez-vous et avec les esprits des mondes plus heureux ? Veux-tu et peux-tu répondre à cette question ? Shakespeare, Molière et toi, dans quel monde êtes-vous ?

– Archange-Amour.

On quitte la table. Quelques instants après on s'y remet.

– Qui est là ?

– L'Ombre du sépulcre.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

CHARLES HUGO

– Si ces révélations doivent être publiées un jour, veux-tu nous indiquer le titre que nous devrions donner au livre ?

– Les vents du tombeau.

– Est-ce un titre convenu entre toi et les archanges qui commandent les autres mondes ?

– Oui.

– Ne faudrait-il pas diviser le livre en quatre parties, et donner pour titre à chaque partie le nom d'un des quatre archanges ?

– Oui.

La table dit :

– Aristophane.

AUGUSTE VACQUERIE

– C'est toi, grand poète ? Père de la comédie, salut ! Viens-tu nous dire quelque chose ?

Silence.

AUGUSTE VACQUERIE

– Est-ce que tu attends aussi qu'on t'interroge en vers ?

– Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

– Eh bien, fais une chose. Tu sais comme je t'admire et comme je t'aime, mais me voilà pris par le lion. Et puis ce n'est pas trop pour toi de Victor Hugo. Commande-lui de te faire des vers. Si tu ordonnes, il obéira, et nous aurons notre part de ta satisfaction.

– 1 Il dort. Je vais aller coucher dans son esprit.

Je vais mettre à mon aile immortelle et profonde

3 La plume avec laquelle il a, ce soir, écrit,

Et je m'envolerai dans son...

Trois coups.

2 Je vais prendre, tandis que sa paupière tombe,

Il garde le troisième vers.

4 Et je la tremperai dans l'encre de la tombe.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

De sorte que demain à l'heure du réveil
Il verra, sur la fleur de son esprit posée,
Une strophe par nous inspirée au sommeil,
A la fois goutte d'encre et goutte de rosée.
– Qui appelles-tu nous ?
– Les morts.

Fini à quatre heures du matin.

XXX

MOLIÈRE — IL POURSUIT SON COMMENTAIRE
EN VERS SUR SES « FEMMES SAVANTES » — IL
CHERCHE QUERELLE À VACQUERIE QUI SE DÉFEND
— MUET INTÉRESSANT — MOLIÈRE QUITTE LA TABLE
— L'OMBRE DU SÉPULCRE ET ESCHYLE ESSAIENT DES
MOYENS DE CONCILIATION — RETOUR DE MOLIÈRE
QUI CONSENT À CONTINUER SES VERS

Dimanche 26 février, neuf heures et demie soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui est là ?
- Molière.
- Viens-tu terminer tes vers ?
- Oui.
- Gardes-tu ta première strophe ?
- Oui.
- La seconde ?
- Non.

Critique, j'ai cherché dans mes Femmes savantes
Entre l'âme et le corps l'introuvable milieu.
Le corps veut que l'idée aille avec les servantes
Et faire à ce flambeau cuire le pot-au-feu.

L'esprit veut à son tour courber les sens rebelles
A la pensée, aux mots par l'homme estropiés.
Philaminte à la fin songe tant à ses ailes
Que Chrysale n'a plus de souliers à ses pieds.
Le corps veut que l'idée aime son haut-de-chausses
Et que, laissant dehors tout rêve ambitieux,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Elle aille à la cuisine y déguster les sauces,
Et fait remplir son verre à cette Hébé des cieux,
Entre Victor Hugo.

L'esprit injuste alors veut que la chair vassale
Souffre : voilà, dit-il, un corps original !
Que m'importe le vent dont grelotte Chrysale
Quand j'ouvre sur le ciel ta fenêtre, idéal ?
Mme Victor Hugo remplace Guérin à la table.

Je trouve que ce ventre est plaisant dans son rôle.
Pense donc, brute, au jour, à la lune, au ciel bleu.
Que m'importent les trous du pourpoint de ce drôle
Lorsque mon regard plonge aux abîmes de Dieu ?
Exit Victor Hugo.

Que m'importe, appétit, que tu vives ou crèves !
Et ton immonde rôl mal cuit par Margoton ?
Et que sur l'oreiller où je fais mes beaux rêves
Grogne confusément ton bonnet de coton !

Que m'importent ta vie et ta santé, Chrysale !
Henriette, et tes sens qui ne sont pas l'amour !
Je nage dans l'azur et non pas dans l'eau sale.
Je suis oiseau du ciel et non de basse-cour.

Vous êtes enrhumés, maigres, morts, beau désastre, !
Faites, si vous voulez, appeler l'infirmier.
Moi, je plonge mon aile aux blonds cheveux de l'astre
Et laisse vos groins à leurs tas de fumier !
Trois coups.

- Que veux-tu changer ?
- Cheveux.
- Que mets-tu à la place ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Rayons.

AUGUSTE VACQUERIE

– Mais « cheveux » était très bien.

– Il fallait le dire, muet intéressant.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il fallait dire ?

– Ta pensée.

– Quelle pensée ?

– Nous aimons assez, nous autres, quand nous dictons des vers, qu'on nous semble ému de ce que nous disons, comme Hugo par exemple, et que l'esprit qui a l'honneur d'écrire sous notre dictée ait une attitude moins silencieuse qu'un huissier qui fait des écritures. Maintenant je reprends.

AUGUSTE VACQUERIE

– On a manqué d'attention l'autre soir quand tu parlais ; tu es parti fâché et tu es revenu aujourd'hui irascible. Mais pourquoi t'en prends-tu à moi, qui t'ai toujours écouté avec respect, et qui t'ai fait des vers aussitôt que tu en as désiré ? Mon silence n'était ni du dédain ni de l'indifférence. Je t'ai fait une question, j'attends que ta réponse soit complète pour la juger, et pour voir qui a tort, des *Femmes savantes* ou de ma critique. Jusqu'à présent, tu me sembles plutôt dire ce que ton drame aurait pu être que ce qu'il est.

– Attends.

AUGUSTE VACQUERIE

– C'est justement ce que je faisais. J'attendais.

– Oui, et même tu as l'air de t'embêter beaucoup.

AUGUSTE VACQUERIE

– Ceci n'est pas d'une élégance parfaite.

– Vous m'embêtez, madame.

NOTE. Dans un drame en vers que j'ai écrit ici l'autre année, j'ai fait cet hémistiche : *Vous m'embêtez, madame.* – Aug. Vacquerie.

AUGUSTE VACQUERIE

– Oui, mais j'ai mis cela dans la bouche d'un voleur.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

La table ne bouge plus.

- Est-ce que Molière n'est plus là ?
- L'Ombre du Sépulcre.
- Nous écoutons.
- Molière avait quitté le ciel, douce patrie,
Pour vous charmer. Il est parmi nous remonté.
Esprits, quand nous parlons, nous voulons qu'on sourie,
Ou que l'on soit épouvanté.

Molière aurait aimé qu'on lui dît ce qu'on pense,
Oui, qu'on dît : que c'est grand ! Oui, qu'on dît : que c'est beau !
Attendez, pour avoir de ces airs de silence,
Que vous soyez dans le tombeau.

La table s'arrête court.

Conversation. Auguste Vacquerie résiste aux deux derniers vers. Le tombeau n'est le silence que pour ceux qui croient au néant. Comment l'Ombre du Sépulcre peut-elle dire que nous serons muets dans la mort, quand les morts viennent nous parler tous les soirs ?

- Qui est là ?
- Eschyle.

M^{ME} VICTOR HUGO

- Dis-nous une bonne parole ; nous en avons besoin après les duretés de ce soir. Ces susceptibilités troublent l'idée que nous nous faisons de vous.
- Je ramènerai Molière.

AUGUSTE VACQUERIE

- Quand le ramèneras-tu ? Nous voudrions bien ne pas nous coucher fâchés avec lui. Pourrais-tu obtenir de lui qu'il revint tout de suite ?
- Oui.

La table tournoie.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

- Est-ce toi, Molière ?
- Oui.

AUGUSTE VACQUERIE

- Merci d’être revenu. Puisque tu veux que je te parle de tes vers, je commence par te dire que le dernier vers de la première strophe de ce soir ne me semble pas heureux.
- Et que ce grand flambeau cuise le pot-au-feu.

AUGUSTE VACQUERIE

- Il vaut bien mieux ainsi. Tout le reste est très beau.
- Aimes-tu mieux :
Et n’ai pas de groin pour vos tas de fumier !

AUGUSTE VACQUERIE

- Oui, j’aime mieux ce dernier vers. Il y a deux fois plonge à deux strophes de distance.
- Je mêle mon aile.
Moi, le poète, alors, moi le penseur austère,
L’esprit chargé par Dieu de réconcilier
L’idée avec le corps, le ciel avec la terre,
La coupole avec le pilier,
- Tu changes le rythme ?
- Oui.
- Faudra-t-il diviser la pièce par chiffres ?
- Oui.
- Continue. Cette strophe est très belle.
- Oui.
Je dis à Philaminte : où vont donc tes démentes ?
Vois jusqu’où dans le ciel tu t’égares, ma sœur.
Il faut dans le sillon que toutes les semences
Tombent des deux mains du penseur.
Sort Guérin.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Il faut que des deux mains de ce divin apôtre
Sorte le double pain du corps et de l'esprit ;
D'une main tous les lys et tous les fruits de l'autre ;
Ce qui charme et ce qui nourrit.

Il faut qu'il ait, pendant que l'homme est sur les claies,
Pour l'âme et pour la chair des soins religieux,
Que, double médecin, il pose sur nos plaies
Le bandeau qu'il ôte à nos yeux.

2 heures du matin.

XXXI

CONTINUATION DES VERS DE MOLIÈRE

Vendredi 3 mars 1854, dix heures un quart soir

Présents : Victor Hugo, M^{me} Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui est là ?
- Molière.
- Veux-tu continuer les vers que tu as commencés ?
- Relis.

Auguste Vacquerie lit les vers.

VICTOR HUGO

- C'est très beau ! continue, Molière.
- S'il doit considérer les astres, il est juste
Qu'il pense aux affamés dans l'ombre suppliants.
L'immonde pot-au-feu, ma sœur, devient auguste
Quand il cuit pour les mendiants.

Il faut qu'il songe à ceux qui sont près de l'église,
Frissonnants, en haillons, blêmes sous le ciel bleu.
Le trou du vêtement d'un enfant sous la bise
Est un des abîmes de Dieu.

Si tu veux, ô ma sœur, comprendre les étoiles,
Commence par baisser les yeux sur les douleurs.
De là tu verras Dieu. Le ciel n'ôte ses voiles
Que pour les yeux voilés de pleurs.

Interrompu à 11 heures.

XXXII

MOLIÈRE — SUITE DES VERS

Jeudi 23 mars 1854, neuf heures du soir

Madame Victor Hugo, et Charles Hugo à la table. Auguste Vacquerie écrivant.

- Qui est là ?
- Molière.
- Veux-tu que je te relise les vers déjà faits ?
- Oui.

Auguste Vacquerie relit les vers.

- L'idée et la souffrance, ô ma sœur, se ressemblent,
Recoudre un vêtement n'est pas s'humilier.
Vois, cet enfant a froid. Ses petits bras qui tremblent
Empêchent ses mains de prier.
- Mets donc *s'humilier*.

AUGUSTE VACQUERIE

- Mais je l'ai mis, *s'humilier*.
- Quand Molière te dit : femme, prends tes aiguilles,
Fière pensée, apprends que je te fais honneur.
Entre Victor Hugo.

Toute main qui recoud dans l'ombre des guenilles
Brode le manteau du Seigneur.
Sort Victor Hugo.

Ton autre fonction, Pensée, est la science.
Pour elle rien n'est vil et rien n'est importun.
L'homme matériel est le vase, elle est l'anse,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

La poésie est le parfum,

S'il avait écouté ta folle rêverie,
Philaminte, jamais Gutenberg, ce grand nom,
N'eût vu dans un plomb vil germer l'imprimerie
Et les mots sortir d'un canon.

Jamais James Watt revar
Trois coups.

Jamais Watt qui rêvait de transformer le monde,
S'il eut de la cuisine eu cette étrange peur,
N'eût vu du pot-au-feu que tu traites d'immonde
S'échapper l'immense vapeur.

Tu ne veux pas compter avec ta cuisinière :
Eh bien, le chiffre ôté, que reste-t-il d'Herschel ?
Vois : ce chiffre grossier soudain se fait lumière
Et trouve un astre dans le ciel.

Clos à une heure et demie.

XXXIII

ANACRÉON — « INTERROGE-MOI EN VERS » —
ANACRÉON NE SE CONTENTE PAS DE VERS ANCIENS
— VICTOR HUGO LUI RÉPOND QU'IL NE SAURAIT EN
IMPROVISER ET EN PROMET POUR UNE PROCHAINE
SÉANCE — LE LION D'ANDROCLÈS — VICTOR HUGO
LUI LIT LES VERS ÉCRITS POUR LUI TROIS SEMAINES
AVANT — LE LION RÉPOND EN VERS

24 mars, neuf heures du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, M^{lle} Adèle Hugo. Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui est là ?
- Anacréon.

VICTOR HUGO

- Salut. Tu es parmi des poètes, et nous t'admirons. Parle, nous t'écoutons.
- Interroge-moi en vers.

CHARLES HUGO

- Est-ce à Victor Hugo que tu adresses cette parole ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Je t'ai adressé des vers :
*Anacréon, poète aux ondes érotiques, etc.*³³

CHARLES HUGO

- Ce sont d'anciens vers.

³³ *Les Chants du Crépuscule.*

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

AUGUSTE VACQUERIE

– Il lui faut des vers faits exprès.

On demande à Anacréon s’il se contente de vers faits autrefois.

– Non.

VICTOR HUGO

– Tu dois comprendre par ton propre souvenir que les esprits emprisonnés dans la chair n’ont pas la faculté immédiate des esprits délivrés. Nous avons besoin de la méditation pour produire des œuvres dignes de vous. Je ne pourrais donc plus t’adresser en vers ce soir une question digne de toi. Le comprends-tu ?

– Oui.

VICTOR HUGO

– Eh bien, toi qui es libre, veux-tu m’adresser des vers auxquels je répondrai ?

– Non.

– Qui est là ?

– Le lion d’Androclès³⁴.

Victor Hugo lit les vers suivants dont copie a été prise sur son manuscrit³⁵.

– La ville ressemblait à l’univers. C’était
Cette heure où l’on dirait que toute âme se tait,
Que tout astre s’éclipse et que le monde change :
Rome avait étendu sa pourpre sur la fange.
Où l’aigle avait plané, rampait le scorpion.

Trimalcion foulait les os de Scipion.
Rome buvait, gaie, ivre, et la face rougie ;

³⁴ Rappelons qu’Androclès, livré aux bêtes dans le cirque romain, fut épargné par un lion qu’il avait jadis secouru en lui enlevant de la patte une épine qui l’empêchait de marcher.

³⁵ La poésie de Victor Hugo *au lion d’Androclès* date du 28 février 1854.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et l'odeur du tombeau sortait de cette orgie.

L'amour et le bonheur, tout était effrayant.
Lesbie, en se faisant coiffer, heureuse, ayant
Son Tibulle à ses pieds qui chantait leurs tendresses,
Si l'esclave persane arrangeait mal ses tresses,
Lui piquait les seins nus de son épingle d'or.
Le mal à travers l'homme avait pris son essor ;
Toutes les passions sortaient de leurs orbites.
Les fils aux vieux parents faisaient des morts subites.
Les rhéteurs disputaient les tyrans aux bouffons.
La boue et l'or régnaient. Dans les cachots profonds
Les bourreaux s'accouplaient à des martyres mortes.
Rome, horrible, chantait. Parfois, devant ses portes,
Quelque Crassus, vainqueur d'esclaves et de rois,
Plantait le grand chemin de vaincus mis en croix,
Et quand Catulle, amant que notre extase écoute,
Errait avec Délie, aux deux bords de la route,
Six mille arbres humains saignaient sur leurs amours.
La gloire avait hanté Rome dans les grands jours.
Toute honte à présent était la bienvenue.
Messaline en riant se mettait toute nue,
Et sur le lit public, lascive, se couchait.
Epaphrodite avait un homme pour hochet
Et brisait en jouant les membres d'Épictète.
Femme grosse, vieillard débile, enfant qui tette,
Captifs, gladiateurs, chrétiens, étaient jetés
Aux bêtes, et, tremblants, blêmes, ensanglantés,
Fuyaient, et l'agonie effarée et vivante
Se tordait dans le cirque, abîme d'épouvante.
Pendant que l'ours grondait, et que les éléphants,
Effroyables, marchaient sur les petits enfants,
La vestale songeait dans sa chaise de marbre.
Par moments le trépas, comme le fruit d'un arbre,
Tombait du front pensif de la pâle beauté ;

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Le même éclair de meurtre et de férocité
Passait de l'œil du tigre au regard de la vierge.
Le monde était le bois, l'empire était l'auberge ;
De noirs passants trouvaient le trône en leur chemin,
Entraient, donnaient un coup de dent au genre humain,
Puis s'en allaient. Néron venait après Tibère.
César foulait aux pieds le Hun, le Goth, l'Ibère ;
Et l'empereur, pareil aux fleurs qui durent peu,
Le soir était charogne à moins qu'il ne fût dieu.
Le porc Vitellius roulait aux Gémonies.
Escalier des grandeurs et des ignominies,
Bagne effrayant des morts, pilori des néants,
Saignant, fumant, hideux, ce charnier de géants
Semblait fait pour pourrir le squelette du monde.
Des torturés râlaient sur cette rampe immonde,
Juifs sans langue, poltrons sans poings, larrons sans yeux ;
Ainsi que dans le cirque atroce et furieux
L'agonie était là, hurlant sur chaque marche.
Le noir gouffre cloaque au fond ouvrait son arche
Où croulait toute Rome ; et, dans l'immense égout,
Quand le ciel juste avait foudroyé coup sur coup,
Parfois deux empereurs, chiffres du fatal nombre,
Se rencontraient, vivants encore, et dans cette ombre,
Où les chiens sur leurs os venaient mâcher leur chair,
Le César d'aujourd'hui heurtait celui d'hier.
Le crime sombre était l'amant du vice infâme.
Au lieu de cette race en qui Dieu mit sa flamme,
Au lieu d'Ève et d'Adam, si beaux, si purs tous deux,
Une hydre se traînait dans l'univers hideux.
L'homme était une bête et la femme était l'autre,
Rome était la truie énorme qui se vautre.
La créature humaine, importune au ciel bleu,
Faisait une ombre affreuse à la cloison de Dieu ;
Elle n'avait plus rien de sa forme première ;
Son œil semblait vouloir foudroyer la lumière,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et l'on voyait, c'était la veille d'Attila,
Tout ce qu'on avait eu de sacré jusque-là
Palpiter sous son ongle, et pendre à ses mâchoires
D'un côté les vertus et de l'autre les gloires.
Les hommes rugissaient quand ils croyaient parler,
L'âme du genre humain songeait à s'en aller,
Mais avant de quitter à jamais notre monde,
Tremblante, elle hésitait sous la voûte profonde,
Et cherchait une bête où se réfugier.
On entendait la tombe appeler et crier,
Au fond, la pâle Mort riait, sinistre et chauve.
Ce fut alors que toi, né dans le désert fauve
Où le soleil est seul avec Dieu, toi, songeur
De l'ancre que le soir emplit de sa rougeur,
Tu vins dans la cité toute pleine de crimes ;
Tu frissonnas devant tant d'ombre et tant d'abîmes ;
Ton œil fit, sur ce monde horrible et châtié,
Flamboyer tout à coup l'amour et la pitié,
Pensif, tu secouas ta crinière sur Rome ;
Et, l'homme étant le monstre, ô lion, tu fus l'homme.

28 février 1854

LE LION

– Le désert était sombre, aride, infranchissable,
Le mont y succédait à la plaine de sable.
A l'heure où le jour naît,
Seul dans ces vastes lieux où Dieu parle et se montre,
Comme un roi vers un roi, j'allais à la rencontre
Du soleil qui venait.

Nous montions tous les deux, dans nos fiertés superbes,
Le coteau, lui dorant et moi foulant les herbes.
Nous nous reconnaissons.
J'étais fier de l'avoir pour hôte dans mon ancre,
Il était fier de voir se mêler sur mon ventre
Mes crins à ses rayons.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ainsi je vivais, seul, rêvant sous ma crinière,
Conduisant le soleil du ciel à ma tanière,
Majestueux, clément,
Redouté sans colère et fort sans violence,
Et disant au désert : juge si ton silence
Vaut mon rugissement.

J'ouvrais dans les clartés ma paupière éblouie,
J'écoutais par moments le prophète Isaïe
Chanter le dieu qu'il sert,
Car nous appartenions à la même phalange
Et nous nous répondions : moi le lion, lui l'ange,
Des deux bouts du désert.

Théophile Guérin sort. M^{me} Victor Hugo le remplace à la table.

La bonté douce était l'haleine de ma bouche.
J'eusse ordonné le calme à l'ouragan farouche
Dompteur des flots mouvants.
J'aurais, en y mettant ma volonté de marbre,
Sous chacun de mes pieds plus forts que des troncs d'arbres
Pris un des quatre vents.

Le désert était vaste, infranchissable et sombre.
J'y régnais lumineux comme un phare dans l'ombre
J'y levais mon front haut,
Dans le désert sans fond qui toujours recommence
J'étais seul, j'étais seul sur cette page immense
Comme un immense mot.

Deux.

– Cela veut-il dire que tu coupes les vers en chiffres et qu'il fait
mettre maintenant le chiffre II ?

– Oui.

– Quel jour veux-tu revenir terminer ces vers ?

– Jeudi.

Clos à une heure moins le quart.

XXXIV

CONTINUATION DES VERS DU LION D'ANDROCLÈS
— OBSERVATIONS DE VICTOR HUGO

Jeudi 30 mars 1854, neuf heures du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Charles Hugo. A la table :
M^{me} Hugo et Guérin.

– Qui est là ?

– Celui que vous attendez.

Victor Hugo relit les vers du 24.

– Deux.

– Vous tous tu v

Hésitation.

– Désires-tu qu'un autre se mette à la table ?

– Oui.

– Qui ?

– Charles.

Mme Hugo cède sa place à Charles.

– Trouves-tu que c'est bien ainsi ?

– Non.

– Qui veux-tu qui remplace M. Guérin ?

– M^{me} Hugo.

Pendant que je vivais, sous les célestes voiles

Regardant chaque soir resplendir les étoiles,

Comme si tous les yeux

Des vivants endormis dans l'ombre et le mystère

Dans le même moment se fermaient sur la terre

Et s'ouvraient dans les cieux,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Pendant que j'écoutais dans mon austère étude,
Le grand enseignement de l'âpre solitude,
 Sans orgueil, sans dégoût,
Là-bas, dans une ville effrayante, inondée
De lumière et de sang, volcan par son idée,
 Par ses crimes, égout,

Dans une cité sombre et qu'on appelait Rome,
Faisant des monstres dieux après le Dieu fait homme,
 Palais-charnier-harem,
Des temples écroulés reconstruisant le dôme,
Poussant l'éclat de rire infâme de Sodome
 Derrière Bethléem ;

Ville devant qui l'œil épouvanté recule,
Pleine d'un noir fumier, immense comme Hercule,
 Vile comme Augias,
Dans la boue et le sang plongeant ses murs sévères,
Nid de crimes hideux où déjà les Tibères
 Couvaient les Borgias,

VICTOR HUGO

– Ne trouves-tu pas que *ville* et *vile* à si peu de distance font un mauvais effet ? Veux-tu mettre *cité*, par exemple, à la place de ville ?

– Oui

Traquant de l'Asie et crochant la Gaule,
Elle avait l'univers pour hotte à son épaule,
 Avilissant les arts,
Son talent d'or partout montrait ses effigies,
Ses doigts de courtisane usaient dans les orgies
 Le profil des Césars.
Trois coups.

– A quel vers veux-tu faire un changement ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- 5.
- Au premier hémistiche ?
- Non.

A payer des orgies
Dépensaient les Césars.

Dans cette ville donc, reine prostituée,
Virginité tombée et gloire polluée,
 Veuve de son rayon,
Qui, tandis que Jésus naissait parmi les anges,
Ordonnait que le monde insultât à ces langes,
 Et baisât son haillon !

VICTOR HUGO

- La 5^e strophe ne me paraît pas continuer les trois précédentes.
Dans les trois précédentes

Là-bas dans une ville...
Dans une cité sombre, etc.
Ville devant qui l'œil.

Le sens est toujours suspendu. *Elle avait l'univers* dérange la ligne de la phrase. N'es-tu pas de mon avis ?

- Oui.
- Où veux-tu changer ? Dans les trois strophes ou dans la 5^e ?
- 5^e.

Ville ayant l'univers pour hotte à son épaule,
Trafiquant, etc.

Avilissant, etc.

Souillant son talent d'or, souillant ses effigies.
Courtisane

Victor Hugo fait remarquer que « *talent* si près de *avilissant les arts* prête au calembour. Si tu modifiais cela ? »

- Oui.
- Jetant dans les ruisseaux l'or de ses effigies,
Et, Laïs effrontée, à payer ses orgies,
 Dépensant les césars !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

- Il est minuit et demi, quel jour veux-tu venir terminer ?
- Mardi.

XXXV

LE LION D'ANDROCLÈS – UNE SEULE STROPHE

10 avril 1854, neuf heures un quart du soir

Présents : M^{me} Hugo, MM. Victor Hugo, Charles Hugo, Théophile Guérin. A la table : M^{me} Hugo et Charles.

– Ton nom ?

– Ego.

VICTOR HUGO

– Veux-tu que je te lise les vers que tu as faits ?

– Oui.

Victor Hugo lit les vers du Lion. Les vers lus, la table frappe trois coups. Elle indique la sixième strophe de la seconde partie. La table conserve *qui* et change à partir de *Tandis que Jésus*. Entre Auguste Vacquerie.

Qui, blasphémant Jésus et crachant sur ses langes,
Déployait dans le ciel et levait jusqu'aux anges
Ses drapeaux en haillon,

VICTOR HUGO

– Si tu mettais *haillons* au pluriel en mettant : *veuve de ses rayons* ?

– Oui.

La table s'agite sans rien dicter pendant une demi-heure, puis elle ne bouge plus. On attend un quart d'heure. Elle ne bouge pas. On la quitte.

XXXVI

LE LION D'ANDROCLÈS ACCEPTE DES RECTIFICATIONS
DE VICTOR HUGO, ET CONTINUE

Vendredi 21 avril 1854, neuf heures un quart du soir

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Théophile Guérin. A la table : M^{me} Hugo et Charles Hugo.

- Qui est là ?
- *Vir inter animalia*³⁶.
- Tu es le lion d'Androclès ?
- Oui.

Victor Hugo relit les vers commencés, à partir du numéro 2. A la fin, la table frappe trois coups.

- A quelle strophe veux-tu changer quelque chose ?
- 6.
- Laisse-moi te faire une observation sur cette strophe puisque tu veux la changer. Ce n'est pas une honte pour un drapeau d'être en haillons, au contraire. Ne trouves-tu pas que la strophe a tort de faire honte à Rome de son drapeau en haillons ?
- Oui.
- A quel vers de la strophe changes-tu ?
- 4.

Qui, blasphémant Jésus que berçaient les archanges,
Montrait aux nations à côté de ses langes
Un immense haillon.

VICTOR HUGO

- Alors il faut remettre : *veuve de son rayon* ?

³⁶ L'homme entre les animaux.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

Au milieu d'un sinistre et sombre amphithéâtre,
Cirque dont les gradins dallés
Trois coups.

faits de marbre et d'albâtre,
Des cieux tranchaient le bord,
Ainsi qu'un escalier aux étages funèbres,
Descendu chaque soir par les pas des ténèbres
Et monté par la mort,

Dans l'arène, pendant que, de là-bas, au faite,
Peuple, patriciens dans leurs toges de fête,
Les vierges, doux roseaux,
Catulle et sa maîtresse adorée et cruelle,
Portant des vers d'amour posés partout sur elle,
Ainsi que des oiseaux,

Tous, l'enfant, le vieillard, les matrones romaines,
Applaudissaient un sang coulant des chairs humaines,
Criant, hurlant, frappant,
Pendant que de ce bras qui va de l'Èbre au Tigre
Néron, joyeux du meurtre, applaudissait au tigre
Et Locuste au serpent,

VICTOR HUGO

– Ne crois-tu pas qu'il faudrait changer *au* dans un des deux vers
où il y a *au tigre* ?

– Oui.

– Dans quel vers veux-tu le changer ?

– Premier.

– Recommences-tu le vers ?

– Non.

– Est-ce à partir de *qui* ?

– Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

qui joint l'Èbre et le Tigre.

Auguste Vacquerie sort.

O morne abaissement ! Pendant que toute Rome
Venait voir en riant dévorer un pauvre homme
 Que Jésus a lié,
Et qu'elle conduisait dans ces sombres arènes
Aux victoires des loups, aux combats des hyènes
 Son aigle humilié,

VICTOR HUGO

– *Que Jésus a lié* n'est pas correct, il faudrait : avait lié. Veux-tu
changer le petit vers ?

– Oui.

Au calvaire lié,

Pendant que le soleil, entrouvrant ses paupières
Et voyant dans le sang la ville des lumières
 Et des grands tourbillons,
S'indignait, et, frappant ses chevaux centenaires,
Faisait subitement claquer dans les tonnerres
 Son fouet de rayons,

D'autres lions que moi qui portaient ma crinière,
Dans ce cirque attendaient l'heure où le belluaire
 Leur ouvrait leurs barreaux,
Et le front dans le sang et les pieds dans les fanges.
Déshonoraient mon nom, moi, prêtre des archanges,
 Eux, valets des bourreaux.

La table continue et dicte : trois.

Clos à minuit trois quarts.

XXXVII

LE LION D'ANDROCLÈS — SUITE DE SES VERS
— INTERRUPTION MISE À PROFIT PAR VICTOR HUGO
QUI FINIT UNE STROPHE COMMENCÉE PAR LA TABLE
— LE LION REPREND SA STROPHE INTERROMPUE
— GRANDE SIMILITUDE AVEC LES VERS IMPROVISÉS
PAR VICTOR HUGO — ÉTONNEMENT DES ASSISTANTS
ET DE VICTOR HUGO LUI-MÊME — LE LION DEMANDE
À VICTOR HUGO LA PERMISSION DE LUI EMPRUNTER
UN HÉMISTICHE INÉDIT ET CONNU DU POÈTE SEUL

Mardi 25 avril 1854, dix heures moins vingt minutes

Présents : M^{me} Victor Hugo, Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui es-tu ?
- *Vox deserti*³⁷.

VICTOR HUGO

- Tu vas nous continuer les grands et beaux vers que tu nous as commencés. Veux-tu que je te relise ceux que tu as faits la dernière fois ?
- Oui.

Victor Hugo relit les vers.

- J'ajoute deux strophes.

VICTOR HUGO

- Au paragraphe II ?

³⁷ Voix du désert.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Oui.

D'autres lions que moi qui pouvaient dire au monde
« Nous sommes la puissance et la force profonde,
Nous sommes les lions »,
Regardaient Rome en fête attroupée et sauvage
Applaudir leur cri rauque et faire de leur cage
Un tréteau d'histrions.

Et, monstres qu'on repaît de massacre et de honte,
Géants apprivoisés sur qui la
Trois coups.

l'opprobre monte,
Sans cœur et sans esprit,
Ils levaient sur les saints leur patte sacrilège
Et leurs ongles saignants s'enfonçaient viv
Trois coups.

– Dans quel vers de la strophe changes-tu ?

– 3.

Lâches comme des loups,
Leurs pattes déchiraient les martyrs sur les claies,
Et Jésus-Christ prenait leurs ongles dans ses plaies,
O gibet, pour tes clous.

Au cinquième vers de la strophe :

Et leurs ongles saignants s'enfonçaient viv

la table s'est interrompue pendant quelques minutes. Pendant ces minutes, Victor Hugo a terminé la strophe ainsi :

Ils déchiraient les saints expirant sur la claie

Et leurs ongles hideux élargissaient la plaie

Au flanc de Jésus-Christ.

Il a écrit les trois vers sans les dire et les a fait lire à Auguste Vacquerie seul. Presque aussitôt la table s'est mise en mouvement, et a terminé la strophe presque dans les mêmes termes que Victor Hugo. Victor Hugo alors a lu ses vers tout haut. On s'est récrié.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

M^{ME} HUGO, *à la table.*

- Est-ce que tu as lu les vers de mon mari avant de faire les tiens ?
- Non.

Pendant qu'on s'étonne encore de cette coïncidence, la table frappe trois coups.

VICTOR HUGO

- Quel vers refais-tu ?
- Le 3.

Sans cœur et sans esprit.

VICTOR HUGO

- Tu le remets comme il était d'abord ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Après ?
Leurs pattes déchiraient les martyrs sur les claies,
Et leurs ongles sanglants remplaçaient dans les plaies,
Les clous de Jésus-Christ.
Auguste Vacquerie s'en va.

Si bien qu'eux, ces lions devant qui tout recule,
Eux, ces lions que seul, ô fabuleux Hercule,
Sans peur tu regardas,

Ils sentaient sur leur fauve et terrible crinière,
Dans l'ombre se poser, flatteuse et familière,
L'humble main de Judas.

Trois.

La table frappe trois coups.

VICTOR HUGO

- Quel vers veux-tu changer ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Le 2^e vers.
- Conserve-tu : eux, ces lions ?
- Non. Eux, ces héros.
- Tu conserves le reste des vers ?
- Oui. Permits-tu que je t'emprunte un hémistiche que toi et moi connaissons seuls ?

VICTOR HUGO

- Emprunte-moi un hémistiche, un vers, un poème, tout ce que tu voudras. Je serai fier si tu ne trouves pas mon harmonie indigne de ton rugissement.
- Il est minuit, c'est l'heure immense et solennelle
Où j'ouvre devant Dieu ma splendide prunelle,
C'est l'heure de l'amour,
Où sous les cieux cléments, sombres et taciturnes,
Les fleurs dans les forêts, ces coquettes nocturnes,
S'embaument pour le jour.

L'hémistiche *les coquettes nocturnes* fait en effet partie d'une pièce que je n'ai lue à personne et qui est dans un livre connu de moi seul. Il en est de même du vers cité par le drame³⁸.

Charmantes où soudain on rencontre un lion, qui fait également partie d'une pièce inédite et absolument inconnue de qui que ce soit qui m'entoure. – V. H.

VICTOR HUGO

- Je te remercie, lion.

M. Victor Hugo est allé immédiatement chercher dans son cabinet la pièce de vers dont fait partie l'hémistiche : *les coquettes nocturnes*, pièce intitulée *Soir* et datée 6 mars 1854 et enfermée dans un dossier sur lequel on lit : *Homo*. Ce dossier et ce qu'il contient sont serrés dans le cabinet de Victor Hugo et n'ont jamais été communiqués à personne. M. Victor Hugo nous a lu les vers intitulés : *Soir* où il y a en effet l'hémistiche *les coquettes nocturnes* appliqué aux fleurs. Étaient présents M^{me} Hugo, Charles Hugo et moi.

Théophile Guérin.

Marine Terrace, 25 avril 1854, minuit un quart.

³⁸ Les séances concernant le drame seront publiées ultérieurement.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Charles, étant fatigué, demande à suspendre la séance. La table consultée consent.

- Quel jour reviendras-tu ?
- Dans onze jours, le 6 mai.

Clos à minuit vingt minutes.

XXXVIII

LE LION D'ANDROCLÈS CONTINUE SES VERS — UNE
ÉPITHÈTE RÉPÉTÉE CHOQUE VICTOR HUGO QUI EN
PROPOSE UNE AUTRE — LE LION LA REFUSE

Mardi 9 mai, neuf heures et demie au soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, M. Victor Hugo, MM. Guérin et Charles.

A la table : Charles et Guérin.

- Qui est là ?
- *Frons ingens deserti*³⁹.

VICTOR HUGO

- Veux-tu que je te relise à partir du paragraphe III : *il est minuit* ou veux-tu que je relise à partir de plus haut ? Si tu veux que je relise plus haut frappe deux coups, autrement frappe un coup.

La table frappe un coup. Victor Hugo lit à partir de : *il est minuit*.

- C'est l'heure où des cités, des Babels, des Sodomes,
On voit de toutes parts des troupes de fantômes
 Au visage de feu,
Ouvrant dans les éclairs leurs ailes hérissées,
Traverser le ciel noir ainsi que les pensées
 Du grand cerveau de Dieu.

C'est l'heure où le jour naît dans la tombe, où dans l'ombre
Le cadavre enterré par le fossoyeur sombre
 Sent que le ver le mord ;

³⁹ *Le lion d'Androclès*. Le Front immense du désert.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

C'est l'heure où l'on entend sur les champs de bataille
Les corbeaux annoncer, noirs coqs des funérailles,
Le lever de la mort ;

VICTOR HUGO

- Il y a deux fois *noir*. Veux-tu l'ôter une fois ?
- Oui.
- Veux-tu changer le *ciel noir* en *ciel morne* ?
- Non.
- En quoi ?
- Vaste.

C'est l'heure des grands vents dans l'âme des prophètes
C'est l'heure où les cailloux, les roses et les bêtes,
Oubliant leurs douleurs,
Épellent clairement Jéhova sous ses voiles,
Où l'ange du pardon fait lire les étoiles
Aux plus petites fleurs ;

Tandis qu'on écoutait l'ange aux clartés profondes
Parler, le doigt levé vers le livre des mondes ;
Que, forçats et maudits
Écoutaient, palpitants, des vallons aux montagnes,
Entrer tout doucement dans la porte des bagnes
La clef des paradis ;

Pendant qu'il leur disait : prisonniers des repères,
Hydres, monstres, captifs, meurtriers, loups, vipère,
Tigre aux ongles d'airain,
Toi, taureau Goliath, épouvante du pâtre,
Cèdre Nemrod, boa Nisus, ver Cléopâtre,
Rhinocéros Caïn,

Despotes devenus les vermines des astres,
Bœuf Phalaris qui vas hurlant sous nos pilastres
Ainsi que l'ouragan,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Turbot Domitien que mange la baleine,
Toi qui remplis le ciel de ta brûlante haleine,
Érostrate volcan,

– Il est minuit, veux-tu interrompre ?

– Oui.

– Quel jour veux-tu revenir ?

– Dans onze jours.

On calcule que le onzième jour tombe un samedi, le samedi on reçoit du monde ; on lui demande s'il veut venir la veille vendredi, il répond que oui.

Clos à minuit.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XXXIX

SUITE DES VERS DU LION

Vendredi 19 mai, neuf heures un quart du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Théophile Guérin et Charles Hugo.

– *Solitude.*

Victor Hugo relit les vers à partir du III.

– Cheval Caligula qui broutes dans la tombe,
Xerxès chaîne de fer, Pyrrhus tuile qui tombe,
 Toi, face de l'Athos,
Alexandre, tombeau tourmenté par l'orage,
Spectre qui sens les vents te sculpter ton visage
 A grands coups de marteaux,

Vous tous, êtres punis dont les douleurs sont lentes,
Arbres, épis, roseaux, pauvres petites plantes
 Dont j'entends la clameur,
Fleurs, graines que répand dans les sillons funèbres
Cet autre fossoyeur qui vient dans les ténèbres,
 Et qu'on nomme semeur,

Infiniment petits sortis d'énormes crimes,
Monstres du genre humain devenus ses victimes,
 Ombres du firmament,
Brins d'herbe que Dieu seul, au jour de sa clémence,
Pourra déraciner avec son bras immense
Du granit-châtiment !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Élevez vos regards vers le ciel, voici l'heure ;
Ces astres, ô cailloux, seront votre demeure,
 Pour vous ils sont vermeils ;
C'est pour vous que là-haut Vénus rayonne, ô bêtes,
Mousses, lichens, chardons, espérez, car vous êtes
 Des tiges de soleils !

Excréments, c'est à vous qu'appartiennent ces mondes,
Ces constellations sont à vous, rats immondes ;
 Vous avez l'astre en feu ;
Te voilà fiancée, araignée, à l'étoile,
Et ce rayon de lune est un fil qu'à ta toile
 Dans l'ombre ajoute Dieu.

VICTOR HUGO

- Quel jour veux-tu revenir ?
 La table frappe onze coups.
- Dans onze jours.
- Eh bien ! à mardi 30 mai.
- Clos à minuit.

XL

LE LION D'ANDROCLÈS – CONTINUATION DES VERS
– VICTOR HUGO DEMANDE AU LION S'IL CONNAÎT
DES VERS QU'IL A FAITS LUI, VICTOR HUGO, SUR
LES ÉTOILES ET QUI RESSEMBLENT À CEUX QUE
LA TABLE VIENT DE DICTER – « IMMENSE » ET
« IMMENSITÉ » – PROPOSITION DE VICTOR HUGO,
REFUS DU LION

Mardi 30 mai 1854, neuf heures et demie du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Guérin et Charles Hugo.

– Qui est là ?

– Le regard de l'ombre.

Victor Hugo relit les vers faits dans la dernière séance du Lion. La table continue.

Espère, car bientôt, qui sait, demain peut-être,
L'être ailé qui bourdonne à l'humaine fenêtre
 Que mouillent tant de pleurs,
Cet ange papillon qui murmure : espérances,
Qui, fait pour se poser sur toutes les souffrances,
 Va des hommes aux fleurs,

Se prendra dans ta toile aux soyeuses dentelles,
Et tu t'envoleras toi-même avec ses ailes
 De rayons en rayons,
Jusqu'au ciel, toile immense où dans leurs fils de flammes
S'embusquent, pour y prendre au passage les âmes,
 Les constellations !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

– Sais-tu que j’ai fait des vers où les étoiles, à la fin du monde, se sauvent comme des araignées sur un plafond ?

– Non.

Humbles colimaçons qui rampez dans l’argile,
Et traînez tristement votre carcan fragile
Dans les puits désolés,
Ces yeux que vous dressez hors de vos enveloppes
Sont des cornes pour l’homme et sont des télescopes
Pour les cieux étoilés !

Tous ces regards d’amour sont pour toi, taupe aveugle,
Quand, dans les champs déserts où le bœuf rêve et beugle,
Tu creuses ton sillon,
L’astre qui te surprend perçant ta prison lourde
Dirige la clarté de sa lanterne sourde
Vers ton évasion.

Vous aurez, ô fourmis, si le pardon commence,
Pour fourmilière au ciel la croix du sud immense.
Dieu n’est plus irrité.
Chenille, à toi Vénus ! mouche, à toi la grande Ourse.
Infusoire perdu dans les eaux de la source,
A toi l’immensité !

CHARLES HUGO

– Il y a dans la strophe *immense* et *immensité*

VICTOR HUGO

– Veux-tu remplacer *immensité* par *éternité* ?

– Non.

– Changes-tu *immense* ?

– Oui.

Vous aurez, ô fourmis, en changeant votre forme,
Pour fourmilière au ciel la croix du sud énorme.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Insectes, regardez ; regardez, nécrophores,
Poindre dans cette nuit ces millions d'aurores
Et devenez joyeux ;
Le matin du grand jour se lève, et voici l'heure
Qui luit de toutes parts dans la sombre demeure
A ces cadrans des cieux.

Espérez, vous aussi, soleils, astres sans nombre,
Le ciel n'est pas un bain où le forçat est l'ombre.
La délivrance luit.
Dieu n'a pas fait l'éther pour y mettre des bouges,
Et vous, vous n'êtes pas, ô soleils, des fers rouges,
Dont il marque la nuit.

- Dans combien de jours veux-tu continuer ?
- Onze.

VICTOR HUGO

- Le 10 juin ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Nous préférons le 9, veux-tu ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Le 8 ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Est-ce que tu es forcé de venir le onzième jour ?
- Pas de réponse.

Clos à minuit et demi.

C. Flammarion écrit :

« Il me semble que pour juger exactement et rigoureusement de l'authenticité des témoignages d'identité dans les communications

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

spirites, nous devons être certains avant tout qu'aucun élément de ces communications ne peut provenir de la mentalité latente des expérimentateurs et des assistants. »

Il y a dans la séance qu'on va lire un fait bien curieux et bien décisif et qui ne pouvait provenir de la *mentalité latente* des expérimentateurs et des assistants.

Celui qui était en jeu était Kesler, un incrédule acharné ; on lira toute une conversation qui jeta dans le trouble tous les assistants et Kesler lui-même. L'esprit qui se présenta pour le convaincre fut celui d'une femme aimée de lui, morte, et dont le nom n'était connu que de lui seul.

Il se débattit, nia et finit par consentir au dialogue avec l'être qui lui donnait des précisions.

Il ne se tint pourtant pas pour battu.

On verra dans des séances ultérieures ses nouveaux efforts pour confondre la table, les échecs qu'il subit, la colère qu'il manifesta en voulant se révolter contre des réponses qui détruisaient sa négation et les protestations qu'élevèrent contre lui les assistants, obligés de s'incliner devant des révélations et de confondre Kesler, fortement ébranlé, mais systématiquement impénitent.

G. S.

XLI

LE PROSCRIT KESLER, OBSTINÉMENT HOSTILE
AUX TABLES, REÇOIT, D'UNE FAÇON BRUSQUE ET
INATTENDUE, LA CONFIRMATION DE FAITS DE SA
VIE PRIVÉE, FAITS CONNUS DE LUI SEUL

Vendredi 2 juin 1854, neuf heures trois quarts du soir

Présents : M^{me} V. Hugo, Charles Hugo. A la table : Victor Hugo, M. Guérin et M. Kesler. Au bout de dix minutes, la table n'ayant pas fait de mouvement, Charles met son doigt au centre. La table se met à tourner un moment après, puis se soulève.

– Qui est là ?

La table frappe deux fois tout l'alphabet sans s'arrêter, puis, arrivée à l'I du troisième alphabet, Charles ôte brusquement sa main, la table s'arrête court ; immobilité de plusieurs minutes. Charles met la main à deux pouces au-dessus de la table, en ayant soin de n'y pas toucher, et dit : lève-toi. Cinq minutes se passent ; la table ne bouge pas. Charles touche la main de M. Guérin sans toucher lui-même à la table, pas de mouvement. Auguste Vacquerie qui vient d'entrer ajoute sa main et touche la table, pas de mouvement. On se lève. Vacquerie et Guérin restent seuls à la table. Pas de mouvement. Charles et M^{me} Hugo prennent la table, elle s'agite.

– Qui est là ?

– Marie.

– Est-ce là tout ton nom ?

Pas de réponse.

– Es-tu Marie, mère de Jésus ?

– Non.

– As-tu quelque communication à nous faire ? Parle ?

– Je viens pour libérer l'incrédule.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Comment vas-tu faire ? Explique-nous-le.
- Lui parler de ma tombe.
- Parle.

La table s'agite et tourne.

- Celle qui est morte.

M. KESLER

- Qui donc ? Qui, Marie ? Quelle Marie es-tu ?
- Celle qui est morte.
- Es-tu une Marie qui connaisse M. Kesler ?
- Oui.

M. KESLER

- Es-tu ma grand-mère ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Mets-le sur la voie ; dis-lui qui tu es.
- Marie.
- Est-ce là tout ce que tu peux dire de toi ?
- Aimée.

M. KESLER

- Es-tu M^{me} de Marialva ?
- Marie.

M. KESLER

- Marialva ?
- Non.
- Parle.
- Blanche, alba.

M. KESLER

- Es-tu la marquise de Marialva ? Parle je ne te crains pas.
- Je suis la morte.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

M. KESLER

- Laquelle ?
- Et non la marquise. La mort c'est la république ; la tombe est la barricade de Dieu.

M. KESLER

- M^{me} de Marialva s'appelait Adèle.
- Marie Blanche.

Victor Hugo explique que c'est la traduction de *Marialva* : *Maria alba* ; le V et le B ayant en espagnol la même prononciation.

GUÉRIN

- Continue.
- Il aura peur.

M. KESLER

- Non. Tu te trompes, je n'aurai pas peur.
- Si.

M. KESLER

- De quoi ? Parle.
- De voir l'invisible.

M. KESLER

- Je ne demande qu'à être convaincu. Continue. Parle.
- Pourquoi portes-tu Marie ?

M. Kesler a sur lui, cachée, une médaille de Marie.

M. KESLER

- Parce qu'une personne que tu connais me l'a donnée.
- Je ne veux pas.

M. KESLER

- Pourquoi ? Tu sais qui.
- Les baisers restent pendus au cou et sont jaloux.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

M. KESLER

- Pourquoi as-tu été choisie, toi, pour me convaincre, me libérer de mon incrédulité ?
- La femme qu'on a aimée passe avant les autres amours. Dieu lui fait porter ses lettres.

M. KESLER

- Tu sais tout ce que je pense. Vois-tu mon père ?
- Oui.

M. KESLER

- Parle-moi de mon père. Tu sais ce qui me préoccupe à son sujet. Je suis tourmenté.
- Il t'approuve.

M. KESLER

- Parle encore de mon père, ne me quitte pas.
- N'aie pas cette inquiétude. Du tombeau nous ne blâmons pas la mère ni le frère ; car le linceul blanchit l'âme et le tombeau est fait de pierre tendre.

M. KESLER

- Ma pensée était que mon père n'a pas été juste pour moi. Le sent-il aujourd'hui ? Réponds-moi.
- Tu sais bien que la vie divise ; le père n'a souvent qu'un œil ouvert, et pourtant il a deux enfants ; il y a des âmes aveugles et des cœurs borgnes ; la mort a guéri l'œil malade ; la pierre du sépulcre est une paupière qui se lève ; il y a des pères dont la tombe est un berceau et qui se mettent à emmailloter dans le linceul. Ton père ne t'a bien vu que depuis qu'il a des vers dans les yeux. Les vers de terre sont des regards du ciel. L'orbite d'un crâne fond parfois en larmes.

M. KESLER

- Peux-tu dire, à mon père que je n'ai aucune amertume et que je désire qu'il n'ait point de peine ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Courage. Ne souffre pas qui veut. Ne pleure pas qui veut. Ne saigne pas qui veut. Il y a des yeux condamnés à la sécheresse. Œil sec, tombeau stérile. La douleur est un immense Nil. Plus elle déborde, plus le grand faucheur sombre emporte d'épis dans les granges du ciel.

M. KESLER

– Je me prosterne devant toi. Je me prosterne devant lui, devant mon père. Maintenant, dis-moi un mot de la voie de dévouement et de sacrifice dans laquelle je suis, moi proscrit, pour la république et la liberté.

– Je te bénis, et il te bénit. Tu as raison, travaille. Souffrir les coups de marteau, c'est prouver qu'on est de marbre. Sois l'homme de l'idée et du progrès. Sois bon, la bonté peut tout. Laisse l'âpre vent de l'exil souffler dans ta vie ; il n'abat pas les illusions. Ouvre ta fenêtre à l'océan, il ne submerge pas les goélands. Sois pauvre en souriant. Dieu ne prête qu'aux pauvres. La mort est la banque des pauvres. On y prête des ailes sur de vieux souliers. Sois vaillant et généreux. La générosité donne tout ; le ciel rend tout. On se dépouille en bas, on se rhabille en haut. Dieu vous donne un vêtement d'azur et vous prend mesure sur votre haillon ; mais il faut que tu me fasses un serment.

M. KESLER

– Lequel ?
– Combattre la peine de mort.

M. KESLER

– J'ai quelques scrupules. Peux-tu les lever ? Je crains qu'il n'y ait des bêtes venimeuses que dans ma pensée il faudrait tuer.

Victor Hugo s'en va.

– Un principe ne s'ajourne pas. On n'a pas le droit de dire : j'aurai raison demain. Il faut choisir tout de suite entre le bourreau et nous. Nous sommes les morts et nous ordonnons la vie, nous sommes la grande émeute des sépulcres contre les échafauds, des cimetières

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

contre les charniers, des cadavres contre les croix et des auréoles contre les têtes coupées. Choisis. Moi ou le bourreau.

M. KESLER

– Je réponds : merci, et je fais le serment. Je suis très reconnaissant de ta venue. Tu dois lire ma sincérité dans mon cœur ; je veux croire, mais puisque ma croyance a été le but de ta bienfaisante venue, dissipe un reste de doute bien involontaire, en répondant en un, deux ou trois mots, comme tu peux le faire, à la question que je te pose en ce moment dans ma pensée. Veux-tu ou peux-tu me le dire ?

– Oui.

M. KESLER

– Eh bien, dis.

– Mon testament était fait, mais le suicide est coupable, j'ai voulu me tuer, Dieu m'a pardonné.

M. KESLER

– Peux-tu dire le mot que j'ai dans ma pensée ?

– Assez dit : crois

On insiste encore et la table dit :

– Poignard.

En effet la question avait rapport à une scène qui a eu lieu entre elle et moi, lorsqu'elle se frappa de trois coups de poignard, fait dont je n'ai parlé à aucune des personnes présentes. Kesler. Après une interruption où Kesler a raconté quelques détails de cette liaison, à propos de la présence possible de l'esprit, la table a été reprise par Kesler et Guérin, sans résultat. M^{me} Hugo a remplacé M. Kesler, la table s'est tout de suite agitée.

– Es-tu toujours là ?

– Oui.

M. KESLER

– Voudrais-tu encore communiquer avec moi ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Non.

Clos à une heure et demie du matin.

XLII

UN ANGLAIS, M. PINSON, POUR SE CONVAINCRE DE L'INANITÉ DES EXPÉRIENCES, POSE, EN ANGLAIS, QUELQUES QUESTIONS SUR DES AFFAIRES DE FAMILLE. PERSONNE, PARMI LES ASSISTANTS, NE SAIT L'ANGLAIS — IL OBTIENT DES RENSEIGNEMENTS DONT IL NE PEUT CONTESTER L'EXACTITUDE — M. PINSON S'OPPOSE À LA REPRODUCTION DU PROCÈS-VERBAL

Mercredi 7 juin 1854

M^{me} Victor Hugo, M^{lle} Adèle Hugo, MM. Kesler, Guérin, Télési, Charles Hugo, Pinson, Auguste Vacquerie. M. Pinson, incrédule aux tables, se met à la table avec Charles Hugo et demande à faire une question en anglais. Charles Hugo ne sait pas l'anglais. Quand la table s'agite, on demande d'abord qui est là.

– *Frater tuus.*

CHARLES

– Tu n'es pas mon frère. Es-tu celui de M. Pinson ?

– Oui, André.

Personne ne savait que M. Pinson avait un frère appelé André. Ce frère a disparu depuis douze ans et sa famille ne sait ce qu'il est devenu. M. Pinson fait une question en anglais. La table répond en anglais. Seconde question en anglais. Seconde réponse en anglais. M. Pinson, très ému, se lève et demande que, comme il s'agit de choses de famille, on ne conserve ni les demandes ni les réponses.

KESLER

– Je pense un mot ; veux-tu le deviner ?

– Augusta.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

KESLER

- C'est bien cela. Veux-tu en deviner encore un ?
- Florence.

KESLER

- Oui.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XLIII

BYRON — WALTER SCOTT — QUELQUES MOTS
D'ANGLAIS ÉCHANGÉS ENTRE EUX ET M. PINSON

12 juin, 10 heures un quart

Présents : Mme Victor Hugo, Mlle Adèle, Victor Hugo. Charles et M. Pinson tiennent la table.

- Divers malentendus nous ont fait manquer hier au rendez-vous du lion. Reviendra-t-il ?
- Oui.
- Quel jour ?
- Vendredi 23 juin.
- Qui est là ?
- Byron.

M. PINSON

- Is Montague Helt alive or dead ?
- Alive.

M. Victor Hugo sort.

GUÉRIN

- Peux-tu formuler une pensée complète en quelques vers ? Nous t'en demandons un petit nombre, Charles ne sachant pas du tout l'anglais et ayant de la fatigue à suivre tes lettres.
- Oui.
- You know not what you ask.

M. Pinson donne la traduction de l'anglais que la table vient de dire : *Vous ne savez pas ce que vous demandez.*

- Est-ce que tu ne peux pas dire de vers ?
- Non.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

– Est-ce que tu ne veux pas ?

– Oui.

– Pourquoi ne veux-tu rien dire ?

La table s'agite en tournoyant sur elle-même.

– Qui est là ?

Pas de réponse, la table s'agite violemment au bout de quelques minutes, elle dit :

– Silence.

– *Silence*, veut-il dire qu'il faut cesser ?

– Scott.

– Es-tu Walter Scott ?

– Oui.

– Veux-tu parler ?

– Oui.

– Veux-tu parler en français pour Charles et M^{me} Hugo qui ne savent pas l'anglais ?

– Non.

– Eh bien ! parle en anglais.

THE POET

– Vex not the bard ; his lyre is broken,

His last song sung, his last word spoken.

M. Pinson donne encore la traduction de l'anglais que vient de dire la table :

Ne tourmentez pas le barde ; sa lyre est brisée,

Son dernier chant est chanté, son dernier mot est dit.

Clos à onze heures et demie.

XLIV

QUERELLE ENTRE UN « ESPRIT » ET KESLER
— KESLER S'OBSTINE À NIER, MALGRÉ LES
RÉVÉLATIONS PRÉCÉDENTES — INTERRUPTION
— DISCUSSION — LES ASSISTANTS DONNENT TORT
À KESLER — L'« ESPRIT » REVIENT DE LUI-MÊME
— EXPÉRIENCE TENTÉE PAR VICTOR HUGO POUR
LEVER LES DOUTES — NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE

Dimanche 2 juillet 1854, dix heures du soir

Présents : Charles et M. Pinson tiennent la table., Charles Hugo, Pinson, Kesler, Auguste Vacquerie. A la table : M^{me} Charles et M. Pinson tiennent la table et Guérin. a table s'agite.

VICTOR HUGO

- Toi qui es là, avant que nous te demandions ton nom, as-tu entendu la conversation que nous venons d'avoir sur la grève ?
- Non.
- Pourrais-tu nous envoyer quelqu'un qui l'ait entendue ?
- Oui.
- Nous te remercions. Frappe autant de coups que nous devons attendre de minutes.
- 5.

On laisse la table. Après cinq minutes on s'y remet. Charles remplace Guérin. La table se met à parler sans qu'on l'interroge.

- Que le rebelle prenne la table.
- Kesler remplace Mme Victor Hugo.

VICTOR HUGO

- Explique-toi sur la conversation que tu as entendue. Nous te le demandons avec instance.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

KESLER

- Surtout sur le point spécial qui me préoccupe.
- Tu te trompes, les tables ne sont pas le résultat de l'inspiration d'un seul ou de l'inspiration de tous. Elles ne sont pas de la divination humaine. Elles ne sont pas du magnétisme animal. Elles ne sont pas du visionisme. Elles ne sont pas du hasard. Elles ne sont pas du merveilleux. Elles ne sont pas de la superstition portative. Elles sont de la révélation dans la réalité, du mystère dans le vrai, de la logique dans la nature, de l'infini dans le borné. Elles parlent le style de la logique et de la nature ; elles ont trois pieds qui sont trois racines, la première plonge dans le tombeau, la seconde dans le suaire, la troisième dans le cadavre.

KESLER

- Tu n'as pas répondu précisément à la question que je te faisais. Un des interlocuteurs a dit une chose très frappante. C'est de cette chose que je voudrais bien t'entendre parler.
- L'échelle des êtres est infinie. Les échelons ne se voient pas, voilà tout. Victor Hugo a raison quand il dit que le mollusque du fond de la mer ne voit pas le poisson et que le poisson ne voit pas l'oiseau. Il pourrait ajouter que l'oiseau ne voit pas le tombeau, que le tombeau ne voit pas la fleur qui sort de lui, que la fleur ne voit pas le parfum qui sort d'elle, que le parfum ne voit pas le visage qui le respire, et que le cadavre ne voit pas le vivant dont il parfume le jardin. Le monde est un immense bal masqué où les conviés portent tous le domino de la mort.

KESLER

- Ce n'est pas là ce que M. Victor Hugo m'a dit ce soir. Vois-tu dans ma pensée la chose précise dont je désire que tu me parles ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Eh bien, parles-en.
- Croira-t-il après ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

KESLER

- Je ne sais pas.
- Alors comme je ne viens pas de si loin pour faire des choses inutiles, je m'en vais.

Guérin remplace Kesler.

AUGUSTE VACQUERIE

- Il a fièrement raison de s'en aller.

Discussion. On donne raison à la table et tort à Kesler. A quoi bon faire perpétuellement des expériences qui ne doivent pas avoir de résultat ! La table a déjà dit à Kesler un fait connu de lui seul ; elle a deviné deux fois un mot qu'il pensait, et il ne croit pas, et il dit qu'il ne croirait pas encore après une nouvelle expérience réussie. Pendant qu'on cause, la table parle d'elle-même.

– Le lorgnon de mon ami Kesler fait voir ses yeux et sa logique mais ne fait pas voir son intelligence. Maintenant je vais lui dire ce qu'il me demande. Victor Hugo a rappelé le fait qui s'est passé ici il y a quatre mois. Un soir de l'hiver dernier, il était dans ce salon avec Auguste Vacquerie, M^{me} Hugo, sa fille et Guérin. La conversation était sur les tables. On échangeait des doutes. On se proposait de les faire lever par la table. On monta dans la salle à manger. Guérin et M^{me} Hugo se mirent à la table qui répondit à la question ; qui es-tu ? – *Jacob*, et qui commença une phrase par ce mot : *doutons*. Alors, Charles Hugo qui était resté dans sa chambre pendant la conversation du salon, et qui n'en avait pas entendu un mot, entra, remplaça M^{me} Hugo à la table, et la table continuant la phrase commencée répondit à la conversation d'une manière si frappante que Victor Hugo s'écria : « Voilà qui est prodigieux ! Il n'y a rien à répondre à cela. Je me déclare convaincu. » Je crois avoir satisfait mon ami Kesler. Maintenant je l'abandonne à ses réflexions.

KESLER

- Tu aurais mieux fait de moins railler et de deviner davantage. M. Victor Hugo m'a, en effet, raconté ce soir le fait dont tu viens de parler, mais ce n'était pas à ce point de sa conversation que je

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

pensais. Voici le point : M. Victor Hugo a dit que la présence d'un tiers dans la table lui était absolument démontrée, mais qu'il ne lui était pas démontré que ce tiers fut toujours le personnage sous le nom duquel il se présentait ; qu'il se pouvait que parfois, au lieu d'enseigner directement et sous son nom, l'interlocuteur invisible enseignât sous forme d'apologue et de parabole, mît en scène des personnages, et composât des sortes de drames qui exprimassent sa pensée d'une manière plus vivante et plus saisissante ; qu'en faisant cela il ne mentirait pas plus que le Christ en faisant la parabole du bon Samaritain. Tu vois que tu ne m'as nullement dit ce que je te demandais.

Discussion : Auguste Vacquerie passe du côté de Kesler.

M^{ME} HUGO

– Tout cela nous trouble. Pourquoi n'as-tu pas dit la pensée de M. Kesler ?

– J'ai eu ordre de me tromper. J'aurais dit la pensée de Kesler, il n'aurait pas cru. J'ai voulu qu'il pût ne pas croire et j'ai dit autre chose que sa pensée, tout en restant dans le vrai de la conversation. La raison de cette erreur volontaire, la voici : nous devons faire douter ceux que nous ne pouvons pas persuader. Le doute est le chant du coq qui annonce l'aube de la foi. Douter c'est espérer, douter c'est la moitié de croire.

KESLER

– Pourquoi ne me donnes-tu pas la croyance entière ? Je t'assure que ce n'est pas impossible. Tiens, si tu veux me dire la chose à laquelle je pense dans ce moment, je croirai. C'est une chose qui m'a préoccupé longtemps, un fait auquel j'ai assisté, et que personne ici ne connaît. Si tu me parles de ce fait, je serai renversé, et, vraiment, je crois que je croirai. Veux-tu ?

– Oui.

Kesler remplace Guérin à la table.

– z u x

Hésitation. Guérin remplace Kesler.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Veux-tu dire la pensée de Kesler ?
- Non.
- Pourquoi as-tu dit oui tout à l’heure ?
- Je ne savais pas qu’il allait me demander une appréciation qui m’est interdite.

KESLER

- Tu pouvais dire le fait sans l’apprécier.

VICTOR HUGO

- Avant de nous quitter, veux-tu nous dire ton nom ?
- Cerpola.

VICTOR HUGO

- Qui es-tu ?
- Le pâtre.

VICTOR HUGO

- Quel pâtre ?
- Pas de réponse.

Clos à une heure.

NOTE. Voici l’explication de la précédente séance. Après le dîner, M^{me} et M^{lle} Hugo, Victor Hugo, Auguste Vacquerie, Kesler, Guérin et Pinson s’étaient mis à causer des tables sur la terrasse. Charles Hugo n’avait pas dîné à la maison et n’était pas rentré. Kesler doutait et faisait des objections, que Victor Hugo levait. Après la conversation, V. Hugo dit : il y a une chose qui serait une preuve sans réplique ; si Charles rentre, nous le prierons de se mettre à la table, et nous demanderons à la table de nous parler de la conversation que nous venons d’avoir. Si la table connaît notre conversation, il sera évident qu’un tiers y a assisté. Et, à ce propos, il raconta l’aventure du soir de Jacob.

Comme on voit, la table est tombée juste sur l’ensemble de la conversation. Elle s’est trompée sur le point spécial auquel pensait Kesler.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Quant à l'aventure du soir de Jacob, la table a commis une erreur grave. Nous étions seuls dans le salon. Victor Hugo et moi, et il n'y avait avec nous ni M^{me}, ni M^{lle} Hugo, ni Guérin quand nous avons exprimé les doutes auxquels la table a répondu dans la salle à manger.

Auguste Vacquerie.

XLV

CONTINUATION DES VERS DU LION D'ANDROCLÈS

Mardi 4 juillet 1854, dix heures moins un quart du soir

Présents : M^{me} Victor Hugo, Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo et Théophile Guérin.

- Qui est là ?
- *Unguis clemens*⁴⁰.

VICTOR HUGO

- Veux-tu que nous te relisions les vers de la précédente séance ?
- Oui.

Victor Hugo les relit. Pendant la lecture entrent Kesler et François-Victor Hugo.

VICTOR HUGO, *quand il a fini de lire.*

- Tes vers sont superbes, lion, veux-tu continuer ?
- Vous êtes, feux des nuits qu'allume le grand pâtre,
L'espoir du ver de terre et du grillon de l'âtre ;
Vous êtes leurs réveils.
Le soir, lorsque le chien, las de sa chaîne, tombe,
Il sent que Dieu la brise et change dans la tombe
Les chaînons en soleils.
25 minutes d'intervalle.

Soyez fiers, ô soleils, d'apaiser les tanières.
Que le trou de l'insecte errant dans les ornières
Vers vous tourne ses yeux,
Et que le doux oiseau perdu dans le bois sombre

⁴⁰ L'ongle clément.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

S'endorme en regardant briller là-haut dans l'ombre
Des nids mystérieux !

VICTOR HUGO

– Il est onze heures un quart. Dicte-nous nous encore une strophe
avant de nous séparer ce soir.

20 minutes d'intervalle.

Comme l'ange parlait, le désert taciturne
Fixait sur lui d'en bas son beau regard nocturne.,
L'ange luisait pour nous ;
Les branches s'écartaient pour ne pas gêner l'herbe ;
La montagne avait pris, complaisante et superbe,
La fleur sur ses genoux.

VICTOR HUGO

– Encore une, veux-tu ?

– Oui.

28 minutes d'intervalle.

Pas un bruit, tout regarde et tout est aux écoutes :
La rosée étonnée a suspendu ses gouttes,
Et la mouche son vol ;
Le silence remplit le nid de la fauvette ;
La pierre d'un vieux mur, pauvre sourde-muette,
Fit taire un rossignol.

VICTOR HUGO

– Quel jour reviendras-tu ?

La table frappe onze coups.

VICTOR HUGO

– Le 15 juillet ?

– Oui.

Clos à minuit.

XLVI

CONTINUATION DES VERS DU LION

Dimanche 6 août, 9 heures vingt minutes du soir

Présents : Auguste Vacquerie, Kesler, Guérin, Pinson, Victor Hugo, La petite Julie. Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Au bout de dix minutes la table s'agite, tournoiement, un pied se lève.

- Qui est là ?
- Omen, lumen, numen, nomen meum⁴¹.
- Veux-tu que je te relise les trois dernières strophes ?
- Amen.

Victor Hugo relit les vers et dit :

- Continue.

Un quart d'heure.

- Toutes les grandes voix de l'ombre se sont tues ;
Aux quatre bouts du ciel, comme quatre statues,
Les vents, groupe effaré,
Font silence, et chacun, devant l'ange des bêtes,
A sur la bouche énorme des tempêtes,
Son doigt démesuré ;
Douze minutes.

Le cri des vautours cesse avec le chant des merles ;
La fontaine interrompt le babil de ses perles ;
C'est l'heure des remords ;
Tout entend parler l'être aux ailes diaphanes,

⁴¹ Augure, lumière, pouvoir. Mon nom.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Et lever du tombeau l'écoute au fond des crânes
Par l'oreille des morts.

Cette fois, l'intervalle est très long, il a duré 50 minutes. La table n'a cessé de s'agiter avec des glissements, des tournoiements et un craquement continu. La table, par moments, se dresse sur un seul pied et parcourt rapidement d'un angle à l'autre la table support. On ferme la fenêtre à cause de la lune qui est presque dans son plein.

VICTOR HUGO

– Y a-t-il quelque chose qui te gêne ?

Pas de réponse. La table continue de tourner et de glisser.

KESLER

– Es-tu toujours là, lion ?

Pas de réponse. La table s'agite. On est d'avis de quitter la table quelques instants. L'interruption depuis la dernière strophe a duré, en tout cinquante-cinq minutes. Au bout de cinq minutes, on reprend la table, elle se met sur-le-champ en mouvement.

VICTOR HUGO

– Est-ce toujours le Lion qui est là ?

– Oui.

VICTOR HUGO

– Veux-tu continuer ?

– Oui.

Pour ne pas empêcher les clochettes d'entendre,
Le Vésuve et l'Etna retinrent sous la cendre

Leur respiration ;

Tout s'arrêta devant l'ange de la clémence ;

Tout, la terre et la mer, cette sueur immense

De la création.

VICTOR HUGO

– Veux-tu nous en dicter encore une ce soir ?

– Oui.

Il est onze heures trente-cinq minutes.
14 minutes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ce fut, sous ce regard de la grande prunelle,
Une adoration pensive et solennelle ;

L'arbre dit : aimons-nous !

Tout pria, le caillou se vit une auréole :
Ce qui rampe se crut des ailes, ce qui vole

Se sentit des genoux.

– Quand reviendras-tu ?

Onze coups.

– Le 17 à la même heure ?

– Oui.

– Y a-t-il eu quelque chose qui t'ait gêné ce soir ? Peux-tu nous le dire avant de t'en aller ?

– J'ai été distrait.

– Peux-tu nous dire par quoi ?

– Non.

Clos à minuit moins cinq minutes.

XLVII

LA MORT — QUELQUES MOTS SUR LÉOPOLDINE ET
CHARLES VACQUERIE — CE QUE DEVIENNENT NOS
MORTS — COMMENT NOUS RECONNAÎTRONS-NOUS ?

Dimanche 3 septembre 1854, 2 heures du jour

Présents : M^{me} Victor Hugo, Jules Allix, Emile Allix. Auguste Vacquerie arrivant. A la table : M^{lle} Augustine Allix et Charles Hugo.

- Qui est là ?
- La Mort.
- Pour qui viens-tu ?
- Pour la tombe
- Parle.
- Les époux charmants envolés dans le fleuve pensent à vous. Ils vous aiment, ils vous voient, ils vous attendent et vous gardent votre place dans l'immense baiser.

AUGUSTE VACQUERIE

- Tu dis que nos morts nous attendent dans le monde où ils sont maintenant. Mais ils ne resteront pas dans ce monde ? Leur ascension continuera ? Explique-nous comment et où nous rejoindrons ceux qui sont partis de cette terre avant nous. Ne partiront-ils pas de leur monde nouveau avant que nous y soyons arrivés ? Et si leur ascension continue éternellement, dis-nous le moyen de rattraper l'avance qu'ils ont sur nous ?
- Le moi de l'être aimant, c'est l'être aimé. Vos morts sont votre moi et vous êtes le moi de vos morts. Vos morts ne sont pas autre chose qu'une parcelle de votre vie qui commence ailleurs. Leur tombe est une des faces de votre demeure et un des côtés de votre âme. Quand vous serez morts, vous deviendrez eux et ils resteront

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

vous. Dans le ciel, on ne se rejoint pas, on se fond. Le paradis n'a qu'une bouche. L'amour est ses deux lèvres.

M^{ME} VICTOR HUGO

– Ce que tu viens de dire m'inquiète. Nous nous fondrons avec nos morts ? Cela signifie-t-il que nous nous confondrons avec eux, et qu'ils n'existeront plus hors de nous et distincts de nous ? Sur la terre, ils avaient une vie propre, un corps que nous pouvions toucher, une forme que nous pouvions reconnaître. Nous voulons les retrouver avec leur personnalité nous voulons qu'ils soient eux et non pas nous. Dis-moi comment nous les reconnâtrons.

– Le corps n'est pas la forme de l'être, mais sa formule. De même que la langue est la formule de l'idée. Le corps varie à l'infini et s'évanouit ; l'être est un et immortel. La langue varie à l'infini et s'évanouit, l'idée est une et éternelle. Il y a des mondes où les idées vivent sans formule et où les êtres vivent sans corps. Le corps n'est que l'habit de voyage de l'âme. On change de vêtement dans la tombe, le sépulcre est le vestiaire du ciel. Les morts se reconnaissent à l'âme.

La séance a été interrompue brusquement par une visite.

XLVIII

QUESTION DE CONSCIENCE POSÉE PAR VICTOR HUGO
AUX TABLES — UN TRAVAIL DE VINGT-CINQ ANNÉES
DANS LEQUEL VICTOR HUGO AVAIT ENTREVU
PLUSIEURS DES RÉSULTATS CONFIRMÉS PAR LES
TABLES — CETTE RENCONTRE, IL L'AVOUE, AVAIT
CONTRARIÉ « SON MISÉRABLE AMOUR-PROPRE
HUMAIN » — DOIT-IL CONTINUER SON TRAVAIL ?
— LA MORT RÉPOND — DUALITÉ DE L'ŒUVRE DU
POÈTE — CONCLUSION DE LA MORT — « SOIS L'ŒDIPE
DE LA VIE ET LE SPHINX DE TA TOMBE »

Mardi 19 septembre 1854, une heure et demie après midi

Présents : Victor Hugo, Auguste Vacquerie, François-Victor Hugo.
Tenant la table : M^{me} Victor Hugo, Charles.

VICTOR HUGO

— J'ai une question grave à faire. Les êtres qui habitent l'invisible et qui voient la pensée dans nos cerveaux savent que, depuis vingt-cinq ans environ, je m'occupe des questions que la table soulève et approfondit. Dans plus d'une occasion, la table m'a parlé de ce travail ; l'Ombre du Sépulcre m'a engagé à le terminer. Dans ce travail, et il est évident qu'on le connaît là-haut, dans ce travail de vingt-cinq années, j'avais trouvé par la seule méditation plusieurs des résultats qui composent aujourd'hui la révélation de la taille, j'avais vu distinctement et affirmé quelques-uns de ces résultats sublimes, j'en avais entrevu d'autres, qui restaient dans mon esprit à l'état de linéaments confus. Les êtres mystérieux et grands qui m'écoutent regardent quand ils le veulent dans ma pensée comme on regarde dans une cave avec un flambeau ; ils connaissent ma conscience, et savent combien tout ce que je viens de dire est rigoureusement exact. Cela est exact au point que j'ai été un moment

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

contrarié dans mon misérable amour-propre humain par la révélation actuelle, venant jeter autour de ma petite lampe de mineur une lumière de foudre et de météore. Aujourd'hui, les choses que j'avais vues en entier, la table les confirme, et les demi-choses, elle les complète. En cet état d'âme, j'ai écrit. L'être qui se nomme l'Ombre du Sépulcre m'a dit de finir mon œuvre commencée ; l'être qui se nomme l'Idée a été plus loin encore, et m'a « ordonné » de faire des vers appelant la pitié sur les êtres captifs et punis qui composent ce qui semble aux non-voyants la nature morte. J'ai obéi. J'ai fait les vers que l'Idée me demandait ils ne sont pas encore complètement achevés. Pour être compris, il a fallu expliquer. J'ai dû entrer dans le détail, détail qui contient ma pensée ancienne avec l'élargissement apporté par la révélation nouvelle. Dans ces vers, deux choses sont empruntées à la table en propres termes, *le ver Cléopâtre* et la gradation de la prison au bagne. Je serais d'avis de trouver moyen d'indiquer cet emprunt par une note. Mais avant tout, voici la question que je soumets à la table : « Est-ce que l'Idée ne m'a pas demandé je devrais dire commandé ces vers pour qu'ils soient publiés ? Est-ce que l'Ombre du Sépulcre ne m'a pas dit de finir mon œuvre pour qu'elle fût publiée ? » Cette page est déjà trop longue. J'y ajoute tout ce qui est au fond de ma pensée que la table connaît. Je la consulte sur la question que je viens de lui soumettre, et j'attends la réponse. Il va sans dire que je ferai ce qui me sera dit.

La table s'agite.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- La Mort.

VICTOR HUGO

- As-tu entendu la question et viens-tu y répondre ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Nous t'écoutons.
- Tout grand esprit fait dans sa vie deux œuvres : son œuvre de

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

vivant et son œuvre de fantôme. Dans l'œuvre du vivant, il jette l'autre monde terrestre ; dans l'œuvre du fantôme il verse l'autre monde céleste ; tandis que le vivant parle à son siècle la langue qu'il comprend, travaille au possible, affirme le visible, réalise le réel, éclaire le jour, justifie le juste, prouve la preuve ; tandis que dans cette œuvre il lutte, il sue, il saigne, tandis que dans ce martyre, lui, le génie, il tient compte de l'imbécillité, lui, le flambeau, il tient compte de l'ombre ; lui, lelu⁴² tient compte de la foule et meurt, lui, le Christ, lui, la...⁴³ monde, entre deux voleurs, si vil, si bafoué et portant une telle couronne qu'un âne brouterait son front ; tandis que le vivant fait ce premier ouvrage, le fantôme pensif, la nuit, pendant le silence universel, s'éveille dans le vivant, ô terreur ! Quoi, dit l'être humain, ce n'est pas tout ? Non, répond le spectre, lève-toi, debout, il fait grand vent, les chiens et les renards aboient, les ténèbres sont partout, la nature frissonne et tremble sous la corde du fouet de Dieu ; les crapauds, les serpents, les vers, les orties, les pierres, les grains de sable nous attendent : debout ! Tu viens de travailler pour l'homme, c'est bien ; mais l'homme n'est rien, l'homme n'est pas le fond de l'abîme, l'homme n'est pas la chute à pic dans l'horreur, c'est l'animal qui est le précipice, c'est la fleur qui est le gouffre, c'est l'oiseau qui donne le vertige, c'est du ver qu'on voit la tombe. Réveille-toi. Viens faire ton autre œuvre. Viens regarder l'inabordable, viens contempler l'invisible, viens trouver l'introuvable, viens franchir l'infranchissable, viens justifier l'injustifiable, viens réaliser le non-réel, viens prouver l'improuvable. Tu as été le jour, viens être la nuit ; viens être l'ombre ; viens être les ténèbres ; viens être l'inconnu ; viens être l'impossible ; viens être le mystère ; viens être l'infini. Tu as été le visage, viens être le crâne ; tu as été le corps, viens être l'âme ; tu as été le vivant, viens être le fantôme. Viens mourir, viens ressusciter, viens créer, viens naître. Je veux qu'après avoir vu ton fardeau, l'homme

⁴² Ce dernier mot n'ayant pas été compris, la table a dicté : *accent aigu sur l'é*. Victor Hugo a demandé : lui, *l'élu* ? La table a répondu oui.

⁴³ Un mot illisible.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

voie ton vol et sente confusément passer tes ailes formidables dans le ciel orageux de ton calvaire. Vivant, viens être le vent de la nuit, le bruit de la forêt, l'écume de la vague, l'ombre de l'ancre ; viens être l'ouragan, viens être l'immense épouvante de la farouche obscurité. Si le pâtre frémit, que ce soit ton pas qu'il ait entendu ; si le marin tremble, que ce soit ton souffle senti. Je t'emporte avec moi ; l'éclair, cheval, se cabre dans la nuée. Allons, sus ! assez de soleil. Aux étoiles ! Aux étoiles ! Aux étoiles !

Le fantôme se tait, et l'œuvre terrible commence. Les idées dans cette œuvre n'ont plus visage humain ; l'écrivain-spectre voit les idées fantômes ; les mots s'effarent, les phrases frissonnent de tous leurs membres, le papier s'agite comme la voile d'un vaisseau dans la tempête, la plume sent sa barbe se hérissier, l'encrier devient l'abîme, les lettres flamboient, la table vacille, le plafond tremble, la vitre pâlit, la lampe a peur. Comme elles passent vite les idées-fantômes ! Elles entrent dans le cerveau, brillent, épouvantent et disparaissent ; l'œil de l'écrivain-spectre les regarde planer par tourbillons phosphorescents dans les espaces noirs de l'immensité ; elles viennent de l'infini et elles vont à l'infini ; elles sont splendides et sombres et effrayantes ; elles fécondent ou foudroient ; elles ont créé Shakespeare, Eschyle, Molière, Dante, Cervantès ; Socrate est né d'une idée-fantôme ; Pascal est mort d'une idée-fantôme ; elles sont transparentes et l'on voit Dieu à travers ; elles sont grandes, elles sont bonnes, elles sont augustes ; le crime, la souffrance, la matière fuient devant elles ; elles sont le grand courant du progrès universel. Malheur au mal ! est leur cri, et c'est une heure formidable que celle où passent dans le ciel, s'envolant vers le sabbat de l'immense mystère, effarées et assises sur le prodigieux balai des iniquités, toutes ces sorcières du paradis !

– Veux-tu que Charles se repose cinq minutes ?

– Oui.

On interrompt. Au bout de cinq minutes, on reprend.

VICTOR HUGO

Il y a deux fois *impossible*, après *regarder*. Que veux-tu mettre ?
Es-tu d'avis de changer ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Oui.
- Remplace.
- L'inabordable.

VICTOR HUGO

– Achève maintenant ce que tu avais commencé.
– L'œuvre se continue, l'œuvre s'achève, l'œuvre de jour a marché, couru, crié, chanté, parlé, flamboyé, aimé, lutté, souffert, consolé, pleuré, prié ; l'œuvre de nuit, farouche, est restée silencieuse ; l'aigle a fini avec le soleil, la chauve-souris commence avec la tombe. Il est mort, c'est bien heureux, dit le mal ; c'est bien heureux, dit l'erreur ; c'est bien heureux, dit l'envie ; non, répond la tombe, je ne me ferme pas, je m'ouvre. Je ne suis pas le mur de la vie, j'en suis la porte. Vous croyez qu'il a tout dit, erreur. Regardez, écoutez, tremblez, il est nuit dans le cimetière ; la tombe est là, humble, oubliée, profonde : l'herbe y murmure seule contre la ruine ; tout à coup, la pierre se soulève, l'épithaphe s'émeut, et quelqu'un sort du sépulcre. C'est le fantôme. Que vient-il faire ? Il vient vivre ; il vient parler ; il vient lutter ; il vient remplacer le vivant : il se fait homme : il va, il court ; il remplit le monde ; fait tourner la lourde vis des presses épouvantées ; il fait bondir de son souffle vertigineux les lettres de plomb effarées ; il est dans la chaudière à vapeur ; il est dans les roues de la machine, et l'on entrevoit ses bras mystérieux s'agitant dans l'atelier et distribuant à la vie l'œuvre de la mort. Il est dans la foule ; il est dans le théâtre ; il est dans la rue, il vient surprendre brusquement le monde endormi, et lui, l'inconnu, il surgit comme l'inattendu, il devient le rêve du siècle dont il est l'idée. Plus de contestations ; l'homme est mort et les vers chassent les corbeaux ; la postérité émue, recueillie, pénétrée d'une horreur sacrée, entre dans son théâtre solennel et redouté. Prenez vos places pour l'infini, le lustre d'étoiles et la rampe des constellations sont allumés ; en place ! Le drame commence. Silence ! Le suaire se lève. J'arrive à ta question. Elle est délicate. Avant tout, ce que nous voulons, c'est le libre arbitre de l'homme, ici, je n'ai rien à commander. Publie si

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tu veux. Voici seulement ce que j'ai à te dire : sois l'Œdipe de ta vie
et le Sphinx de ta tombe.

Clos à sept heures.

XLIX

LA MORT — VICTOR HUGO DEMANDE DES PRÉCISIONS
SUR LES RÉPONSES DE LA MORT QUI SEMBLANT SE
CONTREDIRE — DANGER DES SOMMETS⁴⁴

Mercredi 20 septembre, une heure après-midi

Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Écrivant : Victor Hugo. La table entre immédiatement en mouvement.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- LA MORT.

VICTOR HUGO

– Dans les grandes choses que tu nous dis hier, plusieurs points laissent notre esprit en suspens. La première partie semble une admirable démonstration du double rayon humain et surhumain qui pénètre et remplit l'œuvre des poètes et des penseurs. Le fantôme complétant par les révélations de la nuit ce que l'homme a fait dans le jour et pour le jour, c'est là une immense clarté jetée sur l'âme ; c'est là une explication nouvelle et surprenante du côté fantastique de toutes les grandes œuvres et de toutes les grandes imaginations ; cela éclaire merveilleusement la double face de tous les génies que tu as nommés. Mais, c'est à la condition que cette œuvre de la vie soit faite pendant la vie par les deux collaborateurs mystérieux, le vivant et le fantôme ; c'est à la condition que ce soit l'œuvre réelle que nous connaissons et que nous lisons, car je pourrais moi-même, quoique situé en bas, voir dans ton explication la propre

⁴⁴ Victor Hugo, en 1874, a mis en vers les conseils donnés dans cette séance par les Tables (*Toute la Lyre*).

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

clef de mon œuvre, de l'œuvre double que j'ai faite toute ma vie et que je continue. Cette œuvre implique le combat, la lutte, le besoin d'éclairer le plus tôt possible, la publicité immédiate, la promulgation vaillante des vérités trouvées ou entrevues, et ne se réfugie pas derrière le tombeau. Elle a quelquefois le caractère du sacrifice, toujours le caractère du devoir. Shakespeare, Eschyle, Molière, Dante, Cervantès, n'ont rien réservé, n'ont rien caché, n'ont rien laissé volontairement à publier après leur mort. Ce ne sont pas des lutteurs posthumes. C'est là une partie de leur grandeur. Or, dans la seconde page d'hier, il semble que tu atténues la première, le fantôme n'est plus le collaborateur du vivant pendant la vie ; il est son éditeur après la mort ; du moins cela nous apparaît ainsi. Nous nous trompons probablement. Pour nous, hommes, l'apostolat de la vérité est le devoir ; la conscience humaine est dans les ténèbres relatives et cependant Dieu lui laisse le libre arbitre ; nous, penseurs, nous devons guider de notre mieux cette conscience qu'attend la responsabilité ; nous devons la lumière à la liberté.

Donc, quand nous croyons avoir trouvé quelque chose qui ressemble à un rayon, nous devons, avec le courage de l'apôtre, l'ajouter à l'âme humaine. Il est bien entendu que nous n'avons pas ce droit pour des révélations comme celles de la table dont nous ne pouvons disposer, puisqu'elles viennent de plus haut que nous ; mais ce droit nous l'avons pour nos œuvres personnelles, et, même à nos yeux, ce droit est devoir. Or, c'est uniquement sur mon œuvre personnelle que je te consultais. Tu m'as répondu en me rappelant que j'ai mon libre arbitre en ces matières, je le comprends. Mais l'apparente atténuation que la seconde partie de tes paroles d'hier apporte à la première, subsiste toujours, du moins pour nous, intelligences très limitées. Veux-tu nous expliquer ce que nous ne comprenons évidemment qu'à demi, car, de nous à vous, c'est toujours de notre peu de lumière que vient l'obscurité ? Veux-tu répondre ?

– Oui.

VICTOR HUGO

– Nous t'écoutons.

– Esprit, n'as-tu pas des pensées secrètes, des visions, des perspec-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

tives mystérieuses, des effrois, des emportements foudroyants dans l'invisible ? Ton espérance de l'infini ne verse-t-elle pas parfois dans l'insondable ? Ne t'est-il pas arrivé de tourner brusquement sur Dieu à pic ? N'as-tu pas eu des tempêtes de constellations et des naufrages dans les étoiles ? Ton radeau n'a-t-il jamais heurté Saturne et touché les bancs de sable de la Voie lactée ? Tes deux yeux ne sont-ils jamais tout à coup emplis d'un million d'astres si bien que tes paupières étaient les deux bords du firmament ? Ton ancre n'a-t-elle jamais cherché le fond de la nuit et n'a-t-elle pas voulu trouver l'abîme ? N'es-tu pas un chercheur de crânes, un fossoyeur de mondes, un Hamlet des soleils, un promeneur du cimetière immensité, un preneur de planètes, une des bêches du ciel ? Ne t'es-tu jamais écrié : Oui ! oui ! oui ! dans ce grand Non sombre ? N'as-tu pas tenu tête aux nuits sans lune et dit : Bien ! aux nuits étoilées ? N'as-tu pas cru quelquefois comparaître devant un tribunal de globes muets ? N'as-tu pas eu peur, n'as-tu pas frissonné, n'as-tu pas senti tes cheveux se dresser et se prendre dans les étoiles, comme dans des rouets terribles ? N'as-tu pas rêvé des formes à toutes ces créations ? N'as-tu pas rêvé des visages à ces regards, des lèvres à ces visages, et souvent aussi des dents à ces lèvres ? N'as-tu pas des amours pour ceux-ci et des terreurs de ceux-là ? N'es-tu pas un peu épris de Vénus ? N'es-tu pas très effrayé de Saturne ? Et tandis que tu sens des astres qui te parlent sur ta tête, n'as-tu pas des cailloux qui te parlent dans tes souliers ? N'as-tu pas des intrigues avec certaines ronces de la grève ? Ne donnes-tu pas des âmes aux bêtes ? Ne donnes-tu pas des âmes aux pierres ? Ne donnes-tu pas des âmes aux plantes ? Ne donnes-tu pas une âme à la poussière, une âme à la cendre, une âme à la fange, une âme à l'immondice, une âme à tout ce que le corps rejette, une âme au crachat de Judas, une âme aux larmes de Madeleine, une âme au sang de Jésus ? N'es-tu pas là, tremblant, vacillant, épouvanté, entre ce ciel et cette terre, entre tous ces mondes si haut et toutes ces âmes si bas, entre ces paradis et ces enfers, entre ces étincelles et ces pierres, et ne te demandes-tu pas quel est le formidable briquet qui fera jaillir de ces cailloux des constellations ?

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Si cela est ainsi, prenez garde, ô vivant, ô homme d'un siècle, ô proscrit d'une idée terrestre, ô penseur nécessaire, car ceci est de la folie, car ceci est de la tombe, car ceci est de l'infini, car ceci est hors de l'homme, car ceci est une idée-fantôme.

VICTOR HUGO

– Charles est fatigué. Veux-tu qu'il se repose cinq minutes ?

– Oui.

On reprend. Il est quatre heures cinq minutes. La table s'agite sur-le-champ.

VICTOR HUGO

– Parle.

– Prenez garde, homme de matière, soldat d'une révolution prochaine, prenez garde, gouvernant possible, prenez garde, bon sens respecté, influence acquise, caractère considéré, prenez garde, factionnaire du vrai, car ceci est le mot d'ordre du caporal livide de l'impossible, car ceci est murmuré à votre oreille par la patrouille grise des squelettes. N'ayez pas cette audace de répéter tout haut de votre bouche vivante ces paroles nocturnes de la tombe. Ne soyez pas à ce point intrépide de tonner l'épouvante, de sonner la diane des spectres et d'apparaître sur votre barricade avec un linceul pour drapeau, avec un crâne pour canon, avec une épitaphe pour devise, avec moi pour soldat, avec votre fantôme pour clairon, avec votre pierre tumulaire pour pavé. Prenez garde, ou plutôt ayez pitié ! ayez pitié des souffrants qui ont besoin de vous, de la vie inviolable, de la femme méprisée, des masses ignorantes ; ne désertez pas les guillotinés pour les morts, les enfants pour les cadavres, le berceau pour le sépulcre, l'homme pour le spectre, le relatif pour l'absolu, et les plaies pour les étoiles.

VICTOR HUGO

– Veux-tu que nous continuions demain ?

– Oui.

Clos à cinq heures.

L

LA MORT EXIGE LA PRÉSENCE DE VICTOR HUGO —
VICTOR HUGO L'INTERROGE SUR L'ASSIMILATION DE
LA JUSTICE HUMAINE, ÉMANATION DE LA JUSTICE
DIVINE — LA MORT CONSEILLE DE POSER PROBLÈME
À LA FOULE

Samedi 23 septembre, trois heures un quart après-midi

Présents : V. Hugo, M. Th. Guérin. Tenant la table : M^{me} Victor Hugo,
Charles. La table s'agite immédiatement.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- La Mort.

VICTOR HUGO

- Après que je serai sorti tout à l'heure, consentirais-tu à continuer avec Auguste Vacquerie la réponse à ma question ?
- Non.

VICTOR HUGO

- Alors, tu en remettrais la suite à un autre jour ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Nous avons entamé un dialogue, énorme de ton côté, attentif du mien. Tu vas continuer ce que tu as si grandement commencé. Développe les hauts conseils que tu me donnes. Je les écoute comme il convient, et tu vois dans ma conscience la gravité de l'accueil que je leur fais. Il est probable que dans ce que tu vas dire, tu admettras, puisque tu consens à t'occuper de si peu de chose que moi, que, mon œuvre étant double, je me dois également aux deux sillons que je trace avec la double charrue du réel et de l'idéal. J'ai

deux devoirs en ce monde, et ce n'est pas toi qui me raillerais de n'en remplir qu'un seul, toi qui dois me recevoir au seuil de l'autre vie. *Homo duplex* est vrai à tous les points de vue. Ne consentiras-tu pas aussi à étendre ou à expliquer cette expression *d'idée terrestre* appliquée à la cause pour laquelle je suis proscrit ? Sans doute la république est une forme humaine, le progrès est un fait terrestre ; mais, dans la république, il y a la Liberté qui vient de Dieu, dans le progrès il y a la justice qui est Dieu même, nous, les proscrits, nous ne sommes donc pas proscrits uniquement pour une idée terrestre, la justice, c'est-à-dire l'azur même de Dieu, étant avec nous ! La terre tend vers l'Eden comme l'homme vers le bien. Sans doute, c'est là un fait terrestre et c'est là un fait humain. Mais ce fait terrestre et ce fait humain n'ont-ils pas pour régulateur la loi divine ? Au fond et au-dessus et en dehors de tout, nous sommes proscrits pour le droit de l'homme, émanation de la loi de Dieu, pour la justice. Or, la justice n'est pas terrestre. L'équité est une pour tous les mondes comme l'équilibre est un pour tous les astres. Nous t'écoutons.

– Cependant, fais vivant ton œuvre de fantôme ; fais-la complète, compose-la de tous les philtres du mystère ; remplis-la d'horreur, d'éclairs, de foudres, d'écume ; jettes-y des crapauds, des serpents, des araignées, des chauves-souris, des chenilles, des scorpions, des scolopendres, les êtres immondes, les êtres rampants, les êtres maudits, pensifs, pâles, hérissés ; regarde les bouillonnements de l'ombre dans la chaudière au couvercle étoilé ; allume l'immensité avec l'atome ; fais un feu de douleur et Dieu fumant se dressera de ton œuvre avec des millions d'étincelles ; il sortira colonne de ténèbres avec des millions de lumières ; il jaillira géant sombre avec une couronne de constellations ; fais de ton œuvre une des cheminées de l'âme humaine ; que la terre endormie, ouvrant à demi ses yeux lourds, aperçoive à l'horizon ton toit couvert d'un nuage d'astres, et dise : Que fait-il ? D'où sort cette fumée inconnue et splendide ? Quelle est cette cheminée d'où il jaillit du ciel ? Et que le vent réponde à la terre : C'est l'une des forges de la nuit ; c'est là qu'on travaille aux soleils ; c'est là qu'on déferre les hommes ; c'est

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

là qu'on rougit à blanc les noirs carcans pour en faire des planètes ;
c'est là qu'on décloue Jésus-Christ et qu'on se sert des clous pour
mieux attacher le ciel ; c'est là qu'on tire du brasier les flamboie-
ments et qu'on éteint les incendies ; c'est là qu'on change à coups
de marteau les astres de torture en astres de bonheur, les globes-
tenailles en globes-clefs, et qu'on fait les serrures du firmament.
Entrons chez ce vivant, dit la foule. Mais le vent répond : ce vivant
n'est pas un vivant. Entrons chez ce mort. Ce mort n'est pas un
mort. Entrons chez ce fantôme. Ce fantôme n'est pas un fantôme.
Entrons dans cette demeure. Cette demeure n'est pas une demeure.
Entrons dans ce tombeau. Ce tombeau n'est pas un tombeau.
Qu'est-ce donc que cette fumée ? O foule, tu le sauras un jour ;
jusque-là, n'approche pas ; tremble et espère, et crois : un jour tu
verras l'œuvre ; jusque-là, contente-toi de la fumée, contente-toi
du bruit, contente-toi du nuage, et regarde de loin ce rayonnement
et écoute de loin ce tumulte du formidable marteau et de l'énorme
enclume, du ciel et de la terre, des deux paumes de la main de Dieu
donnant le signal de l'éternité.

VICTOR HUGO

– Quel jour veux-tu continuer ?

Six coups.

– Le 29 septembre ?

– Oui.

Clos à cinq heures cinq minutes.

LI

LA MORT — SILENCE DES GRANDS MORTS
— EXPLICATION — CONSEILS À VICTOR HUGO POUR
UNE PUBLICATION POSTHUME À INTERVALLES
DÉTERMINÉS — BRUSQUE INTERRUPTION

Vendredi 29 septembre, trois heures un quart après-midi

Présent : Victor Hugo. Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo.
Victor Hugo relit la question faite par lui et la réponse commencée par la
table dans la séance du 23. La table entre en mouvement immédiatement
après la lecture.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- La Mort.

VICTOR HUGO

- Continue la réponse commencée. Nous t'écoutons.
- En vérité, ce serait une chose étonnante et immense ; jusqu'ici les grands esprits sont morts comme les petits ; corps ensevelis, œuvres terminées ; sépulcres ouverts, livres fermés ; leur dernier mot à la terre a été dit par leur dernier souffle ; leur épitaphe a été leur adieu et cet Eschyle, ce Dante, ce Cervantès, ce Shakespeare, ce Molière, qui avaient été chacun dans leur temps la pesanteur morale de leur monde, ces blocs de génie, ces rocs de pensée, ces immensités, ces cerveaux-planètes, ces fronts qui avaient des horizons comme les déserts et des gouffres comme les montagnes, hélas ! dès que leur fosse eut été creusée à dix pieds sous le ciel, ils ne furent plus qu'un peu de poussière dans beaucoup de cendre, qu'un peu de néant dans beaucoup de nuit, qu'un peu de silence dans beaucoup de ténèbres, et que des atomes dont l'infini ne s'étonnait pas. Quoi ! ces crânes-là se sont tus subitement ! ô stupeur ! est-ce

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

possible ? Entrons dans leur cimetière, remuons du pied leur fosse, et écoutons. Ils se taisent. Ils se taisent. Ils se taisent ! Mais parle donc, bouche d'Eschyle : mais pense donc, front de Shakespeare ; mais ventez donc, orbites de Dante ; mais pleurez donc, yeux de Molière ! que notre pas vous éveille ; que vos cendres aient donc un bruit ; que vos os, quand on les touche, deviennent sonores et qu'on y sente des clairs endormis, tombés des mains d'une légion d'archanges ! Vers qui osez ronger de tels cadavres, fuyez. Linceuls, tremblez. Toi, marbre, écoute. Toi, plomb du cercueil, fonds-toi et fais-toi caractère d'imprimerie, deviens la lettre, deviens le verbe, deviens la vie ; venge-toi, plomb, venge-toi du cercueil ; et toi, terre, recueille les paroles des morts, et toi, humanité, respire leur souffle, entends leur voix, bois leur sueur sépulcrale, mange leur chair lumineuse. Humanité vagissante, ces talus sinistres qui, çà et là, se dressent dans les cimetières, ce sont des mamelles d'amour ; humanité, tette ces tombes. Mais non, ces tombes n'ont plus de lait, ces mères qui s'appelaient Eschyle, Dante, Shakespeare, Molière, sont mortes ; leurs doux chefs-d'œuvre n'ont plus de baisers nouveaux à donner ; leur lèvre n'a plus de nouvelle leçon à prodiguer, hélas ! hélas ! ces tombeaux sont morts.

VICTOR HUGO

– J'ai appliqué cette expression *tombeaux morts* aux tombeaux oubliés, dans des vers inédits.

– Toi, que le tien soit vivant : qu'à de certains intervalles il se mette à parler à la postérité et à lui dire des choses inconnues, et qui auront eu le temps de mûrir dans la terre ! L'impossible d'aujourd'hui est le nécessaire de demain. Échelonne dans ton testament tes œuvres posthumes de dix ans en dix ans, de cinq ans en cinq ans ; vois-tu d'ici la grandeur d'un tombeau qui, de temps en temps, à des heures de crise humaine, quand il passe de l'ombre sur le progrès, quand il passe des nuages sur l'idée, ouvre tout à coup ses deux lèvres de pierre et parle. On cherche, ta tombe trouve. On doute, ta tombe affirme. On nie, ta tombe prouve. Et que prouve-t-elle ? Ce qu'elle contient ; elle prouve, avec je ne sais quelle autorité sombre

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

et solennelle, toutes les vérités qui sont encore aujourd'hui dans l'avenir. Toi mort, tu aides les vivants ; toi muet, tu les enseignes ; toi invisible, tu les vois ; ton œuvre ne dit pas : peut-être. Elle dit : certainement. Elle ne cherche pas les faux-fuyants ; elle va droit au but. Sache qu'un spectre ne connaît pas les précautions oratoires, les fantômes sont hardis, les ombres ne clignent pas les yeux devant les lumières ; donc, fais pour le XX^e siècle une œuvre affirmative plutôt qu'une œuvre dubitative pour le XIX^e siècle. Enferme-la avec toi dans ton sépulcre, pour qu'à des époques fixées par toi on vienne l'y chercher. Jésus-Christ n'a ressuscité qu'une fois ; toi, tu peux emplir ta tombe de résurrections ; tu peux, si mon conseil te semble bon, avoir une mort inouïe ; tu dirais en mourant : vous me réveillerez en dix-neuf cent vingt, vous me réveillerez en dix-neuf cent quarante, vous me réveillerez en dix-neuf cent soixante, vous me réveillerez en dix-neuf cent quatre-vingts, vous me réveillerez en l'an deux mille. Tu t'endormirais dans l'anxiété universelle ; ta mort serait un formidable rendez-vous donné à la lumière et une formidable menace jetée à la nuit. Loyola dirait : il faut prendre garde à ce sépulcre, et les générations regarderaient avec admiration ce prodigieux tombeau marcher pendant un siècle dans la vie hu...

La table s'arrête brusquement, il est six heures et demie. Crépuscule. La lune est sur l'horizon. Le mouvement cesse complètement. Nous pensons qu'on pourrait évoquer un des êtres de la nuit. En ce moment la table lève brusquement le pied.

VICTOR HUGO

- Y a-t-il quelqu'un ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- La Mort nous a quittés sur un mot interrompu. Peux-tu terminer la phrase ?
- Oui.
- Achève-la.
- ...maine.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

- Sais-tu quel jour la Mort reviendra continuer ce qu'elle a commencé ?
- Non.

Clos à 6 heures 40 minutes.

LII

LA MORT — VICTOR HUGO PROMET DE SUIVRE LE CONSEIL DONNÉ À LA SÉANCE PRÉCÉDENTE — IL ENVISAGE LA PUBLICATION DU LIVRE DES TABLES, BIBLE DE L'AVENIR — LES ŒUVRES QUE L'« ESPRIT » CONSEILLE À VICTOR HUGO DE PUBLIER NE SERAIENT ALORS QU'UNE RÉPÉTITION DU LIVRE DICTÉ PAR LES TABLES ? — VICTOR HUGO PEUT-IL ESPÉRER, AVANT DE MOURIR, UNE RÉVÉLATION DE L'AU-DELÀ ? — DEVIENDRA-T-IL UN PROPHÈTE OU RESTERA-T-IL UN POÈTE ? — « CONSEILS À DIEU » — INTERRUPTION DE VICTOR HUGO — RENCONTRE D'IDÉES — INFLUENCE DU CRÉPUSCULE SUR L'« ESPRIT » QUI S'INTITULE LA MORT

Dimanche 22 octobre 1854, deux heures et demie jour

Présents : M^{me} Victor Hugo, M^{me} Paul Meurice, Victor Hugo, Paul Meurice, Charles Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : M^{me} Victor Hugo et Charles Hugo.

– Qui est là ?
– La Mort.

VICTOR HUGO

– Tu m'as donné un sublime conseil, et ce conseil, si tu m'en laisses le temps, je le suivrai. Mais en même temps que les ouvrages légués par moi au vingtième siècle, et avant eux-mêmes, ce livre-ci, qui sera certainement une des Bibles de l'avenir, aura probablement paru. Il ne sera, je pense, publié du vivant d'aucun de nous, interlocuteurs actuels des êtres mystérieux, mais quand il paraîtra, tout ce que j'aurai réservé pour ma tombe, il le dira, il le dira avant moi, et avec plus d'autorité. Je viendrai, ensuite, et il se trouvera que ma révélation aura déjà été révélée. Une partie de cette révélation est

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

déjà depuis des siècles dans la tradition humaine, une autre partie avait été trouvée par moi ce qui n'empêche pas qu'elle ne vienne tout entière de Dieu, l'homme n'étant qu'une cheminée par où passe la flamme divine, une autre partie a été dite par vous tous, êtres de l'inconnu, dans nos dialogues avec la table-trépied. Ce tout, dans lequel je n'ai que ma très faible part, commence même déjà à être entrevu, et grâce à la publication de ce livre-ci, sera vulgaire et probablement base de religion nouvelle, à l'époque où mes ouvrages posthumes paraîtront. Entends-tu qu'il me sera dit ou que je trouverai d'ici à ma mort d'autres choses inconnues et dont j'aurai seul la révélation ? Ou, entends-tu, ce que j'incline à croire, que je réserve tout simplement, pour être publiées après ma mort, des œuvres de pensée et de poésie pure, pénétrées de la philosophie nouvelle, et l'affirmant, augmentant la lumière humaine, comme font, sans avoir la prétention d'enseigner et de révéler, toutes les grandes œuvres d'art et de poésie auxquelles, bien entendu, je ne compare rien de ce que j'ai fait. Je résume. Ce que tu me conseilles de publier après ma mort, sont-ce des œuvres de révélation, et, en ce cas, la révélation ne serait-elle pas déjà faite ? Ou sont-ce des œuvres de poésie contenant, comme toutes mes autres œuvres, seulement à un degré plus profond encore, l'intuition divine mêlée à la création humaine ? En un mot, que devra-t-il y avoir dans mon tombeau, un prophète ou un poète ? Ma raison me dit un poète, mais j'attends ta réponse.

– Il s'agit d'une œuvre formidable intitulée : *Conseils à Dieu* ; la terre disparaît, le sépulcre, chauve-souris de pierre, ouvre ses ailes d'ombre dans le crépuscule de la résurrection et bat de son vol la vitre flamboyante des astres ; l'oiseau sinistre va de planète en planète, et son cri de nuit, chaque fois qu'il touche le bord d'une constellation, devient un chant de lumière ; il sort du soir et il apporte l'aurore ; il s'envole d'un enfer et il annonce un paradis ; il part hibou et il arrive alouette ; il s'échappe du vieux tronc d'arbre humain et il se pose à l'extrémité de chaque branche à l'endroit où le fruit devient l'étoile ; il sort du creux des crânes et il saute de

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

paradis en paradis, et il niche de joie en joie, et il niche de joie en joie.

VICTOR HUGO

- Est-ce que tu répètes cette phrase ?
- Non.

VICTOR HUGO

- C'est donc par une erreur de moi que tu l'as dictée deux fois ?
- Oui.

VICTOR HUGO

- Continue.
- ...et il couve l'un après l'autre tous les globes et il fait éclore dans le ciel tous ces œufs...

VICTOR HUGO

- Je t'interromps pour te demander si tu connais les vers que j'ai faits il y a dix jours ?
- Non.
- Continue.
- ...d'archanges. O vivant, voici ce que je te conseille : l'œuvre de ton âme doit être le voyage de ton âme ; tu ne dois pas prophétiser, tu dois deviner, tu dois deviner le ciel étoilé, y tracer ton itinéraire, y désigner du doigt tes auberges, y fixer les relais d'amour de ta pensée et, voyageur invisible, marquer d'avance tes étapes inconnues sur la grande route faite de précipices qui conduit à l'hôtellerie farouche de l'incompréhensible ; châtelain de l'immensité, tu dois dire dans ces pages quelles sont les planètes qui t'attendent et parler de leur civilisation, de leur lumière et de leur ombre, de leurs épines et de leurs fleurs, de leur place dans l'horreur ou de leur marche dans la joie, de leurs cris ou de leurs hymnes, et, du fond de ton tombeau, le monde doit t'entendre dire : il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Saturne et qui souffre ; il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mercure et qui souffre ; il y a dans l'infini un astre qui s'appelle Mars et qui souffre ; ô mon Dieu, que d'étoiles qui sont

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

punies ! Que de constellations qui sont crucifiées ! Seigneur, votre ciel est couvert de plaies, vos astres sont des gouttes de sang.

VICTOR HUGO

– J’ai fait les vers que tu dis. J’ai fait ce vers dans un autre sens.

De ces gouttes de sang qu’on prend pour des étoiles.

– Vos soleils prennent la gangrène, vos lunes ont l’horrible peste du châtiment, vos constellations qui s’agenouillent depuis des millions d’années, ont fini par se briser le crâne et le poing contre les ténèbres, et ne sont plus que des moignons d’enfer, vos créations ne sont plus que des lambeaux de chair, vos auréoles ne sont plus que des haillons de rayons, vos prodiges...

VICTOR HUGO

– J’ai dit :

Il portait sur son front un haillon de lumière

– ...ont la tête coupée, votre firmament est l’immense égout où roulent tous ces cadavres et vos splendides chevaux ferrés de lumière, fous de rage et prenant le mors aux dents, écartèlent l’immensité.

La table s’arrête court. – Le soleil est couché.

Immédiatement après, Victor Hugo va chercher dans sa chambre et lit aux personnes présentes la pièce faite par lui et commençant par :

Sachez que dans le gouffre obscur

et finissant par :

D’un de ces mondes effrayants.

LIII

SUITE DU DIALOGUE ENTRE VICTOR HUGO ET LA
MORT — Y A-T-IL UN MOYEN HUMAIN D'ENTREVOIR
L'AVENIR ? — RÉPONSE VAGUE — « ÉTUDIE
L'ASTRONOMIE » — TOUT AIDE TOUT

10 novembre, deux heures après-midi

Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Présents : Victor Hugo, son fils Victor. La table s'agite au bout de dix minutes.

- Qui est là ?
- La Mort.
- Sais-tu quel jour le lion d'Androclès reviendra ?
- Non.
- Peux-tu lui demander de revenir ?
- Non.
- Que devons-nous faire pour qu'il revienne ?
- Il reviendra de lui-même.
- Revenons à notre dialogue. Comme tu le sais, par ma pièce écrite et que j'ai lue l'autre jour aux personnes présentes immédiatement après ton départ, et par d'autres pièces encore, j'ai déjà fait une partie de ce que tu me demandes, et je l'ai fait même sous la forme affirmative. Seulement, je ne me suis pas mêlé à cette affirmation, me trouvant trop peu de chose pour parler de moi à propos de ces immensités-là : maintenant tu me dis : devine le voyage intérieur de ton âme, et dis, dans des livres qui ne paraîtront qu'après ta mort, ce que tu auras deviné. Il me semble que cela ne pourra jamais être que des conjectures et que cela manquera de certitude aux yeux des hommes. Y a-t-il pour moi, en dehors des révélations de la table, un moyen humain d'entrevoir l'avenir inconnu dont tu me parles, et de le préciser ? Car pour affirmer, il faut avoir au moins entrevu. Si

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

je me borne à deviner et à dire : je devine, serai-je cru ? Ne faut-il pas quelque chose de plus ? Quand je dirai après ma mort, dans un livre posthume : je suis là, je vois ceci ; la foule pensera : il écrivait cela de son vivant. Comment le savait-il ? Or, y a-t-il un moyen humain humain, j'y insiste, ou du moins dont j'aie seul de mon vivant le secret de savoir pendant la vie les choses mystérieuses que tu me dis d'affirmer après ma mort ?

– Étudie à fond l'astronomie, humaine ; elle est pleine de germes de vérités dont tu pourras conclure des vérités plus grandes encore ; par exemple, il te sera possible d'établir la nomenclature exacte de vos systèmes planétaires des mondes heureux et des mondes malheureux selon leur distance du soleil ; la loi du ciel est conforme à la loi de la terre ; cette loi c'est le dévouement du grand pour le petit, du bon pour le mauvais, du riche pour le pauvre, du beau pour le laid, du juste pour l'injuste, du joyeux pour le triste, du souriant pour le saignant ; c'est un mystérieux rachat de l'ombre par la lumière ; de la nuit par le point du jour ; c'est la délivrance de la pierre coupable de la potence par la pierre martyre de la croix ; c'est la délivrance de la plante vénéneuse par la plante parfumée ; c'est la délivrance de la bête féroce par la bête puissante et par la bête douce ; c'est la délivrance de l'homme criminel par l'homme innocent ; c'est la délivrance de l'âme punie par l'âme récompensée ; c'est la délivrance de l'idée fausse par l'idée vraie ; c'est enfin la délivrance de l'étoile qui pleure par l'étoile qui luit et l'immense sacrifice des paradis pour les enfers. Le ciel étoilé a des constellations rares et prodigieuses qui ont pour mission de se rapprocher sans cesse et doucement des mondes misérables et de les éclairer peu à peu d'un jour qui commence par être crépusculaire et qui arrive à être flamboyant ; il y en a d'autres également sublimes qui ont pour fonction, non de s'approcher, mais d'attirer, double effort, double et terrible labeur. Les unes descendent, les autres font monter, les unes s'engouffrent dans les ténèbres, les autres se mettent à suer des flots de lumière ; celles-ci se jettent à la nage dans le firmament et ramènent du fond de la nuit des étoiles pâles et échevelées ; celles-là, sans se déranger, se changent en feux de

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

paille et de fagots dans le grand âtre noir et réchauffent les pauvres noyées. O constellations bonnes et fortes qui se font les servantes de la hideuse morgue du châtiment ! ô bons astres qui s'attellent aux astres égarés ! Soleils qui se font chiens d'aveugle ! globes qui se font sébilles ! lumières qui se font fidèles à des yeux fermés ! pléiades, planètes, rayons, flambeaux, vivantes splendeurs, lions de flamme, ourses de feu, scorpions d'escarboucles, verseaux de diamants, tigres, panthères, léopards, éléphants, ménagerie éblouissante de soleils formidables qui, par amour, se font les caniches et les terre-neuves de l'immensité ! Le ciel est donc semblable à la terre ; il s'y fait un continuel sauvetage des astres par les astres ; il y a les grands astres comme il y a les grands hommes ; il y a l'étoile Socrate, l'étoile Galilée, l'étoile Jean Huss, l'étoile Jeanne d'Arc, la pléiade Macchabée, l'étoile Dante, l'étoile Molière, l'étoile Shakespeare, et au milieu du ciel, dans la tempête et la gloire, entouré de nuées et de flammes, il y a le soleil Jésus-Christ, cloué magnifiquement sur la croix du Sud.

Le firmament ainsi compris doit t'apparaître sous...

VICTOR HUGO

– J'ai fait des vers qui côtoient ces idées sans les affirmer. Dans les uns je représente Dieu vannant dans le même crible les astres et les âmes ; dans les autres qui commencent ainsi :

La terre est au soleil ce que l'homme est à l'ange

je dis que la punition est en raison de la distance du soleil.

J'écris ceci sans interrompre la table et seulement comme note.

– ...un aspect nouveau. La place des mondes, le rôle des globes ne sont pas chose arbitraire ; je viens d'ouvrir dans ton esprit des horizons nécessaires, d'ailleurs nous en reparlerons. Maintenant j'arrive à ta question. Mais auparavant encore une réflexion : il y a dans les mondes punis des hommes, des animaux, des plantes et des pierres qui contribuent à la délivrance de leur astre en même temps qu'il y a dans les mondes récompensés des soleils qui font la même œuvre d'affranchissement vis-à-vis des mondes punis. Tandis que l'étoile heureuse travaille à sauver l'étoile malheureuse, elle est

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

aidée dans cette étoile tantôt par un homme, tantôt par un animal, tantôt par une plante, tantôt par une pierre ; l'étoile aide l'homme, l'homme aide l'étoile ; l'étoile aide l'animal, l'animal aide l'étoile ; l'étoile aide la plante, la plante aide l'étoile ; l'étoile aide la pierre, la pierre aide l'étoile ; la nuit, à l'heure de l'âme, quand le corps dort, il s'échange des paroles d'amour entre l'homme sauveur et l'astre sauveur. Molière dit à Vénus : je t'aime ! L'animal martyr parle à l'étoile libératrice ; la plante éprouvée cause avec la planète charitable, et le grain de sable écrasé crie au secours ! au grain de lumière !

La table s'arrête brusquement. Crépuscule. Il est cinq heures.

LIV

GALILÉE — VICTOR HUGO SE PLAINT DE LA
CONDESCENDANCE DES TABLES, QUI ADOPTENT
TROP FACILEMENT LES ILLUSIONS DES VIVANTS. IL
DEMANDE QUELQUES PRÉCISIONS SUR LE SYSTÈME
PLANÉTAIRE RÉEL — GALILÉE FORMULE LA
PREMIÈRE PARTIE DE SA RÉPONSE

Dimanche 10 décembre, neuf heures du soir

Présents : M^{me} V. Hugo, Charles Hugo, François-Victor Hugo, M^{lle}
Adèle Hugo, Auguste Vacquerie, Guérin. A la table : M^{me} Victor Hugo
et Charles Hugo. Avant qu'on l'interroge la table dit :

- Galilée.
- Parle.
- Je viens répondre à l'objection de Victor Hugo touchant l'inexactitude scientifique de la cosmogonie des tables. Qu'il la formule.
Victor Hugo entre et prend la plume.

VICTOR HUGO

- Voici, non l'objection, mais l'observation. Dans ses admirables paroles de la deuxième séance 22 octobre, l'être colossal qui me parlait m'a paru trop condescendre au point de vue humain, c'est-à-dire à l'illusion que nous fait le ciel quand nous le regardons. Il est évident que ce que nous appelons, nous, les constellations, sont des groupes fictifs composés par notre regard avec des étoiles qui nous semblent de grosseur à peu près pareille. Or une petite étoile qui est près, pour nous semble grande, et une grande étoile qui est loin, pour nous semble petite. Deux étoiles qui nous semblent à côté l'une de l'autre et de dimension pareille et que nous accouplons dans une constellation sont peut-être en réalité séparée par des distances énormes, et appartiennent à des groupes complètement

différents dans l'infini. Notre construction des constellations est donc purement arbitraire et résulte d'une illusion d'optique. Il y a évidemment les constellations vraies. Celles que nous croyons voir sont les constellations fausses. Or, puisque notre infirmité humaine comprend cela, la table aurait pu, ce me semble, en nous disant des choses si hautes, nous parler tout à fait le langage splendide de la vérité. Nous ne nous croyons pas indignes de l'entendre. La table, donc, pouvait nous dire : Les constellations que vous voyez, c'est votre œil qui les groupe et votre illusion qui les fait ; tous ces noms dont vous les nommez : lion, capricorne, sagittaire, sont des noms de vos monstres et de vos rêves. Il y a des constellations réelles qui portent non des noms terrestres, mais des noms célestes. Voici comment elles se nomment. C'est de ces constellations que je vous parle et alors la table eût confirmé du haut de ces réalités, les explications sublimes qu'elle nous a données. Cela n'eût pas été plus grand pour des hommes de foi comme moi, mais cela eût été plus inattaquable pour les hommes de doute, et c'est à eux aussi, ce me semble, qu'il faut parler. Cela dit, j'écoute ta réponse.

– Je réponds deux choses : d'abord, s'il fallait que la table parlât, non le langage humain, mais le langage céleste, vous ne la comprendriez pas ; dans le langage céleste, l'homme ne s'appelle pas l'homme, la bête ne s'appelle pas la bête, la plante ne s'appelle pas la plante, le caillou ne s'appelle pas le caillou, la terre ne s'appelle pas la terre, l'air ne s'appelle pas l'air, l'eau ne s'appelle pas l'eau, le feu ne s'appelle pas le feu, le ciel ne s'appelle pas le ciel, l'étoile ne s'appelle pas l'étoile, la constellation ne s'appelle pas la constellation ; Dieu ne s'appelle pas Dieu ; il n'y a pas de mots là où il n'y a pas de corps ; ces mots sont de la matière dont vous faites de l'idéal ; l'infini est anonyme, l'éternité n'a pas d'extrait de naissance ; l'espace, le temps, sont des inconnus effarés qui courent dans l'immensité ; l'espace n'a pas de regard, le temps n'a pas de pieds ; l'un est une ombre qui tombe dans le gouffre, l'autre est un gouffre qui tombe dans l'ombre ; l'espace, le temps : deux masques, deux apparences, deux visions, deux rêves, deux impossibles, deux yeux crevés de l'horreur, deux pattes sanglantes du châtiment, deux mâchoires formidables de l'abîme ; mais cela, le visage, non. Le vi-

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

sage ne parle pas, le visage n'entend pas, le visage ne formule pas ; Dieu parlant, c'est Dieu langue ; Dieu langue, c'est Dieu bouche ; Dieu bouche, c'est Dieu corps ; Dieu corps, c'est Dieu homme ; Dieu homme, c'est Dieu bête, Dieu bête, c'est Dieu plante ; Dieu plante, c'est Dieu caillou. Y songes-tu ? Dieu caillou ! lui qui n'est même pas Dieu étoile ! Non, la langue céleste n'est pas. Il n'y a pas d'alphabet de l'incrée ; il n'y a pas de grammaire du ciel ; on n'apprend pas le divin comme l'hébreu ; le céleste n'est pas un dialecte du terrestre ; l'infini n'est pas une espèce de chinois inconnu ; les anges ne sont pas des professeurs de langue divine, suppléants de la chaire Immensité. Non. Tout cela n'a pas de nom, tout cela est lumière et inconnu : tout cela est rayon et masque ; tout cela est soleil et errant ; l'immensité est une famille de vagabonds ; l'espace n'a pas de passeport, le ciel n'a pas de signalement. L'éternité n'a pas de généalogie, la création n'a pas de nom de baptême ; Dieu n'a ni feu ni lieu ; tout ce qui est l'incrée est l'innommé ; la langue céleste se parle dans l'éblouissement ; resplendir, c'est s'exprimer ; le lumineux, c'est le clair ; le foudroyant, c'est le sublime ; parler la langue céleste, c'est jeter des flammes ; un ciel qui parle, s'étoile ; un ciel qui se tait ferme des lèvres des ténèbres ; et chaque lettre de ce terrible vocabulaire est un incendie sur lequel souffle la sombre bouche de la nuit ; le dictionnaire de l'infini est plein de ponctuations d'étoiles ; et que dirais-tu donc si, pour te parler la langue que tu demandes, toi chétif, cette petite table au lieu de syllabes, de mots et de phrases, te jetait tout à coup dans l'oreille des millions d'astres, te lançait à la face Jupiter, Aldebaran, Saturne, et répandait sur ton papier l'immense tache d'encre de la nuit étoilée, et t'y faisait des corrections avec des comètes furieuses ?

La table s'arrête.

VICTOR HUGO

– Ce n'est que la première partie de ta réponse. Veux-tu revenir dimanche pour nous dire la seconde partie ?

– Oui.

Clos à onze heures et demie.

LV

GALILÉE DRESSE L'INVENTAIRE DES RÉCLAMATIONS
DE VICTOR HUGO — LE TÉMOIN GALILÉE — LE TÉMOIN
DÉCLARE NE RIEN SAVOIR — NOTE DE VICTOR HUGO
— LES ESPRITS VEULENT RESTER ÉNIGMATIQUES
— VISION, OUI ; SCIENCE, NON — GALILÉE PREND LE
PARTI DE L'ILLUSION — « ET POURTANT, JE CROIS ! »
— L'OMBRE DU SÉPULCRE — LE CIEL DOIT RESTER
FERMÉ À LA SCIENCE — « DEMANDE TOUT, OU
RIEN » — « UN PETIT ASTRE, S'IL VOUS PLAÎT ! » —
« LOI DES MONDES : AMOUR » — NOTE DE VICTOR
HUGO — IL CONSTATE UNE CONTRADICTION DANS
LES CONSEILS DONNÉS PAR LA TABLE — NÉCESSITÉ
DU DOUTE

Dimanche 17 décembre 1854, 9 heures 3/4 du soir

Présents : M. Th. Guérin, Victor Hugo. Tenant la table : Charles,
M^{me} Victor Hugo. La table au bout de cinq minutes s'agite et, sans être
interrogée, dit :

— Galilée.

VICTOR HUGO

— Tu n'as répondu qu'à l'accessoire de ma question, et non au principal. Ma question portait surtout sur les constellations réelles, distinctes pour vous de nos constellations fausses.

— Ceci est ton autre erreur. Écoute : j'ai déjà dit comment les tables pour se faire comprendre de vous étaient forcées d'employer votre langage ; or votre langage est une convention : votre langage est la fumée de votre bouche ; il met des nuages sur les étoiles. Est-ce à dire que vous vous trompiez en tout ? Non. Vos mains tâtonnent au ciel et touchent parfois les boutons rayonnants des portes divines : tout le faux de l'homme est plein de tout le vrai de Dieu ; il n'y a

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

pas d'erreur dans l'absolu ; le relatif n'est pas le relatif ; le mensonge n'est pas plus le mensonge que la découverte n'est la découverte ; Herschel ne trouve rien pour Dieu ; les vrais astronomes ne sont pas plus véridiques que les faux ; tous les télescopes humains sont dans un à peu près ; ce n'est pas le sens, mais ce n'est pas le contresens ; tu me dis : – je veux le ciel véritable et non le ciel imaginaire ; je veux le firmament réel ; les constellations réelles, les soleils réels ; je veux l'immensité de Dieu complète, sans lacune, sans solution de continuité ; je veux l'abîme sans vide ; qu'on m'apporte l'infini, qu'on m'apporte le mystère ; je demande la carte du tombeau, l'itinéraire de la résurrection ; qu'on me montre l'incommensurable ; qu'on m'ouvre l'insondable ; qu'on me lève à l'instant les scellés du ciel ; je veux faire une perquisition dans les étoiles ; constellations humaines, vos papiers ; Grande Ourse, prouve-moi ton identité ; Capricorne, tu mens ; Verseau, tu mens : vous m'êtes suspects ; firmament, tu m'es suspect ; je veux te fouiller ; plus de faux-fuyants ; fermez toutes les portes ; que pas une étoile ne s'échappe ; qu'on mette les menottes à Dieu ; j'ai à l'interroger, et maintenant, nuit sombre, comparais, et maintenant jour rayonnant, réponds, et maintenant, soleils accusés, levez-vous ; je suis président de la cour d'assises de la nuit ; j'ai un jury de fantômes ; la séance est ouverte : silence au banc des astres. Qu'on fasse entrer le témoin Galilée. – J'entre et je dis : O vivant, est-ce que je connais le ciel ? Est-ce que j'ai parcouru l'immensité, n'ayant pas parcouru l'éternité ? Comment veux-tu que je te dise les tenants et les aboutissants de l'infini qui ne tient pas et qui n'aboutit pas ? Nul n'a reçu les confidences de ton immense accusé : le mystère ; là, pas d'ami intime qui puisse te faire des révélations : il sait seul son secret. Pas une étoile ne parlera. Les conjurés de l'ombre se tairont tous, et la société secrète des astres cachera Dieu. La vérité ne fera pas d'aveux, l'absolu ne se laissera pas intimider, et nul juge d'instruction ne mettra à la question les paradis, et nul greffier ne dressera la liste des constellations, et nul procureur ne feuillettera le dossier de Dieu, et nulle sentence ne dira devant la foule : les soleils sont acquittés, les constellations sont condamnées, la Grande Ourse

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

est déclarée dissoute, Jupiter est renvoyé des fins de la plainte ; Aldebaran sera mis en liberté et pourra circuler dans le ciel ; quant à la création, on aura l'œil sur elle et l'immensité est condamnée à cent mille ans de surveillance de la haute pensée. Moi, Galilée, je déclare ignorer le contenu de l'infini ; j'ignore où cela commence et où cela finit ; j'ignore ce qu'il y a devant, derrière, au milieu, à droite, à gauche, à l'est, à l'ouest, au sud, au nord ; je ne sais pas l'intérieur, ni l'extérieur ; je vois des astres, des astres, des astres ; je vois des étoiles, des étoiles, des étoiles ; je vois des constellations, des constellations, des constellations ; je vois des rayons mêlés à des splendeurs nouées à des flamboiements, des éblouissements perdus dans des contemplations, des contemplations plongées dans des éblouissements ; je suis pris dans un prodigieux tournoiement de la roue aux moyeux d'or. Où cela va-t-il ? Je n'en sais rien. La nuit est l'ornière des étoiles. Je regarde la nuit et je n'y vois que les millions de roues, lancées à toute vitesse vers un but invisible, de tous les chars de l'éternel triomphateur ; je suis un ignorant de l'inconnu ; je ne sais pas plus l'astre alpha que l'astre oméga ; je défie qu'on t'en dise plus long que moi sur la nuit ; c'est une mine de ténèbres avec des filons d'étoiles ; on ne creuse l'ombre qu'avec l'ombre comme on ne polit le diamant qu'avec le diamant ; la carrière de marbre noir laisse de temps en temps deviner la statue au statuaire, et Dieu au ciel. Voilà tout. Le firmament est une énorme énigme avec des millions de clefs ; une étoile est la négation d'une autre ; tous ces astres se nient et s'affirment, et nul ne sait si ces millions d'Or qui rayonnent appartiennent à Non ou à Oui.

La table s'arrête. Clos à une heure et demie du matin moins dix minutes.

VICTOR HUGO

– J'ai une note à écrire.

Je n'insisterai pas ; il devient évident pour moi, par ce que la table a dit ce soir, comme en plusieurs autres occasions, que le monde sublime qui consent à communiquer avec notre monde ténébreux ne vent pas se laisser forcer par lui, même quand la curiosité n'est autre

chose qu'adoration devant Dieu et respect devant l'infini. Ce monde sublime veut rester sublime ; mais ne veut pas devenir exact, ou du moins il veut que son exactitude ne nous apparaisse qu'énorme et confuse dans de prodigieuses échappées d'ombre et de lumière ; il veut être notre vision, et non notre science. Il veut garder pour notre œil la figure surprenante de l'impossible tout en multipliant les linéaments du réel. Il ne consent même pas à accepter, pour rendre ses points de vue humainement plus corrects, les faits scientifiques acquis et les pénétrations de notre raison ou de notre observation. En un mot, il veut que l'homme doute. C'est visiblement la loi, et je me résigne. Chose frappante pour moi : je faisais une question humble et personne ne comprend plus que moi quels atomes nous sommes et quel néant je suis devant Dieu, et cette question paraît à la table une accusation ! Je demandais à la table je dis la table pour abrégé si elle ne pensait pas que ses grandes révélations sur les fonctions des astres eussent eu, sinon plus d'autorité pour nous, du moins plus de solidité devant ceux qui nient, en se plaçant dans les données de notre astronomie, en la répudiant comme inexacte fatalement, en disant, par exemple : « Je ne parle point des constellations apparentes composées par les illusions de votre œil ; mais des constellations réelles groupées par Dieu. Je veux parler de ce que vous ne voyez pas et de ce que vous ne savez pas. » Eh bien ! l'être qui me répond en langage splendide dit : Je me nomme Galilée. Et Galilée, qui a lutté et souffert pour détruire sur terre l'illusion, prend le parti de l'illusion ! Galilée, qui pourrait s'appeler Réalité, prend le parti de l'apparence ! Il qualifie, avec quelque ironie, la *Haute pensée*, lui qui est la pensée et la hauteur ! Il finit presque par dire Oui et Non, lui que Non fait mettre à genoux et qui s'est relevé en disant : Oui ! Évidemment, il n'a pas tort, et il sait ce qu'il fait, et s'il refuse de s'expliquer sur l'apparence et l'illusion, c'est que l'apparence et l'illusion font partie du regard humain, et que l'homme doit continuer d'être le Doute. Les tables, qui commencent à cette heure la grande Bible nouvelle, y mêlent et y tordent le livre d'obscurité et le livre de clarté ; elles nous laissent croyant davantage et tâtonnant encore plus. Elles ne révèlent rien qu'à leur

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

heure et non à la nôtre. Par moments elles épaississent les ténèbres tout en y répandant des splendeurs, mais splendeurs-éclairs plutôt que splendeurs-rayons. Dès que nous commençons à voir un peu distinctement, le monde mystérieux se ferme. Il faut que nous ne soyons sûrs de rien, c'est là l'expiation humaine. Chaque fois que l'homme, submergé, à vau-l'eau dans les ténèbres, ruisselant de toutes les écumes de l'abîme et de la nuit, parvient à se cramponner au bord de la barque de foi et sort de l'obscurité à mi-corps, l'ombre qui est dans la barque lui fait lâcher prise, et le rejette au gouffre, et lui dit : – Va, homme, lutte, souffre, roule, nage, doute ! – *E pur si muove* ! Et pourtant je crois ! Et pourtant je crois ! Et pourtant je crois ! A toi, mon âme, à vous mon Dieu !

Victor Hugo

Cela dit, c'est uniquement pour l'acquit de ma conscience dans les minuties, que je répète ici l'observation déjà faite souvent sur des rencontres dans l'expression, qui est l'idée en détail, entre la table et moi ; ainsi *le langage fumée de la bouche, les mains tâtonnant au ciel, les scellés du ciel, la carrière de marbre noir et la statue*, sont presque en toutes lettres dans des pièces qui font partie des *Contemplations*.

Lundi 18

Après avoir entendu cette note que j'écrivais sans intention d'en faire une question pour la table, on a désiré faire parler la table. Il est une heure et demie après-midi. Charles et ma femme se mettent à la table. Elle se lève presque immédiatement et frappe sans être interrogée.

– L'Ombre du sépulcre.

VICTOR HUGO

– Tu sais que je ne faisais pas de question, tu vois ma pensée. Nous t'écoutons.

– Je viens apporter, non une des clefs du ciel qui doit rester fermé à la science humaine, mais une des clefs de Dieu dont toute la puissance est de s'ouvrir à deux battants sur la plus haute marche

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

de l'esprit humain ; le firmament est plein de portes brusques et sombres ; c'est un éternel bruit de gonds d'airain et de clous splendides et de barreaux flamboyants et de tenailles lumineuses, mais Dieu n'a pas de verrous ; sa manière de se clore c'est d'être sans bornes ; sa muraille c'est l'illimité ; son horizon c'est l'impénétrable ; on n'entre pas en lui parce que tout en lui est majestueusement libre au pas de l'âme ; on ferait des voyages sans fin dans l'être sans fond ; on se perdrait dans ce Dieu, dans ce Verbe, dans cet inextricable réseau de chemins éclatants, dans cette forêt vierge de rayonnements ; Dieu, c'est le grand mur et le grand abordable ; il s'échappe dans l'inaccessible et il se donne dans l'accessible ; il ne se dérobe pas, il ne s'isole pas, il ne s'enfuit pas ; il est tout seul partout ; les millions de mondes font ce solitaire énorme ; les foules de créations font cet immense anachorète ; les multitudes de cieux font cette prodigieuse caverne ; les cohues d'astres et les populaces de soleils sont l'âme et l'unité de ce tranquille cénobite qui jette sur le monde sa bure de ténèbres ; l'universelle liberté fait cet incommensurable prisonnier : Dieu est au secret dans le mystère ; Dieu est le maître de la prison qui s'attendrit sur tous les esclavages, mais qui est esclave lui-même ; il n'est que la misère ; il n'est que la douleur ; il n'est que la pitié ; Dieu est la grande larme de l'infini. Je viens donc...

VICTOR HUGO

– J'ai fait ce vers :

Dieu, larme de l'infini.

– ...te dire la pensée de Dieu sur ce firmament dont tu veux savoir davantage ; et d'abord pourquoi davantage et non pas tout ? Puisque tu es en train de demander, pourquoi demander si peu ? Tu es peu exigeant. Que t'importe une miette de ciel de plus ou de moins ? Quel médiocre appétit d'infini que celui qui demande un supplément d'étoiles et qui se plaint à son geôlier de sa ration d'astres ! Voilà, en vérité, une grande volonté, une belle révolte, une terrible émeute ! Quelques pommes d'or de plus ou de moins au dessert ! Pauvre homme, quelle belle conquête si Galilée t'avait dit, au lieu

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

du misérable point de vue de la terre, le misérable point de vue de Jupiter, le misérable point de vue de Vénus, le misérable point de vue de Saturne, le misérable point de vue de Mars ! L'erreur de Mercure est-elle le fruit qui te séduit ? O Tantale du ciel ! Veux-tu l'illusion de Pallas ? Veux-tu l'optique d'Herschel ? Veux-tu le mirage de la matière à gauche au lieu du feu follet de la planète à droite ? Désires-tu, non l'absolu, mais un autre relatif que le tien, non la vérité, mais une autre fausseté que la tienne, non le vrai sens, mais un autre contresens ? Es-tu friand de fumée, gourmand de brume, affamé d'ombre ? Tu crois demander une plus grande somme de réalité, tu demandes une plus grande somme de mensonge, tu veux avoir des variétés de nuages, mais non plus de jour, tu veux pouvoir faire un faisceau de lumière avec des ténèbres, et ne trouvant pas que ton monde voie assez clair dans le ciel, tu te plains de n'avoir pas l'avis de trois ou quatre planètes de plus et tu t'écries : Quel dommage que nous ne soyons pas assez d'aveugles ! Là-dessus tu casses les réverbères du bon Dieu. Moi, si j'étais à ta place, je demanderais tout ou rien ; j'exigerais l'immensité, je ferais des sommations à l'infini, je lèverais ma barricade jusqu'au dernier étage du ciel, je ferais une révolution complète, je voudrais tout savoir, tout tenir, tout prendre ; je ne ferais pas grâce au ciel d'un paradis ; je ne lui permettrais pas de me cacher un enfer ; je me mettrais à même l'abîme ; je ferais de mon cerveau l'engloutisseur de Dieu ; je me donnerais la formidable bouchée de l'infini ; je serais un immense et terrible Gargantua d'étoiles, un colossal Polyphème de constellations, de tourbillons, et de tonnerres ; je boirais la jatte de lait de la Voie lactée ; j'avalerais les comètes ; je déjeunerais de l'aurore ; je dînerais du jour et je souperais de la nuit, je m'inviterais, splendide convive, au festin des gloires, et je dirais à Dieu : mon hôte ; je me ferais une faim magnifique, une soif énorme, et, Silène des mondes, je courrais dans l'espace ivre de sphères et, chantant la redoutable chanson à boire de l'éternité, joyeux, radieux, sublime, les mains pleines de grappes d'astres... et le visage pourpre de soleils, je ne laisserais pas une étoile vide, et à la fin du festin, je roulerais sous les cieux illuminés !

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Mais toi, tu es plus modeste, tu demandes l'aumône au monde, tu n'es que le mendiant de Dieu, et tu lui tends la main en lui disant : un petit astre, s'il vous plaît ! J'aborde la question qui te préoccupe. Les savants vont rire, dis-tu, de notre astronomie ; ils s'écrieront : Que signifient ces constellations qui n'en sont pas ? Nos illusions d'optique prises au sérieux ! Mais il ne doit y avoir aucun lien entre les étoiles qui composent pour nous le groupe de la Grande Ourse, le groupe du Capricorne ou tel autre. Il y a des distances incalculables entre les mondes dont vous mêlez les rôles dans le ciel ! Vous faites faire des actions communes à des étoiles qui ne se connaissent pas ! Vous faites une plaisanterie d'association entre des étoiles qui vivent à des millions de lieues et qui ne se sont jamais parlé, la bonne farce ! Votre ciel est-il une main de jongleur où les astres dansent et font des tours de force, et votre astronomie est-elle une table où l'escamoteur a le talent de faire disparaître les distances ? Point de constellations, point de ciel, point de Dieu. Vous faites rire les mathématiques, et nous vous donnons un démenti. Votre nuit étoilée n'a rien à répondre à notre tableau noir ; nos télescopes seuls font le siège du ciel et nos canons sont braqués dans nos observatoires prêts à envoyer à vos constellations une mitraille de chiffres. – O savants, au-dessus de vos calculs il y a l'unité. L'unité est le total de Dieu. Il n'y a pas de chiffre mille, il n'y a pas de chiffre cent, il n'y a pas de chiffre dix, il n'y a pas de chiffre deux ; Dieu ne compte que jusqu'à un. Le ciel est une immense constellation. Il n'y a pas deux groupes d'astres ; il n'y en a qu'un. Il n'y a pas de millions de lieues ; il n'y a pas de millions de pieds, il n'y a pas de distances dans le ciel ; et il n'y a que des voisinages, et il n'y a qu'une famille, et il n'y a qu'un peuple, et il n'y a qu'un monde. Toutes les petites constellations sont fausses dans le relatif et vraies dans l'absolu, la Grande Ourse et le Verseau et Orion sont des accouplements tout faits pour les yeux et que ne dérange pas l'harmonie céleste ; tous les astres se voient, se connaissent, s'attirent et s'aiment ; ils se cherchent et ils se trouvent ; ils se comprennent et ils se vivifient ; il y en a qui communiquent entre eux ; il y en a qui s'épousent, qui s'engendrent et qui s'ensevelissent ; il

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

n'y a pas d'astres solitaires, il n'y a pas d'astres orphelin, il n'y a pas d'étoiles veuves, il n'y a pas de soleils perdus ; il n'y a pas de coin de la nuit qui soit en deuil ; il n'y a pas de jour abandonné ; il n'y a pas de sphère qui ne soit à elle seule tout le noyau du ciel ! Toute la voûte est pleine d'un seul astre qui se répand ; les autres astres ne sont que les graines de l'astre-fleur. Un immense besoin de dévouement, voilà la loi des mondes ; la nuit c'est la démocratie étoilée ; le firmament, c'est la république symbolique qui mine les astres de tous les rangs et réalise la fraternité par le...

VICTOR HUGO

– J'ai dit :

*L'avenir, c'est l'hymen des hommes sur la terre
Et des étoiles dans les cieux.*

– ...rayonnement. L'astre-palais aide l'astre-atelier, l'astre-atelier aide l'astre-mansarde, l'astre-mansarde aide l'astre-cave, l'astre-cave aide l'astre-bagne ; un infiniment petit est le frère cadet d'un infiniment grand ; une étoile de génie instruit une étoile idiote ; les soleils-hercules sont toujours auprès des soleils-berceaux ; le visage des mondes heureux regarde toujours du côté des mondes malheureux ; les étoiles punies pleurent toujours du côté des étoiles récompensées, les étoiles récompensées sourient toujours du côté des étoiles punies. La consolation est la forme de la récompense. Il y a toujours un astre-colombe près d'un astre-tombeau. Il y a toujours un soleil qui panse près d'un soleil qui saigne. L'immensité est le mot d'amour de l'éternité. Amour, amour, tu es la solution suprême, tu es le dernier chiffre, tu es le milliard de Dieu et le total prodigieux que forment dans le firmament étoilé tous ces zéros éblouissants. Tu es le calcul extrême, le trésor du sépulcre et l'héritage des morts. Tu es plein de résurrections et tu fais des caveaux célestes des lieux splendides où l'on voit rayonner, à travers la profondeur des tombes, des piles de cadavres et des lingots d'ossements.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Clos à 7 heures.

Victor Hugo qui avait écrit toute la séance jusqu'aux vingt dernières lignes, ayant à sortir, a été remplacé par Auguste Vacquerie.

19 décembre 1854.

Je persiste à ne faire aucune objection. Tout ceci est énorme. Cependant je ne confonds pas l'énormité avec l'immensité. Dieu seul est immense. Il me semble que ce qui m'est personnellement adressé confirme ma note précédente. Ce sont là, sous une autre forme, les grands reproches bibliques ; ma conscience ne me dit pas que je les aie mérités. Du reste, dans ma pensée, tout en croyant n'avoir pas tort, je crois que le monde mystérieux qui nous parle ce langage magnifique n'a pas tort non plus. Il fait sa fonction vis-à-vis de nous ; il doit nous laisser notre doute et il fait ce qu'il faut pour cela. La table me dit 10 novembre : *étudie à fond l'astronomie humaine*, et 18 décembre : *que t'importe une miette de ciel de plus ou de moins ?* Elle me raille presque de la chose qu'elle m'a conseillée. Je n'insiste pas. Tout en restant droit dans ma conscience, je m'incline silencieusement devant l'être sublime qui m'a parlé hier et qui a terminé par de si hautes et de si douces paroles.

Victor Hugo.

LVI

JÉSUS-CHRIST — LE DRUIDISME — LE CHRISTIANISME

Dimanche 11 février 1855, neuf heures et demie

Présents : M^{me} Augustine Allix, Jules Allix, François-Victor Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : M^{me} Victor Hugo et Charles Hugo. Entre Victor Hugo.

- Qui est là ?
- Jésus-Christ.

VICTOR HUGO

- Veux-tu nous parler de toi-même ou veux-tu que nous te fassions des questions ? Si tu veux que nous te fassions des questions, frappe un coup.

La table frappe un coup.

AUGUSTE VACQUERIE

- Au moment où le mystère nous parle à Jersey par la voix des tables, les esprits en France se tournent tous vers le mystère ; on étudie plus profondément les religions ; le druidisme, notamment, préoccupe toutes les pensées. Il se trouve que les triades bardiques, dont on vient de retrouver des fragments, ont, dans le fond et dans la forme, des rapports frappants avec les paroles des tables. Les tables se rencontrant, sur d'autres points, avec le Christianisme, et, sur d'autres, avec la Révolution française. Chose toute simple, car l'avenir ne détruit pas le passé, il le complète, et la vérité définitive ne sera que la somme de toutes les fractions de vérités éparses dans les rénovations successives. Toi qui as ajouté à la pensée humaine une si énorme quantité de vérités, veux-tu nous dire par où toutes ces révolutions se touchent et par où elles se dépassent ? Veux-tu

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

nous expliquer ce que le christianisme a ajouté au druidisme, la révolution française au christianisme, et ce que les tables ajoutent à la révolution ?

– Les druides sont la première religion de l’homme et la première explosion de l’âme dans le corps. Ils rayonnent à travers les débris de la matière sanglante. Ils brisent le corps à coups de ciel. Ils assassinent l’homme à coups de Dieu. Ils tuent l’enfant à coups de prière. Ils écrasent le vieillard à coups de tombeau. Ils font de l’âme splendide la libératrice de tout et la meurtrière de tout. L’âme du druidisme est un ange qui a des ailes en forme de haches. Le druidisme *emplit* la forêt, le fleuve, la bête, la pierre, de taches de sang et de reflets d’étoiles. Il répand l’éternité à force de plaies et l’immortalité à plein sépulcre. Il arrache les soleils du corps de l’homme par la torture. Il met le corps à la question de l’infini, il le tenaille avec les deux bords du firmament, il lui coule du rayon fondu dans les veines ; il l’écartèle avec les quatre vents, il le décapite avec le tranchant d’or de la lune, et il jette sa tête dans le charnier des ténèbres énormes. Le druidisme est le crime de l’âme sur l’homme. C’est l’éternité, l’immensité, le ciel, les étoiles, l’éclair, la foudre, bandits.

Le christianisme monte un degré sur la terre et en descend un dans le ciel. Il enseigne l’amour sous le nom de charité et la haine sous le nom d’enfer. L’homme est tout ; l’animal, la plante, la pierre, rien. Il dit : âme immortelle et peines éternelles. Il guérit les malades et il torture les coupables. Il met le sacrifice humain dans le firmament, la question dans la tombe, la souffrance physique dans le monde immatériel, et il fait des étoiles d’infâmes tisons d’un bûcher de ténèbres. Pardon, mon Dieu, le christianisme se venge, le christianisme s’emporte, le christianisme punit sans rémission, le christianisme meurt sur la croix et torture dans la nue. Il fait de la nuit la sombre volonté de la mort. Il dit ténèbres sur le péché, matière sur l’âme. La tombe, c’est la chute dans le corps et non l’essor dans l’âme. Le druidisme supplicie le corps vivant, le christianisme martyrise le cadavre. Le christianisme veut le ciel flamboyant, le druidisme veut la terre sanglante. Le christianisme est,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

comme toute chose humaine, un progrès et un mal. C'est une porte de lumière avec une serrure de nuit. La clef est devant la porte, le passant ouvre et se croit chez Dieu, mais le passant se trompe, Dieu est l'absent de la maison. Dieu est l'éternel envolé.

Onze heures et demie. Charles est très fatigué depuis un quart d'heure. On interrompt.

LVII

JÉSUS-CHRIST POURSUIT LA COMPARAISON ENTRE LE DRUIDISME ET LE CHRISTIANISME

Dimanche 18 février 1855, 9 heures trois quarts du soir

Présents : M^{lle} A. Allix, M. Allix, M. A. Vacquerie. Tenant la table : M^{me} Victor Hugo, Charles. Écrivant : Victor Hugo. La table entre en mouvement au bout de dix minutes.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Jésus-Christ.

VICTOR HUGO

- Parle.
- Pour qu'on s'intéresse à ce que je dirai, Victor Hugo lira haut chaque phrase. Je reprendrai en m'arrêtant à chaque point. Le christianisme, c'est le corps heureux ici-bas et torturé là-haut, le christianisme, c'est l'âme heureuse ici-bas et suppliciée là-haut ; tout le druidisme est dans le sacrifice humain, tout le christianisme est dans le sacrifice divin.

Les temps d'arrêt de la table sont marqués ici par un –.

Le christianisme se compose de deux choses l'amour et la haine ; il fait l'homme meilleur et Dieu pire, il a un berceau plein de baisers et un tombeau plein de plaies ; il guérit les vivants et il brûle les morts ; il bénit la femme adultère et il brûle son cadavre ; il ressuscite Lazare et il brûle sa cendre ; les lèvres du christianisme sont de miel et sa langue est de feu ; il commence par le rayon et il finit par la flamme ; il fait de la terre un éden et du ciel un enfer ; il fait des fleurs charmantes et des étoiles terribles ; il illumine la femme et il

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

incendie Vénus ; il rougit à blanc l'aurore, il rougit à blanc le jour, il rougit à blanc le couchant ; c'est le grand sauveur et le grand bourreau ; il est le regard qui pleure sur la terre et le regard qui flamboie dans le ciel, il est le pleureur sublime et le vengeur formidable ; il panse les blessures de la vie et il ouvre les plaies de l'éternité ; il met de la douceur sur la matière et de la terreur sur l'idéal ; il verse du baume sur les hommes et de l'huile bouillante sur les soleils. – Le druidisme faisait de l'enfer sur la terre, le christianisme en fait dans le ciel ; le druidisme prenait le fer, la pierre, le plomb, l'airain, il torturait l'âme vivante avec la matière ; le christianisme torture le corps ressuscité avec l'immatériel ; il prend pour outils les lys de l'éther, les roses de l'azur ; il donne à l'aube des doigts de tourmenteur ; il étouffe le mort sous l'oreiller de la tombe ; son enfer a des millions de fournaises, des millions de brasiers, des millions de bûchers ; il va du nord au midi et de l'immensité à l'éternité ; il tourbillonne, il fulgure, il foudroie, il fatigue les oiseaux en écrasant les âmes ; il a la Voie lactée pour souterrain, la Croix du Sud pour carrefour, Saturne pour fondrière, Mars pour précipice, la colère pour auberge, et dans l'âtre de l'auberge, pour foyer, les flammes éternelles. – Le druidisme regarde les forêts, les collines, les plaines et leur dit : torturons. Le christianisme regarde les constellations, les planètes, les nébuleuses et leur crie : torturons. – Le druidisme cache ses victimes dans les antres, le christianisme les expose dans l'infini ; le druidisme s'enfouit dans les bois, le christianisme plane dans l'espace ; le druidisme vit sous les chênes toujours sombres ; le christianisme ressuscite la douleur sous l'azur toujours radieux : le druidisme fait hérissier d'horreur les branches des arbres ; le christianisme fait frissonner d'épouvante les rayons des astres ; les dolmens druidiques sont ruisselants de sang ; les peulvens chrétiens sont ruisselants de soufre ; Teutatès ne voit Dieu que dans la pourpre du sang, Jésus-Christ ne voit Dieu que dans la pourpre du feu ; les religions sont d'énormes coups de marteau sur le crâne humain, chaque étincelle éteint une étoile et allume un enfer ; le forgeron Teutatès a fait des tenailles avec les lèvres de Dieu ; le forgeron Jésus-Christ a fait un carcan avec la

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

main de Dieu ; l'homme ne s'évadera que le jour où le forgeron des
tenailles et le forgeron du carcan feront une serrure.

VICTOR HUGO

Charles étant fatigué, consens-tu à interrompre ?

– Oui.

Clos à minuit.

LVIII

JÉSUS-CHRIST – L'ÉVANGILE – L'ÉVANGILE FUTUR

Jeudi 8 mars 1855, dix heures moins un quart du soir

Présents : M^{lle} Allix, M. Jules Allix.

Tenant la table : M^{me} Victor Hugo, Charles.

Écrivain : Victor Hugo.

La table s'agite presque immédiatement.

VICTOR HUGO

– Une observation avant de demander qui est là.

Trois questions sont pendantes : premièrement, la question relative au druidisme et au christianisme. Deuxièmement, la suite du dialogue avec l'être mystérieux qui a parlé le 1^{er} mars. Troisièmement, une question venue d'Espagne⁴⁵.

La table veut-elle nous désigner elle-même laquelle de ces trois séries d'idées elle désire continuer ou entamer ? Il va sans dire que, si elle veut nous entretenir de tout autre sujet, nous sommes là pour l'écouter.

– Pur ou impur. Pair ou impair. Passe ou impasse. Propre ou impropre. Pie ou impie. Prévu ou imprévu. Pitoyable ou impitoyable. Immonde ou monde. Immense ou anse. Œil ou cercueil. Riche ou friche. Dessert ou désert. Milieu ou lieu. Lieu ou Dieu. Dieu ou feu. Feu ou bleu. Bleu ou euh.

VICTOR HUGO

– Ceci est la peinture profonde de l'homme, de toute chair-esprit, de moi-même. C'est vrai et étrange, continue.

– Je continue. L'Évangile eut ceci d'immense qu'il fit l'homme

⁴⁵ Les deux dernières séances auxquelles Victor Hugo fait allusion seront publiées prochainement.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

frère de l'homme, la femme sœur de la femme et jumeaux tous les enfants. Il jeta ces grands mots : aimez-vous les uns les autres. Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. Aimez votre prochain comme vous-même. Nul n'est prophète en son pays. Les premiers seront les derniers. Laissez les petits enfants venir à moi. Que celui qui sera sans péché lui jette la première pierre. En vérité, je vous le dis, quelqu'un de vous me trahira. Mangez et buvez : ceci est ma chair, ceci est mon sang. Et ce grand cri qui sortira éternellement des bouches sublimes devant le ciel farouche : *Eli, Eli, Lamma Sabactani*. L'Évangile a pris l'homme dans l'ombre et l'a enlevé dans la nuée. Il a chassé les vendeurs du temple et rétabli les poids étoilés dans la balance divine. Il a tordu les haillons et en a fait tomber de la pitié à grosses gouttes. Du Dieu sourd-muet il a fait un Dieu vivant, entendant et parlant, il a rendu la vue aux soleils frappés de cécité par deux mille ans de ténèbres. Il a refait l'homme et fait la femme. Il a eu des entrailles de mère, des entrailles de père, des entrailles d'enfant. Il a été le premier œil et la première mamelle. Il a pleuré la plus grande larme qui ait jamais allaité le genre humain. Il a bu le plus grand calice qui ait jamais monté de la tige de douleur. Enfin il a ouvert à coups de marteau le mystère formidable de la nature, et, debout sur le Golgotha, sanglant, sublime, forcé les quatre vents de la nuit à passer par les quatre plaies béantes de l'amour crucifié dans l'immensité. L'Évangile a fait de la tombe quelque chose de clément pour les repentirs, mais, et c'est ici son erreur, il en a fait quelque chose d'inexorable pour les scélérats. Le grand souci des religions devrait être moins les justes que les injustes, moins les bons que les mauvais, moins les repentirs que les remords. Les monstres sont le vrai troupeau de l'amour. La question n'est pas d'aimer les brebis, mais de se faire aimer des tigres. La plus grande lèvre du ciel est posée non sur le bercail, mais sur la jungle, sur l'antre, sur le désert, sur la crinière, sur la mâchoire, sur le rugissement ; la narine d'Héliogabale souffle dans le sein même de Dieu, le mufle de Phalaris mugit dans l'étable même de Dieu, les naseaux de Caligula hennissent le Seigneur, les nageoires de Domitien nagent dans le seigneur,

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

l'aspic Cléopâtre mord le talon du grand pasteur, le baiser de Judas lèche les ténèbres étoilées. La vraie religion c'est un immense apprivoisement de bêtes fauves et non un immense bûcher de peaux de lions ; c'est une énorme tendresse pour les féroces, pour les infâmes, pour les souffrants difformes de la bestialité, pour les excrès de la terre, pour les maudits de la vie. Elle aime les haïs, elle sauve les perdus, elle dore les piliers d'airain. Elle a pitié des barres de fer qui sont les vrais roseaux, des âmes de boue qui sont les vrais gouffres, et des bouches sanglantes qui sont les vraies plaies. Elle regarde dans les profondeurs de l'horrible, et rit à ceux qui grincent des dents, et parle à ceux qui sont sourds, et écoute ceux qui sont muets, et se montre à ceux qui sont aveugles ; elle dit à l'homme monstrueux : lève-toi jusqu'à la mort qui s'élève jusqu'à Dieu. Grandis de tout ton cadavre. Elle dit aux animaux : animaux, levez-vous jusqu'à la mort qui se lève jusqu'à l'homme. Grandissez de tout votre cadavre. Elle dit aux plantes : plantes, levez-vous jusqu'à la mort qui se lève jusqu'à l'animal. Grandissez de toute votre chute. Elle dit aux pierres : pierres, levez-vous jusqu'à la mort qui se lève jusqu'à la plante. Grandissez de toute votre poussière. Elle crie : pourriture, excréments, fanges, semez, fleurissez, rayonnez ; monstruosité, difformité, terreurs, flamboyez ; resplendissez, pléiades de forfaits, constellations de crimes, nébuleuses de gouttes de sang, Voie lactée de poisons, tous les baisers célestes sont des morsures ressuscitées. L'infini n'est l'infini que parce qu'il est la clémence. Si on pouvait se perdre en Dieu, on se retrouverait en s'orientant sur le lever de son éternel sourire. Le firmament est borné au nord par la bonté, au sud par la charité, à l'est par l'amour, à l'ouest par la pitié. Dieu est la grande urne de parfums qui lave éternellement les pieds de la créature, il répand le pardon par tous les pores, il s'épuise à aimer ; il travaille à absoudre ; l'Évangile du passé a dit : les damnés, l'Évangile futur dira les pardonnés.

La table s'arrête.

VICTOR HUGO

– Je fais un poème intitulé : *Satan pardonné*.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Minuit trente-cinq.

NOTE. J'ajoute à la petite note parenthèse ci-dessus que le poème « Satan pardonné » a été commencé par moi il y a précisément un an, en mars 1854, et que j'en ai écrit les deux tiers à l'heure qu'il est. J'ai interrompu ce travail pour les *Contemplations* l'été passé.

V. H.

LIX

JÉSUS-CHRIST ET LA RÉVOLUTION

Jeudi 15 mars, 9 heures et demie du soir

Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Ecrivain : Victor Hugo. La table entre en mouvement au bout de sept minutes.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Jésus-Christ.

VICTOR HUGO

- Salut. Continue les grandes choses que tu nous dis.
- Le druidisme avait dit : croyez ; le christianisme avait dit : croyez. Leurs paroles avaient fait des générations à genoux ; mais un jour, tout à coup, dans le temple, un inconnu entra vêtu de haillons, les cheveux hérissés, les pieds nus, les mains noires, le front haut, et tenant le formidable bâton de voyage de l'avenir ; c'était le mendiant Esprit humain ; c'était le voyageur des crépuscules ; c'était le marcheur de l'ombre, c'était le promeneur des abîmes ; c'était le pâtre des lions ; c'était le berger des tigres ; c'était le voyant de l'autre : c'était l'infatigable, le vaillant, le faiseur de millions de lieues de l'immensité ; c'était l'être qui ne croit pas, mais qui pense ; c'était le grand interlocuteur de Dieu...

VICTOR HUGO

- J'ai fait ces vers :
*Le prophète et le poète
Affirment l'être au néant
La terre écoute, inquiète,
Cet archange et ce géant :
La foule aux vils dialogues,*

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

*Ce tas de loups et de dogues
Qui rôdent sous le ciel bleu,
Tout ce noir troupeau qui nie
Aboie après le génie,
Interlocuteur de Dieu⁴⁶.*

...le diseur de négations de la vérité, le questionneur, le révolté, le combattant ; c'était le blessé de la barricade céleste, le rayonnant et le sanglant, le porteur sublime des plaies du doute et des cicatrices de l'idée. Il avait plusieurs noms ; son front s'appelait Moïse ; son regard s'appelait Socrate, sa bouche s'appelait Luther, ses plaies s'appelaient Galilée, et ses cicatrices s'appelaient Voltaire. Il venait de quatre déserts : le désert d'Eschyle, le désert de Dante, le désert de Shakespeare et le désert de Molière ; et il avait à ses sandales déchirées des ronces de tous les calvaires et des cailloux de tous les Sinaï ; il faisait des gestes qui épouvantaient les colonnes de marbre et il secouait des pans de nuées en déployant son manteau. C'était le vagabond tonnant et flamboyant. On l'eût pris pour la foudre en route vers Sodome. Il entra et cria : « Debout les agenouillés ! On perd son temps ici. En marche ceux qui font halte ! Le monde commence. A l'œuvre ceux qui se reposent ; la foi est le sommeil, la liberté est le réveil. Je suis l'aube, réveillez-vous, sépulcres. Réveillez-vous, esclaves. Réveillez-vous, muets. En avant fantômes ! en avant, spectres ! Au galop, statues ! » Les foules se lèvent, les noirs cavaliers se dressent sur leur séant ; on entend hennir quatre-vingt-neuf, le peuple ne fait qu'un bond, l'idéal est en selle.

Charles est très fatigué. On interrompt. Il est minuit moins un quart.

⁴⁶ Le manuscrit est daté de 1^{er} janvier 1854. Publié dans *Dernière gerbe*. Ces vers ont été écrits de mémoire par Victor Hugo en marge de la réponse de la table.

LX

JÉSUS-CHRIST — LA RÉVOLUTION — LA SOLIDARITÉ
PROCLAMÉE PAR LES TABLES — LES APÔTRES

Jeudi 22 mars 1855, 9 heures trois quarts du soir

Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Écrivant : Victor Hugo. La table s'agite au bout de trois minutes.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Jésus-Christ.

VICTOR HUGO

- Continue.
- Il part, et d'un coup d'éperon il franchit des abîmes ; il s'élance du donjon féodal aux toits des faubourgs ; de la Bastille à la cité, du seigneur au serf, du roi au peuple, du prêtre au philosophe, du philosophe à l'athée, de l'athée à Dieu. Griffon redoutable et splendide, il a Danton pour aile, Robespierre pour ongle, quatorze armées pour écailles, les volcans pour naseaux, les gouffres pour oreilles ; la bouche de ce cheval mâche l'infini qui tombe en écume de son mors sanglant ; il hennit le réveil, il piaffe l'avenir, il rue le chaos ; il s'emporte, il se cabre, il s'effare, il désarçonne le cavalier, il tue le palefrenier, il renverse l'écurie, et, s'il s'abat, ses quatre fers jettent des éclairs dont le tonnerre ébranle le monde ; ce centaure a le passé et l'avenir, le faux et le vrai, le mal et le bien, montés sur sa croupe formidable ; il jette à terre ce qu'il ne jette pas au ciel ; il escalade, il escalade, il escalade ; il porte l'humanité à la liberté, la liberté à l'égalité, l'égalité à la fraternité, trois bonds, trois violentes secousses dans la parole terrestre ; où s'arrêtera cette échappée de l'ombre ? Ce preneur de mors aux dents de l'immensité ? Qui sera

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

la barrière ? Qui sera le dernier pas ? Quel est l'athlète effrayant qui fera reculer cet enjambent de Pélion, ce pulvérisateur d'Ossa ? Est-ce l'enfant et son droit ? Non. Est-ce la femme et son droit ? Non. Est-ce l'homme et son droit ? Non. C'est le fantôme et son suaire, il tranchera dans la vie et il renoncera devant les mystères ; il affranchira les vivants et laissera le mort prisonnier du christianisme ; il aura secoué les carapaces de donjon et il butera sur le sépulcre ; sa ruade n'atteindra pas Satan ; son aile n'ira pas aussi loin que l'oiseau du cimetière qui s'envole de la croix ; il ne détrônera pas le droit divin du châtiment éternel ; il ne décapitera pas le roi de l'horreur, il ne déposera pas le Tibère de l'infini ; il ne portera pas au bout d'une pique, parmi les étoiles, la tête infâme du Dieu flamboyant ; il ne mettra pas en cendres l'enfer, il ne traînera pas dans les ruisseaux, sur une claie de soleils, le cadavre de la nuit couronné ; il ne fera pas la révolution du tombeau ; les tables la feront ; elles proclameront le droit du fantôme ; elles affirmeront le droit du mort, le droit de la poussière du sépulcre, le droit du ver du sépulcre, le droit de la pierre du sépulcre, le droit de l'herbe du sépulcre. Autant de grains de cendre, autant de rayons de soleil. Les tables seront le quatre-vingt-neuf des archanges ; elles jetteront des vérités surnaturelles dans le vrai humain ; elles mêleront les atomes et les mondes, elles prouveront la fraternité des hommes avec les bêtes ; l'égalité des bêtes avec les plantes, l'égalité des plantes avec les pierres ; la solidarité des pierres avec les étoiles ; elles feront monter...

J'ai écrit tout ceci en vers ces jours passés.

...le chien jusqu'à son maître, et monter le berger jusqu'à son troupeau ; elles feront pousser les fleurs jusqu'aux astres ; elles feront grandir les cailloux des grèves jusqu'à la foudre des tempêtes ; elles feront descendre Dieu jusqu'au polype et sauter les pucerons jusqu'à Dieu ; elles supprimeront dans l'immensité la distance du baiser à la lèvre ; elles diront, elles crieront, elles sonneront : ô hommes, il n'y a plus d'hommes ! ô bêtes, il n'y a plus de bêtes ! ô plantes, il n'y a plus de plantes ! ô pierres, il n'y a plus de pierres ! ô

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

soleils, il n'y a plus de soleils ! ô firmaments, il n'y a plus de firmaments ! Il n'y a que des âmes égales devant l'amour. Il n'y a que des amours égaux devant Dieu. L'enfer n'est pas. Le paradis est l'état normal du ciel ; les ténèbres sont des apparences ; la nuit est une illusion des étoiles, le gouffre Dieu est plein de colombes et non de corbeaux. L'immensité a des entrailles de mère ; les soleils sont pleins de pitié pour les souffrances, et le ciel a des larmes plein ses étoiles. O hommes, tout aime. O bêtes, tout aime. O plantes, tout aime. O pierres, tout aime. O mondes, tout aime. Le firmament, ô vivants, est un pardon infranchissable. Et maintenant mourez.

VICTOR HUGO

– Connais-tu des vers que j'ai faits il y a dix-huit mois et terminés ces jours-ci et qui sont par le fond et par beaucoup de détails identiques à ce que tu viens de nous dire ? Il est arrivé plus d'une fois que les êtres mystérieux qui nous parlent par la table nous ont dit connaître nos travaux. Dis-nous si tu as connaissance de ces vers ?

– Non.

Victor Hugo sort.

M. ALLIX

– Voudrais-tu nous dire si la mission des apôtres leur a été donnée après ta mort de la manière que je pense.

– Les apôtres ont dit ; les hommes ont cru ; l'évangile a été semé aux quatre vents. Le livre des morts est à la préface. Les apôtres n'ont fait que la table des matières du livre des vivants.

– Nous te remercions. L'heure étant très avancée, voudrais-tu continuer ta réponse à une autre séance ?

– Oui.

Clos à une heure du matin.

LXI

MOLIÈRE – IL VIENT CONTINUER SES VERS APRÈS
UN AN D'INTERRUPTION.

Vendredi 30 mars 1855, dix heures moins un quart

Présents : Victor Hugo, Théophile Guérin, Jules Allix, François-Victor Hugo, Charles Hugo, Auguste Vacquerie. A la table : Charles Hugo, M^{me} Victor Hugo

- Qui est là ?
- Molière.

AUGUSTE VACQUERIE

- As-tu quelque chose à nous dire ?
- Je viens finir mes vers.

AUGUSTE VACQUERIE

- Merci. Veux-tu que je te relise les derniers ?
- Oui.

Auguste Vacquerie relit les dernières strophes dictées par Molière le 23 mars 1854.

- La science affranchit les titans chimériques ;
Le feu du ciel soumis devient un nœud d'amour :
L'oiseleuse dans l'air noue un fil électrique
Aux pattes sombres du vautour.

La foudre devant qui pâlirent les prophètes
Par elle deviendra l'universel aimant.
Elle réconcilie au milieu des tempêtes
Tous les éclairs du firmament.
Cinq minutes d'intervalle.

Le faux et le néant s'entrecroisent sur elle.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Elle a pour noirs barreaux la matière et le mal,
Mais on sent par moments tressaillir d'un bruit d'aile
Cette cage de l'idéal.

Intervalle de huit minutes.

Elle retient captifs dans ses étroites bornes
Galilée et Newton ; sombre captivité !
Poètes prisonniers, ces deux grands savants mornes
Espionnent l'immensité.

Intervalle de quatre minutes.

Tous les deux enchaînés dans le chiffre tenace,
Ils sont dans cette cage où dort leur œil terni,
Montrent leur envergure ainsi qu'une menace
Aux distances de l'infini.

Intervalle de trois minutes.

Ils étaient faits pour l'air où l'aigle vole en troupe :
Mais la science étreint leurs deux essors vermeils.
Argus mystérieux, ils permettent qu'on coupe
Leurs ailes pleines de soleils.

Intervalle de trois minutes.

Ils portaient sur leurs plumes et les monts et la neige
Et les rayons du soir et l'ombre, et le levant,
Et les voyages longs qu'aucun terme n'abrège,
Et les quatre routes du vent.

Intervalle de six minutes.

Ils portaient les volcans, ils portaient les décombres ;
Tous deux étaient de force à franchir le ciel bleu,
Ils pouvaient, grands faucons de la chasse des ombres,
Se poser sur le doigt de Dieu.

Intervalle de cinq minutes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Ils pouvaient, changeant l'ordre où leur regard les mène,
Comme Eschyle chercher dans l'art les vérités
Et s'abattre du fond de la pensée humaine
 Sur les chefs-d'œuvre épouvantés.
Intervalle de trois minutes.

Ils pouvaient s'emparer d'Oreste aux noirs désastres,
Prendre l'homme assassin ou l'ange d'Elseneur ;
Ils pouvaient dans la nue, au lieu d'un de ses astres,
 Rapporter Hamlet au Seigneur.
Intervalle de treize minutes.

Ils auraient pu saisir la muse ensanglantée
Pour la jeter aux pieds du chasseur éternel
Et lui livrer l'orfraie, immense Prométhée,
 A clouer aux portes du ciel.

Une heure moins le quart.

LXII

MOLIÈRE – CONTINUATION DE SES VERS

Vendredi 13 avril 1855, neuf heures 25 minutes du soir

A la table : M^{me} Victor Hugo et Charles Hugo. Auguste Vacquerie, écrivant. La table s'agite au bout de cinq minutes.

- Qui est là.
- Molière.
- Veux-tu continuer tes vers ?
- Oui.
- Veux-tu que je te relise les dernières strophes ?
- Oui.

Auguste Vacquerie relit les trois dernières strophes de la précédente séance. Intervalle de deux minutes.

- O Newton, Galilée, Hippocrate, Archimède,
Devant le sphinx du mal Œdipes du remède,
Cygnes au grand œil généreux,
Qui devenus hiboux aux luisantes prunelles,
Vîtes les chiffres noirs croître au bout de vos ailes
Comme autant d'ongles douloureux,
Huit minutes d'intervalle.

Sinistres chats-huants de l'immensité sombre,
O plongeurs de la nuit, ô regardeurs de l'ombre,
Qui viviez tristes dans vos nids,
En dehors du réel, en dehors du possible,
Posés sur les créneaux de l'incompréhensible,
Forteresse des infinis ;
Treize minutes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Vous qui, vous acharnant à contempler l'extrême,
Ouvriez vos yeux ronds, spectres du théorème,
 Devant les cieux illuminés,
Si bien que les soleils des abîmes funèbres
Se croyaient menacés d'en bas dans les ténèbres
Par des globes d'or indignés,
 Six minutes.

O pâles voyageurs de l'introuvable porte,
Qui, le matin, pensifs, sur quelque branche morte,
 Regardiez l'erreur qui vous suit,
En secouant votre aile humide, encor glacée
De l'humaine sueur, cette immense rosée
 Qui tombe de l'humaine nuit ;
 Seize minutes.

Fantômes dont l'esprit ignore les coudées,
Captifs par vos calculs, libres par vos idées,
 Tantôt loin de Dieu, tantôt près,
Esclaves de la nuit dont l'aurore est voisine,
Dont l'essor dans le ciel en terre à sa racine,
 Formidables oiseaux-forêts.

Minuit moins un quart.

LXIII

OBSERVATION D'UN ESPRIT SUR LES RENCONTRES DE
MOTS ET DE PHRASES AVEC LES TRAVAUX HUMAINS
— PLATON — LE RÊVE

Dimanche 29 avril 1855, dix heures du soir

Présents : Allix, M. E. Allix, M. Auguste Vacquerie. Tenant la table : Charles, M^{me} Victor Hugo. Écrivant : Victor Hugo. La table s'agite au bout de cinq minutes.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Nous avons une observation à faire. Il y a souvent dans nos paroles des rencontres avec ce que vous écrivez. Il paraît que cela gêne de grands travaux. Sans nous expliquer sur la cause de ces rencontres, nous vous prévenons qu'à l'avenir les mots et les phrases qui ressembleraient aux vôtres et que vous nous signaleriez comme tels seront immédiatement changés, et devront être effacés du livre ; nous réservons, bien entendu, le fond des idées ; nous ne parlons que du style ; nous devons cet hommage au douloureux labeur humain.

VICTOR HUGO

- Est-ce à moi que s'adresse l'observation ?
- Oui.
La table reprend d'elle-même après un intervalle.
- Platon.

VICTOR HUGO

- Est-ce toi qui viens de nous adresser les observations et les diverses réponses qui précèdent ?
- Non.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VICTOR HUGO

– Peux-tu nous dire qui ?

– Non.

VICTOR HUGO

– Salut. Parle. Nous t'écoutons.

– Je viens vous parler du rêve. Quand le vivant s'endort, il s'établit immédiatement une communication entre son lit et sa tombe. Tout corps couché prend la ligne de l'horizon de l'âme. L'endormi devient le réveillé de l'ombre ; il n'est pas immobile, il vole dans l'immensité ; il n'est pas aveugle ; il voit dans l'infini ; il n'est pas sourd, il entend dans l'espace ; il n'est pas muet, il parle dans la mort ; il n'est pas couché, il est ailé ; il n'est pas étendu, il est planant ; il n'est pas tombé, il est ressuscité ; l'endormi est l'assaillant de la nuit ; tout sommeil fait le siège du mystère ; tout grabat est une brèche du sépulcre ; les rêves sont les projectiles des étoiles ; le jour tu vis, la nuit tu meurs ; les millions de soleils percent ton plafond et se mettent à éclairer ta chambre : ta veilleuse est éteinte, un astre s'y allume ; ta lampe pendant toute cette nuit va consumer une des gouttes de la Voie lactée ; les cierges de l'ombre vont scintiller autour de tes funérailles nocturnes ; l'infini va prendre tes draps de lit et t'ensevelir jusqu'à demain dans la fosse commune du sommeil ; vivant tu vas te mettre en contact avec ta vie mortuaire ; ta chair va sentir ta cendre ; tes membres vont sentir tes os ; ta tête va sentir ton crâne ; ton squelette est ton formidable vêtement de guerre de la nuit ; ô assiégeur de la forteresse obscure ; mets, ô vivant, cette armure d'ivoire devant le donjon d'ébène et vois ; rêves, venez, tombez sur l'endormi, vous êtes les visions douces ou terribles ; vous jaillissez de Vénus souriante ou de Saturne irrité, vous êtes le baiser de l'archange ou le coup de couteau du spectre ; vous êtes les amours ou les crimes ; vous êtes les revenants de l'âme ; vous êtes le rendez-vous de la femme adorée, vous êtes le retour de la fille chérie ; vous êtes aussi le guet-apens de la victime et vous poignardez le sommeil des assassins, et vous agitez tous les linceuls de la tombe dans les rideaux de l'alcôve effarée, pendant

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

que dans la chambre ténébreuse le cadran vertigineux, boussole du vaisseau de l'endormi, tourne éternellement son aiguille vers la mort.

Minuit trois quarts.

LXIV

MOLIÈRE — SUITE DE SES VERS

Jeudi 10 mai 1855, dix heures du soir

Tenant la table : M^{me} Victor Hugo, M. Jules Allix. Charles désire que la table soit mise en mouvement par eux. Victor Hugo écrivant. La table s'agite presque immédiatement. Charles remplace M. Allix. La table retombe et cesse de se mouvoir. Huit minutes. La table glisse et tourne. Le pied se lève.

VICTOR HUGO

- Qui est là ?
- Molière.

VICTOR HUGO

- Veux-tu que je te relise la fin des vers que tu as dictés ?
- Oui.

Victor Hugo relit les derniers vers de Molière — les deux séances entières — en faisant remarquer là encore, diverses rencontres d'expressions entre quelques-uns de ces vers et des vers de lui, Victor Hugo. D'après ce qui a été dit dans la séance précédente, il devient presque inutile de noter ces détails. Agitation de la table. Elle lève successivement un pied, puis l'autre. Neuf minutes.

- Je vous prends à témoin, sculpteurs de la matière,
Dites à Philaminte, avec moi, son Molière,
L'autre face du Dieu réel,
A cette folle idée éprise des étoiles
Montrez l'énormité sombre et pleine de voiles
Des horizons verrous du ciel.
Huit minutes.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

Parlez-lui du limon, de l'ordure et de l'auge,
Dites-lui que la boue où le pourceau patauge
Est une gloire, est un honneur.
Dites-lui, noirs savants, que la fange est sublime,
Et que l'excrément vil d'un ver est une cime
Sous l'immense pas du Seigneur.

La table tournoie et frappe successivement d'un pied puis de l'autre.
Cinq minutes.

Dites-lui que jamais le renard ne se baisse,
Que Job sur son fumier hideux où tout le blesse
Racle l'infini sur sa main.
Qu'une plaie est un astre en haillons sur les hommes,
Et que vous êtes, vous, les pâles astronomes,
Des ulcères du corps humain.

Mêmes mouvements dans l'intervalle, moins vifs ; il a même par moments cessation absolue de mouvement, puis les glissements recommencent. Quinze minutes.

Dites-lui qu'il n'est pas au fond de différence
Entre le mendiant, abîme de souffrance
Et cette nuit aux flancs maudits
Accroupie et gisante en sa guenille brune,
Qui passe le tesson de verre de la lune
Sur sa lèpre de paradis.

Agitation plus marquée que dans l'intervalle précédent. Ouragan et tempête au dehors. On entend le bruit furieux de la mer. Il pleut et la pluie fouette les vitres. Longs sifflements du vent. Treize minutes.

Dites-lui que pendant la tempête, la pluie
Lave ce vil manteau qu'avec dégoût essuie
Philaminte aux doigts orgueilleux,
Et que les vents du ciel, valets de la rafale,
Donnent au haut-de-chausse immonde de Chrysale
Des coups de brosse furieux.

Clos à minuit.

LXV

MOLIÈRE – FIN DES VERS DE MOLIÈRE.

Vendredi 18 mai 1855, neuf heures et demie du soir

M^{lle} Adèle Hugo présente. A la table : Victor Hugo et Charles Hugo. Auguste Vacquerie écrivant. La table est une demi-heure avant de lever le pied.

– Qui est là ?

– Molière.

Auguste Vacquerie relit les deux dernières strophes. Un quart d'heure.

– Dites-lui : rien de bas, rien de noir, rien d'indigne

Toute ombre est l'œuf charmant où la nuit couve un cygne

Tous les rampants sont des ailés :

La vapeur d'un dîner voyage avec les trombes

Et Dieu fait du gazon qui pourrit sur les tombes

Le fumier des cieux étoilés.

Trente-six minutes. La table s'agite sans parler.

AUGUSTE VACQUERIE

– As-tu quelque chose qui t'empêche de continuer ?

Pas de réponse

M^{ME} HUGO

– Dis-nous ce qu'il y a ?

Pas de réponse

On quitte à onze heures douze.

LXVI

ISAÏE

Jeudi 2 juillet 1855, neuf heures et demie

Charles et M^{me} Hugo à la table. Présent et écrivant : M. Allix. Après dix minutes la table frappe d'elle-même.

– Demain est le nom de l'éternité, aujourd'hui en est le prénom. L'art est la conscience du beau. Le bonheur est le miel des étoiles. L'homme est l'abeille des mondes. Dieu est le maître de la ruche des soleils. Être bon, c'est être libre. La pitié est la clef de la douleur. Consoler, c'est se calmer. Une larme guérit celui qui la verse et celui qui la reçoit. Les pleurs sont le cadeau de la joie quand elle épouse l'amour. Tout enfant est la bouture d'un cadavre. Les cimetières sont les serres de Dieu.

MME HUGO

– Tu sais que c'est M^{me} de Girardin qui nous a initiés aux tables. Si tu pouvais me dire un mot sur elle, cela me toucherait beaucoup.
– Nous ne parlons pas des jeunes morts. Les fosses fraîches sont à l'immensité. Dieu parle aux nouveaux ressuscités. La parole de Dieu est le mystère du silence des morts. Il y a les morts qui parlent et les morts qui écoutent.

MME HUGO

– Nous te remercions. Veux-tu nous dire ton nom ?
– Isaïe.

Clos à minuit trente-cinq.

NOTE FINALE

Nous n'avons pas pu, dans le cadre forcément limité d'un volume, donner les comptes rendus de toutes les séances. Nous avons voulu présenter les manifestations les plus variées afin de satisfaire les curiosités, justifier les observations de nos notes préliminaires, et nous permettre de tirer les conclusions suivantes :

La parfaite bonne foi des participants.

La production de phénomènes incontestables.

La démonstration que Victor Hugo n'a emprunté aux tables aucun de ses vers.

Les réponses d'esprits supérieurs.

La manifestation d'êtres qui nous touchent de près.

La révélation de faits individuels qui ont pu être contrôlés.

La confirmation des affirmations de Flammarion que « le temps n'existant pas, ce qui reste après la mort, l'âme, l'esprit, l'entité psychique, quelle que soit la dénomination qu'on lui donne et quelle que soit sa nature, cesse d'appartenir à ce que nous appelons le temps pendant la vie ».

Des réponses ont confirmé cette assertion.

La justification de notre neutralité en présence de faits que notre ignorance ne peut expliquer.

Nous avons voulu apporter des documents dont nous n'avions pas le droit de priver les chercheurs et les savants. Ils pourront peut-être y puiser des éléments qui les aideront dans leurs études et leurs travaux ou qui les stimuleront à poursuivre leurs expériences.

Gustave Simon.

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

TABLE DES MATIÈRES

I	Pourquoi n'a-t-on pas publié les séances des tables tournantes ?	3
II	Qu'est-ce que ce livre ?	5
III	Le rôle de Victor Hugo	6
IV	De l'influence des tables sur Victor Hugo ou de Victor Hugo sur les tables	11
V	Les séances des tables Les assistants	16

PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES

I	NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE – SON INCRÉDULITÉ HÉSITATIONS DE LA TABLE – INSISTANCE DE MADAME DE GIRARDIN – LE PREMIER « ESPRIT » QUI SE PRÉSENTE EST CELUI DE LÉOPOLDINE, LA FILLE DE VICTOR HUGO	22
II	L'OMBRE DU SÉPULCRE – CE QUE C'EST QUE L'OMBRE DU SÉPULCRE – AFFIRMATION DE L'EXISTENCE DE DIEU – CHATEAUBRIAND – IL APPRÉCIE « NAPOLEON-LE-PETIT » – DANTE – SON OPINION SUR LA « VISION DE DANTE » – RACINE ; UN MOT DE LUI SUR « ATHALIE »	29
III	LA CRITIQUE – A DÉJEUNER, UNE CONVERSATION S'ÉTAIT ENGAGÉE ENTRE VICTOR HUGO ET SES HÔTES ; ON AVAIT DISCUTÉ LES ŒUVRES D'ÉSOPE, CERVANTÈS ET RABELAIS – LA CRITIQUE VIENT RECTIFIER DES ERREURS COMMISES À PROPOS DE CES POÈTES – INTERROGÉE SUR RACINE, PUIS SUR LES ÉCRIVAINS DU XIX ^E SIÈCLE, LA CRITIQUE LES CARACTÉRISE – VIVE ALTERCATION ENTRE AUGUSTE VACQUERIE ET LA CRITIQUE – L'IDÉE INTERVIENT – VACQUERIE S'EXCUSE – LA CRITIQUE REVIENT – SON OPINION SUR SHAKESPEARE ET MOLIERE	39
IV	LA CRITIQUE – CONSIDÉRATIONS SUR BALZAC – DISCUSSION ENTRE VACQUERIE ET LA CRITIQUE, SUR L'ŒUVRE DE BALZAC SUSCEPTIBILITÉ DE LA CRITIQUE – GEORGE SAND, SON ŒUVRE ; SON INFLUENCE SUR L'AVENIR DE LA FEMME – SUR VOLTAIRE – UN MOT SUR THÉOPHILE GAUTIER, ALEXANDRE DUMAS, EUGÈNE SUE, ALFRED DE MUSSET – CE QUE SONT LES CRITIQUES	47
V	CHEZ LEGUEVEL SUR LA PLANÈTE JUPITER – MARAT ; SON OPINION SUR LA RÉPUBLIQUE ET LES RÉPUBLICAINS – CE QU'IL PENSE DE ROBESPIERRE – CHARLOTTE CORDAY JUGÉE PAR ELLE-MÊME – ROBESPIERRE. SES RÉPONSES SUR DANTON, MIRABEAU, MARAT, MME ROLAND, ETC.	52

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

VI	ANNIBAL – DISCUSSION ENTRE VICTOR HUGO ET ANNIBAL SUR NAPOLEON – VICTOR HUGO INTERROGE ANNIBAL SUR DES DÉTAILS HISTORIQUES INCONNUS – MOÏSE ET LES RÉVÉLATIONS DES TABLES	58
VII	ANDRÉ CHÉNIER ; IL CONSENT À COMPLÉTER, PAR DES VERS INÉDITS, SES ŒUVRES PUBLIÉES – FIN DES DERNIERS VERS D’ANDRÉ CHÉNIER COMMENCÉS LE 7 THERMIDOR – SOCRATE – IL RÉPOND AUX ACCUSATIONS D’ARISTOPHANE.....	69
VIII	ANDRÉ CHÉNIER – SUITE DES VERS INÉDITS	77
IX	ANDRÉ CHÉNIER – SUITE DES VERS INÉDITS – L’OMBRE DU SÉPULCRE – SES ORDRES	82
X	TYRTÉE – IL TRADUIT EN VERS FRANÇAIS UN DE SES CHANTS – SUR INTERROGATION, IL DONNE SON OPINION SUR LA « MARSEILLAISE » – CE QU’IL PENSE DE MACHIAVEL	88
XI	ANDRÉ CHÉNIER – SUITE DES VERS INÉDITS	94
XII	MAHOMET – PRÉDICTION – LES TROIS RELIGIONS EN LUTTE – COMMENT SE RECONNAÎTRA-T-ON DANS LE MONDE DES ÂMES ?	98
XIII	ANDRÉ CHÉNIER – VICTOR HUGO LUI POSE UNE SÉRIE DE QUESTIONS – ANDRÉ CHÉNIER Y RÉPOND : DUALITÉ DE SON ŒUVRE, COMMENT, APRÈS SON EXÉCUTION, ANDRÉ CHÉNIER ENVISAGEAIT LA RÉVOLUTION – JUGEMENT SUR LES QUATRE POÈTES DÉSIGNÉS PAR VICTOR HUGO	100
XIV	ANDRÉ CHÉNIER – SES IMPRESSIONS PENDANT ET APRÈS SON EXÉCUTION	105
XV	ANDRÉ CHÉNIER – SUITE DE SES IMPRESSIONS LES QUATRE VOIX – IL CONTINUE À DICTER SES VERS INÉDITS	108
XVI	SHAKESPEARE – IL EXPLIQUE À VICTOR HUGO CE QU’EST LA DURÉE DANS L’AU-DELÀ – RENCONTRE DE SHAKESPEARE AVEC CERVANTÈS ET MOLIÈRE – SHAKESPEARE CONTINUE-T-IL SON ŒUVRE ?.....	113
XVII	JACOB – VICTOR HUGO ET AUGUSTE VACQUERIE AVAIENT EU, SEULS TOUS DEUX, UNE CONVERSATION SUR LE DOUTE ; JACOB VIENT RECTIFIER LEUR OPINION – SHAKESPEARE PROCLAME LE NÉANT DES CHEFS-D’ŒUVRE HUMAINS DEVANT L’ŒUVRE DIVINE ; IL DICTE DES VERS SUR CE SUJET	119

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XVIII	SHAKESPEARE – CONTINUATION DES VERS INÉDITS	124
XIX	SHAKESPEARE – CHARLES HUGO, EMBARRASSÉ, LUI DEMANDE UN NOM POUR L'HÉROÏNE D'UN DE SES ROMANS, ET IL L'ADOpte – CONTINUATION DES VERS DE SHAKESPEARE – SUR L'INVITATION DE M ^{ME} VICTOR HUGO, SHAKESPEARE EXPLIQUE POURQUOI IL RETROUVE, EN DICTANT SES VERS, LES HÉSITATIONS DU MONDE TERRESTRE	132
XX	SHAKESPEARE – VICTOR HUGO LUI CONFIE SES APPRÉHENSIONS SUR L'IDENTITÉ DES ESPRITS QUI SE PRÉSENTENT – C'EST L'OMBRE DU SÉPULCRE QUI RÉPOND ET QUI PROVOQUE UNE CONTROVERSE DE M ^{ME} VICTOR HUGO SUR LA SINCÉRITÉ DES ESPRITS	139
XXI	SHAKESPEARE – AUGUSTE VACQUERIE VOUDRAIT SAVOIR SI SHAKESPEARE, MÉCONNU DURANT SA VIE ET GLORIFIÉ APRÈS SA MORT A, DANS L'AU-DELÀ, CONSCIENCE DE L'ADMIRATION UNIVERSELLE QU'IL INSPIRE – DANS LE MONDE CÉLESTE ATTACHE-T-ON QUELQUE IMPORTANCE À L'OPINION DES VIVANTS ? – SHAKESPEARE RÉPOND EN VERS – UNE CURIOSITÉ DE M ^{ME} VICTOR HUGO.....	142
XXII	LUTHER – VICTOR HUGO LUI DEMANDE QUELQUES ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LES MANIFESTATIONS SURNATURELLES QUI ONT ACCOMPAGNÉ LA VIE DE JEANNE D'ARC, DE MAHOMET, DE SOCRATE ET DE LUI, LUTHER – Y A-T-IL UN LIEN ENTRE CES MANIFESTATIONS ET LE PHÉNOMÈNE DES TABLES ? – SOUS QUELLES FORMES LES HUMAINS APPARAISSENT-ILS AUX ESPRITS ? – LUTHER RÉPOND – CONTINUATION DES VERS DE SHAKESPEARE – DISCUSSION ENTRE SHAKESPEARE ET AUGUSTE VACQUERIE SUR DES VERS INCORRECTS	150
XXIII	SHAKESPEARE – CONTINUATION DE SES VERS – VICTOR HUGO PROPOSE DEUX VARIANTES – SHAKESPEARE REFAIT UNE STROPHE – AUGUSTE VACQUERIE DEMANDE QUELQUES EXPLICATIONS SUR DEUX PIÈCES DE VERS QUI SEMBLENT SE CONTREDIRE.....	158
XXIV	ESCHYLE DICTE DES VERS – IL RÉPOND, SANS QU'ON LA FORMULE À UNE OBJECTION : LE CHÂTIMENT N'A QU'UN SEXE	173
XXV	NOUVEAUX VERS DE SHAKESPEARE.....	177

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XXVI	MOLIÈRE — IL VEUT ÊTRE INTERROGÉ EN VERS ; VICTOR HUGO LUI LIT CEUX QU'IL A PUBLIÉS AUTREFOIS — MOLIÈRE Y RÉPOND EN VERS — VICTOR HUGO IMPROVISE, PENDANT UNE SUSPENSION DE SÉANCE, UNE QUESTION EN VERS POUR MOLIÈRE, C'EST L'OMBRE DU SÉPULCRE QUI Y RÉPOND EN ADMONESTANT VICTOR HUGO — DEUXIÈME QUESTION IMPROVISÉE PAR VICTOR HUGO, DEUXIÈME RÉPONSE AUSSI SÉVÈRE — NOTE CONSTATANT LA SUPÉRIORITÉ, COMME POÈTE, DE L'OMBRE DU SÉPULCRE SUR MOLIÈRE, SHAKESPEARE, ESCHYLE, ETC.....	178
XXVII	ESCHYLE — VACQUERIE LUI A FAIT DES VERS QU'IL A TERMINÉ, LA VEILLE — IL LES LUI LIT — ESCHYLE Y RÉPOND — VICTOR HUGO S'INSURGE CONTRE UN VERS QUI LUI SEMBLE « RAPETISSER DIEU » — ESCHYLE LE CHANGE — OBSERVATIONS DE VICTOR HUGO SUR CERTAINES RÉPÉTITIONS DE MOTS, LE MÊME ESPRIT PRENDRAIT PLUSIEURS NOMS — EXPLICATION	184
	NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE	194
XXVIII	REMONTRANCES DE L'OMBRE DU SÉPULCRE À PROPOS D'UNE CONVERSATION TENUE EN EFFET AU DÉJEUNER PAR LES HÔTES DE JERSEY — EXPLICATIONS DE VICTOR HUGO — APOLOGIE DE SHAKESPEARE ET DE MOLIÈRE PAR L'OMBRE DU SÉPULCRE — SUR L'EXÉCUTION DE TAPNER.....	197
XXIX	MOLIÈRE — QUESTION EN VERS ADRESSÉE PAR AUGUSTE VACQUERIE À MOLIÈRE SUR LES « FEMMES SAVANTES » — RÉPONSE DE MOLIÈRE — ESCHYLE CORRIGE ET MODIFIE LES VERS DICTÉS PAR LUI LE 7 FÉVRIER — QUERELLES D'EXPRESSIONS ENTRE VICTOR HUGO ET ESCHYLE — VICTOR HUGO SORT — UN DES CENT PLUS BEAUX VERS QUI EXISTENT — VACQUERIE DEMANDE À ESCHYLE DES EXPLICATIONS SUR LE MOT « BRUTAL » DU LION D'ANDROCLÈS — DANS QUEL MONDE SE TROUVENT ESCHYLE ET MOLIÈRE ? — L'OMBRE DU SÉPULCRE DONNE LE TITRE QUE LES RÉVÉLATIONS DES TABLES DEVRONT PORTER EN CAS DE PUBLICATION — ARISTOPHANE ET LE SOMMEIL DE VICTOR HUGO	202
XXX	MOLIÈRE — IL POURSUIT SON COMMENTAIRE EN VERS SUR SES « FEMMES SAVANTES » — IL CHERCHE QUERELLE À VACQUERIE QUI SE DÉFEND — MUET INTÉRESSANT — MOLIÈRE QUITTE LA TABLE — L'OMBRE DU SÉPULCRE ET ESCHYLE ESSAIENT DES MOYENS DE CONCILIATION — RETOUR DE MOLIÈRE QUI CONSENT À CONTINUER SES VERS	215

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XXXI	CONTINUATION DES VERS DE MOLIÈRE	221
XXXII	MOLIÈRE – SUITE DES VERS	222
XXXIII	ANACRÉON – « INTERROGE-MOI EN VERS » – ANACRÉON NE SE CONTENTE PAS DE VERS ANCIENS – VICTOR HUGO LUI RÉPOND QU’IL NE SAURAIT EN IMPROVISER ET EN PROMET POUR UNE PROCHAINE SÉANCE – LE LION D’ANDROCLÈS – VICTOR HUGO LUI LIT LES VERS ÉCRITS POUR LUI TROIS SEMAINES AVANT – LE LION RÉPOND EN VERS.....	224
XXXIV	CONTINUATION DES VERS DU LION D’ANDROCLÈS – OBSERVATIONS DE VICTOR HUGO	230
XXXV	LE LION D’ANDROCLÈS – UNE SEULE STROPHE.....	234
XXXVI	LE LION D’ANDROCLÈS ACCEPTE DES RECTIFICATIONS DE VICTOR HUGO, ET CONTINUE.....	235
XXXVII	LE LION D’ANDROCLÈS – SUITE DE SES VERS – INTERRUPTION MISE À PROFIT PAR VICTOR HUGO QUI FINIT UNE STROPHE COMMENCÉE PAR LA TABLE – LE LION REPREND SA STROPHE INTERROMPUE – GRANDE SIMILITUDE AVEC LES VERS IMPROVISÉS PAR VICTOR HUGO – ÉTONNEMENT DES ASSISTANTS ET DE VICTOR HUGO LUI-MÊME – LE LION DEMANDE À VICTOR HUGO LA PERMISSION DE LUI EMPRUNTER UN HÉMISTICHE INÉDIT ET CONNU DU POÈTE SEUL	238
XXXVIII	LE LION D’ANDROCLÈS CONTINUE SES VERS – UNE ÉPITHÈTE RÉPÉTÉE CHOQUE VICTOR HUGO QUI EN PROPOSE UNE AUTRE – LE LION LA REFUSE.....	243
XXXIX	SUITE DES VERS DU LION.....	246
XL	LE LION D’ANDROCLÈS – CONTINUATION DES VERS – VICTOR HUGO DEMANDE AU LION S’IL CONNAÎT DES VERS QU’IL A FAITS LUI, VICTOR HUGO, SUR LES ÉTOILES ET QUI RESSEMBLENT À CEUX QUE LA TABLE VIENT DE DICTER – « IMMENSE » ET « IMMENSITÉ » – PROPOSITION DE VICTOR HUGO, REFUS DU LION	248
XLI	LE PROSCRIT KESLER, OBSTINÉMENT HOSTILE AUX TABLES, REÇOIT, D’UNE FAÇON BRUSQUE ET INATTENDUE, LA CONFIRMATION DE FAITS DE SA VIE PRIVÉE, FAITS CONNUS DE LUI SEUL	252

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

XLII	UN ANGLAIS, M. PINSON, POUR SE CONVAINCRE DE L'INANITÉ DES EXPÉRIENCES, POSE, EN ANGLAIS, QUELQUES QUESTIONS SUR DES AFFAIRES DE FAMILLE. PERSONNE, PARMI LES ASSISTANTS, NE SAIT L'ANGLAIS – IL OBTIENT DES RENSEIGNEMENTS DONT IL NE PEUT CONTESTER L'EXACTITUDE – M. PINSON S'OPPOSE À LA REPRODUCTION DU PROCÈS-VERBAL	259
XLIII	BYRON – WALTER SCOTT – QUELQUES MOTS D'ANGLAIS ÉCHANGÉS ENTRE EUX ET M. PINSON.....	261
XLIV	QUERELLE ENTRE UN « ESPRIT » ET KESLER – KESLER S'OBSTINE À NIER, MALGRÉ LES RÉVÉLATIONS PRÉCÉDENTES – INTERRUPTION – DISCUSSION – LES ASSISTANTS DONNENT TORT À KESLER – L'« ESPRIT » REVIENT DE LUI-MÊME – EXPÉRIENCE TENTÉE PAR VICTOR HUGO POUR LEVER LES DOUTES – NOTE D'AUGUSTE VACQUERIE.....	263
XLV	CONTINUATION DES VERS DU LION D'ANDROCLÈS.....	269
XLVI	CONTINUATION DES VERS DU LION	271
XLVII	LA MORT – QUELQUES MOTS SUR LÉOPOLDINE ET CHARLES VACQUERIE – CE QUE DEVIENNENT NOS MORTS – COMMENT NOUS RECONNAÎTRONS-NOUS ?	274
XLVIII	QUESTION DE CONSCIENCE POSÉE PAR VICTOR HUGO AUX TABLES – UN TRAVAIL DE VINGT-CINQ ANNÉES DANS LEQUEL VICTOR HUGO AVAIT ENTREVU PLUSIEURS DES RÉSULTATS CONFIRMÉS PAR LES TABLES – CETTE RENCONTRE, IL L'AVOUE, AVAIT CONTRARIÉ « SON MISÉRABLE AMOUR-PROPRE HUMAIN » – DOIT-IL CONTINUER SON TRAVAIL ? – LA MORT RÉPOND – DUALITÉ DE L'ŒUVRE DU POÈTE – CONCLUSION DE LA MORT – « SOIS L'ÉDIPE DE LA VIE ET LE SPHINX DE TA TOMBE »	276
XLIX	LA MORT – VICTOR HUGO DEMANDE DES PRÉCISIONS SUR LES RÉPONSES DE LA MORT QUI SEMBLENT SE CONTREDIRE – DANGER DES SOMMETS	282
L	LA MORT EXIGE LA PRÉSENCE DE VICTOR HUGO – VICTOR HUGO L'INTERROGE SUR L'ASSIMILATION DE LA JUSTICE HUMAINE, ÉMANATION DE LA JUSTICE DIVINE – LA MORT CONSEILLE DE POSER PROBLÈME À LA FOULE	286
LI	LA MORT – SILENCE DES GRANDS MORTS – EXPLICATION – CONSEILS À VICTOR HUGO POUR UNE PUBLICATION POSTHUME À INTERVALLES DÉTERMINÉS – BRUSQUE INTERRUPTION	289

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

LII	LA MORT – VICTOR HUGO PROMET DE SUIVRE LE CONSEIL DONNÉ À LA SÉANCE PRÉCÉDENTE – IL ENVISAGE LA PUBLICATION DU LIVRE DES TABLES, BIBLE DE L’AVENIR – LES ŒUVRES QUE L’« ESPRIT » CONSEILLE À VICTOR HUGO DE PUBLIER NE SERAIENT ALORS QU’UNE RÉPÉTITION DU LIVRE DICTÉ PAR LES TABLES ? – VICTOR HUGO PEUT-IL ESPÉRER, AVANT DE MOURIR, UNE RÉVÉLATION DE L’AU-DELÀ ? – DEVIENDRA-T-IL UN PROPHÈTE OU RESTERA-T-IL UN POÈTE ? – « CONSEILS À DIEU » – INTERRUPTION DE VICTOR HUGO – RENCONTRE D’IDÉES – INFLUENCE DU CRÉPUSCULE SUR L’« ESPRIT » QUI S’INTITULE LA MORT	293
LIII	SUITE DU DIALOGUE ENTRE VICTOR HUGO ET LA MORT – Y A-T-IL UN MOYEN HUMAIN D’ENTREVOIR L’AVENIR ? – RÉPONSE VAGUE – « ÉTUDIE L’ASTRONOMIE » – TOUT AIDE TOUT	297
LIV	GALILÉE – VICTOR HUGO SE PLAINT DE LA CONDESCENDANCE DES TABLES, QUI ADOPTENT TROP FACILEMENT LES ILLUSIONS DES VIVANTS. IL DEMANDE QUELQUES PRÉCISIONS SUR LE SYSTÈME PLANÉTAIRE RÉEL – GALILÉE FORMULE LA PREMIÈRE PARTIE DE SA RÉPONSE.....	301
LV	GALILÉE DRESSE L’INVENTAIRE DES RÉCLAMATIONS DE VICTOR HUGO – LE TÉMOIN GALILÉE – LE TÉMOIN DÉCLARE NE RIEN SAVOIR – NOTE DE VICTOR HUGO – LES ESPRITS VEULENT RESTER ÉNIGMATIQUES – VISION, OUI ; SCIENCE, NON – GALILÉE PREND LE PARTI DE L’ILLUSION – « ET POURTANT, JE CROIS ! » – L’OMBRE DU SÉPULCRE – LE CIEL DOIT RESTER FERMÉ À LA SCIENCE – « DEMANDE TOUT, OU RIEN » – « UN PETIT ASTRE, S’IL VOUS PLAÎT ! » – « LOI DES MONDES : AMOUR » – NOTE DE VICTOR HUGO – IL CONSTATE UNE CONTRADICTION DANS LES CONSEILS DONNÉS PAR LA TABLE – NÉCESSITÉ DU DOUTE.....	304
LVI	JÉSUS-CHRIST – LE DRUIDISME – LE CHRISTIANISME	314
LVII	JÉSUS-CHRIST POURSUIT LA COMPARAISON ENTRE LE DRUIDISME ET LE CHRISTIANISME.....	317
LVIII	JÉSUS-CHRIST – L’ÉVANGILE – L’ÉVANGILE FUTUR	320
LIX	JÉSUS-CHRIST ET LA RÉVOLUTION.....	324
LX	JÉSUS-CHRIST – LA RÉVOLUTION – LA SOLIDARITÉ PROCLAMÉE PAR LES TABLES – LES APÔTRES.....	326
LXI	MOLIÈRE – IL VIENT CONTINUER SES VERS APRÈS UN AN D’INTERRUPTION.	329

LES TABLES TOURNANTES DE JERSEY

LXII	MOLIÈRE – CONTINUATION DE SES VERS.....	332
LXIII	OBSERVATION D’UN ESPRIT SUR LES RENCONTRES DE MOTS ET DE PHRASES AVEC LES TRAVAUX HUMAINS – PLATON – LE RÊVE	334
LXIV	MOLIÈRE – SUITE DE SES VERS	337
LXV	MOLIÈRE – FIN DES VERS DE MOLIÈRE.....	339
LXVI	ISAÏE	340
	NOTE FINALE	341



© Arbre d’Or, Genève, juin 2003
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Dessins de Victor Hugo : *Mme Hugo songe à Léopoldine* ; *Le lion d'Androclès* – Marine Terrace, 1854 – Victor Hugo à Jersey.

Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / DMi

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d’auteur et les droits voisins LDA et sa diffusion est interdite.